

**DE LA THEORIE PEDAGOGIQUE ROUSSEAUISTE
A LA PRATIQUE LITTERAIRE STENDHALIENNE:
COMPORTEMENTS DES PERSONNAGES FEMININS
DANS LES ROMANS DE STENDHAL**

GÜL (TEKAY) BAYSAN

98567

**Université de Hacettepe
Institut des Sciences Sociales**

98567

**Thèse de doctorat préparée d'après le règlement de L'Institut
des Sciences Sociales pour le département de Langue et Littérature Françaises**

**T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ**

**Ankara
Juillet, 2000**

Sosyal Bilimler Enstitüsü Müdürlüğü'ne,

Bu çalışma, jürimiz tarafından Fransız Dili ve Edebiyatı
Bilim Dalında DOKTORA TEZİ olarak kabul edilmiştir.

Başkan

Doç.Dr. Ayşe ALPER

Üye

Prof.Dr. Ekrem AKSOY

Üye

Prof.Dr. Jale ERLAT (Danışman)

Üye

Doç.Dr. Sibel BOZBEYOĞLU

Üye

Yar.Doç.Dr. Abidin EMRE

Onay

Yukarıdaki imzaların, adı geçen öğretim üyelerine ait
olduğunu onaylarım.

...../...../2000

Prof.Dr. İbrahim Tanyeri

Enstitü Müdürü

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à Mlle le Prof. Dr. Jale Erlat, directrice de ma thèse, qui a manifesté une bienveillante attention à mes travaux et qui m'a sans cesse aidée à surmonter toutes les difficultés.

Je saurai toujours gré à M. le Prof. Dr. Ekrem Aksoy qui a inspiré le sujet de cette étude.

Je remercie cordialement Mme le Dr. Ayşe Alper, Maître de Conférence, qui m'a fourni, en tant que chef du département, toutes facilités pour l'achèvement de ma thèse.

Je suis particulièrement reconnaissante à Mme le Dr. Esma İnce, Maître de Conférence adjointe, qui a accepté de lire et corriger le manuscrit.

Je remercie vivement Mme le Dr. Kerime Yılmaz qui me fut toujours d'un grand secours.

Je n'oublierai pas le soutien de mes collègues M. le Dr. Bahattin Sav, Maître de Conférence adjoint, Monsieur Ruhi Alıcı et Madame Melek Alpar.

Je dois beaucoup à mon époux Candan Baysan et à mon fils Umut qui m'ont toujours soutenue. Surtout Candan n'a cessé de m'encourager et de m'aider avec un sacrifice exemplaire.

ÖZET

İki ana bölümden oluşan araştırmamızda Jean-Jacques Rousseau'nun eğitim teorisinde önerdiği ideal kadın davranış biçimlerinden yola çıkarak, Stendhal'ın romanlarındaki kadın davranışlarını irdelemeye çalıştık.

Araştırmamızın ilk bölümünde Rousseau'nun iki romanını, Emile ve Julie ou La Nouvelle Héloïse'i inceledik. Bu kitaplarda, ideal kadının erkeğe göre tanımlandığını, kadın kahramanlar Sophie ve Julie'nin konformist, bağımlı, yumuşak başlı, itaatkâr, utangaç ve iffetli, kısacası geleneksel anlamda erdemli kadınlar olduklarını gözlemledik. Rousseau'da kadınların geleneksel değerlerin etkisiyle kendileri için değil, eşleri, çocukları ve aileleri için var olduklarını ortaya koyduk.

Araştırmamızın ikinci bölümünde, önce Stendhal'ın yaşam öyküsünü ve felsefesini ele aldık. Bu bağlamda, gençliğinde Rousseau'dan etkilendiğini, sonra materyalist filozofların ve ideologların etkisiyle Rousseau'dan bilinçli olarak uzaklaştığını, kadının sosyal konumundan rahatsız olduğunu, kadın eğitimi yetersiz bulunduğunu ve statüsü hakkında radikal değişiklikler önerdiğini saptadık.

Stendhal'ın romanlarını (Armance, Le Rouge et Le Noir, La Chartreuse de Parme, Lucien Leuwen, Lamiel, Le Rose et Le Vert) incelediğimizde, sayıları çok yüksek olan kadın kahramanların Rousseau'nunkilerden her bakımdan farklı olduğunu gördük. Rousseau'nun önerdiği ahlaki davranışlar bağlamında, konformist diyebileceğimiz kadınları, Stendhal'ın silik, bayağı ve yapmacık olarak gösterdiğini; asıl kahramanlarınsa kadına yüklenen görevler açısından değil, insani değerler bakımından erdemli olduklarını ve özellikle aşık oldukları zaman toplumsal baskılara başkaldırdıklarını, inanılmaz bir enerji ve tutku ile hareket ettiklerini ve birçok ahlak kuralını çiğnediklerini göstermeye çalıştık. Bunların arasında en belirgin özelliklerin, tüm kadın kahramanlarda, hepsi bir arada bulunmasa da, kural tanımazlık, fevrilik, açıksözlülük, cüretkârlık, onur, gurur, cömertlik, özveri, doğallık ve içtenlik olduğunu saptadık.

RESUME

Dans cette thèse qui se constitue de deux parties, nous avons essayé d'analyser les comportements des femmes dans les romans de Stendhal selon l'idéal féminin proposé dans la théorie pédagogique de Rousseau.

La première partie de notre recherche est destinée à l'étude de deux romans de Rousseau, Emile et Julie ou La Nouvelle Héloïse. Nous observons que, chez lui, la femme idéale est définie relativement à l'homme, et que ses héroïnes, Sophie et Julie sont conformistes, dépendantes, douces, obéissantes, modestes, modérées, timides, chastes, bref douées de toutes les vertus considérées féminines.

La deuxième partie traite d'abord la vie et la philosophie de Stendhal qui a subi l'influence de Rousseau dans sa jeunesse. Nous constatons que Stendhal, après avoir lu les matérialistes et les idéologues, s'est éloigné consciemment de Rousseau. Nous le voyons gêné de la condition sociale des femmes et de l'insuffisance de leur éducation. Il propose donc des changements radicaux quant à leur statut.

Lorsque nous analysons ses romans (Armance, Le Rouge et Le Noir, La Chartreuse de Parme, Lucien Leuwen, Lamiel, Le Rose et le Vert), nous remarquons que la plupart de ses héroïnes dont la multiplicité est étonnante, sont différentes de celles de Rousseau. Il trace les portraits des femmes conformistes en leur attribuant les défauts tels que médiocrité, vulgarité, banalité et artifice. Tandis que ses héroïnes principales, les femmes véritables, sont vertueuses quand on considère les valeurs humaines, mais ne le sont pas quand il s'agit d'exercer leurs devoirs traditionnels. Quand celles-ci tombent amoureuses, elles se révoltent contre les codes de la société et les tabous, elles se comportent avec une énergie incroyable et sont prêtes à violer les règles de la morale traditionnelle. Et finalement, leurs caractéristiques les plus frappantes –bien qu'elles n'existent pas chez toutes ses héroïnes– sont la franchise, la spontanéité, l'audace, la générosité, le sacrifice, la sincérité, l'honneur, l'orgueil et l'impulsivité.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE: UN MODELE POUR L'EDUCATION DES FEMMES ET UNE HEROINE ROMANESQUE CHEZ ROUSSEAU	
CHAPITRE I. SOPHIE EN TANT QUE MODELE D'EDUCATION	8
I.1. LA DIFFERENCE NATURELLE DES FEMMES	9
I.2. LES DEVOIRS NATURELS ET L'EDUCATION MORALE	13
I.3. LES DEVOIRS SOCIAUX ET L'INSTRUCTION DE SOPHIE	26
I.4. LE MARIAGE ET LA RELATIVITE DE SOPHIE	31
CHAPITRE II. JULIE EN TANT QU'HEROINE AMOUREUSE	36
II.1. L'EDUCATION ET LE CONFLIT DE JULIE	37
II.2. LE SACRIFICE ET LA VERTU	47
II.3. L'IDEAL DE LA VERTU FEMININE ET LE PARADOXE DE ROUSSEAU	56
II.4. LA RELATIVITE DE JULIE ET SON DERNIER SACRIFICE	65
DEUXIEME PARTIE: STENDHAL, L'HOMME ET LE ROMANCIER	
CHAPITRE I. L'HOMME DANS SA VIE PRIVEE ET DANS SA PENSEE	72
I.1. LA VIE PRIVEE DE HENRI BEYLE ET LES FEMMES QUI Y FIGURENT	75
I.2. LA PENSEE DE STENDHAL	87
I.3. STENDHAL ET LA CONDITION FEMININE	98
I.4. L'AMOUR D'APRES STENDHAL	108
CHAPITRE II. LES COMPORTEMENTS DES FEMMES DANS LES ROMANS DE STENDHAL	118
II.1. LEURS COMPORTEMENTS PAR RAPPORT A LEUR STATUT SOCIAL	122
II.2. LES FEMMES FACE A LEURS DEVOIRS	142
II.3. LES FEMMES DEVANT L'AMOUR ET LE BONHEUR	164
CONCLUSION	188
BIBLIOGRAPHIE	197



A mes chers parents Şehza et Cumhuriyet Tekay

INTRODUCTION

Dans ce travail, nous envisageons d'étudier les comportements des caractères féminins dans les romans de Stendhal et de les comparer à l'idéal féminin proposé par Rousseau. En effet, il y a un écart de soixante-cinq ans entre la parution de L'Emile (1762), roman pédagogique de Rousseau, et celle d'Armance (1827), premier roman de Stendhal. Quels doivent être les motifs qui nous incitent à faire une telle étude en dépit des générations qui séparent les deux écrivains? Pour y répondre, nous proposons de faire une présentation de la condition féminine en France au début du dix-neuvième siècle, ensuite la pensée sociale qui s'épanouit à cette époque correspondant à l'élaboration de la pensée de Stendhal.

La génération dite romantique dont Stendhal fait partie fut formée dans une époque troublée. Ses écrivains furent témoins de l'écroulement de l'Ancien Régime, ensuite de la Révolution suivie des guerres, enfin de l'anéantissement de la plupart des gains sociaux sous l'Empire et la Restauration. De l'optique des femmes, surtout de celles qui voulurent conquérir leur liberté, même la Révolution n'apporta pas de grands changements. La pensée de Rousseau, à laquelle un grand nombre d'historiens attribuent la paternité de la doctrine officielle de la Révolution, connut une gloire prolongée à l'égard de sa conception de la nature et des devoirs des femmes.

La France, dans les premiers décades du dix-neuvième siècle est une société en voie de modernisation où l'individu commence à s'imposer comme valeur capitale. Pourtant, vu la condition féminine, elle est encore une société traditionnelle où les rapports entre les sexes sont basés sur les lois et les mœurs patriarcales. En d'autres termes, à l'époque de l'épanouissement individuel, la femme n'existe pas encore pour elle-même, mais elle existe pour sa famille et pour son milieu

social. Elle est dépendante de l'homme donc son obéissance totale est considérée comme indispensable. La discrimination sexuelle est prônée par deux grandes doctrines idéalistes qui semblent, en apparence, s'opposer l'une à l'autre, mais qui, au fond sont semblables quand il s'agit des femmes: le catholicisme, de nouveau rétabli sous l'Empire et épanoui avec la Restauration, soutien moral de la noblesse décadente qui subsiste malgré tout; l'idéalisme de Rousseau, qui exerce une influence considérable depuis un demi-siècle sur ceux qui veulent changer l'ordre des choses. Ces doctrines idéalistes ne proposent pas, en fait, les changements en ce qui concerne la condition et l'éducation de la femme. Les femmes qui sont scolarisées continuent à recevoir leur éducation dans les couvents ou dans les pensionnats privés. Le point de vue officiel quant à la matière d'enseignement n'est pas différent de celui de Rousseau. On continue à borner les études des femmes aux devoirs strictement liés à leur sexe.

Malgré le règne des idées conservatrices, on constate aussi le prolongement de l'Esprit des Lumières et la naissance des idées progressistes dans le domaine philosophique. Cabanis et Tracy établirent, à partir du sensualisme de Condillac, un nouvel ordre de pensée appelé "idéologie". Le but des idéologues était d'étudier l'aspect psychologique, ou bien, idéologique de l'homme. Ce début du siècle, où les hommes et les femmes de la génération romantique donnèrent leurs oeuvres, fut aussi une période de luttes des classes et des sexes. Un grand nombre des écrivains furent sensibles aux problèmes sociaux, surtout aux injustices, sous l'influence directe ou lointaine des pensées sociales élaborées par Fourier et par Saint-Simon. Ces deux penseurs, en effet, proclamèrent leur utopie d'une société équitable où les femmes seraient libérées du joug imposé par la société hiérarchisée. Fourier, considérant l'émancipation des femmes comme l'essentiel pour le progrès social, s'en veut à leur éducation qui les rend esclaves. De même, pour les saint-simoniens, la libération des

femmes est nécessaire pour l'émancipation du prolétariat. On assiste aussi à la parution des journaux des femmes saint-simoniennes, comme "La Femme libre" et "La Femme nouvelle". (Bolster 1970:23-24).

A part les écrits qui relèvent du domaine théorique, la question féminine fut abordée dans les oeuvres littéraires aussi. Surtout deux romancières, Mme de Staël et George Sand dénoncèrent la discrimination sexuelle. Elles protestèrent contre les préjugés sociaux rendant les femmes inférieures et exigeant d'elles des sacrifices perpétuels au nom des bienséances. Dans leurs romans autobiographiques, les femmes douées et éduquées, comme elles-mêmes, sont inévitablement condamnées à la solitude et, de là, au malheur.

Mais la révolte de la génération romantique fut sentimentale avant de devenir un acte social. Dans ce contexte, il faut toujours souligner l'influence indéniable de Rousseau: hommes ou femmes, tous se réclamèrent de Rousseau en ce qui concerne les droits du coeur. Pour la plupart, le sentimentalisme l'emporta sur le rationalisme. Aucun écrivain de la génération romantique ne peut être exempt de l'influence rousseauiste, et Stendhal non plus ne fut pas une exception et resta sous son influence surtout durant sa jeunesse.

Ainsi, proposons-nous de constater tout d'abord les traits caractéristiques de l'idéal féminin suggéré par Rousseau. Nous aborderons cette question dans la première partie de notre thèse en deux étapes successives. Le premier chapitre sera consacré à une analyse critique du Cinquième Livre de L'Emile, où l'auteur définit la femme idéale à travers Sophie, femme créée et éduquée exprès pour son héros. Nous verrons comment Rousseau idéalise la relation entre les hommes et les femmes en y définissant les devoirs sociaux strictement liés au sexe féminin. La vision du monde sexiste du penseur reposant sur la relativité de l'éducation des femmes est un domaine déjà exploré. Mais cette constatation nous mènera à un

modèle concernant les comportements des femmes idéales. Le chapitre suivant sera un essai d'application de cette théorie sur les comportements d'un autre caractère fictif de Rousseau, Julie, héroïne de Julie ou La Nouvelle Héloïse. Ainsi La Nouvelle Héloïse est une sorte d'application littéraire de la théorie de Rousseau exposée dans L'Emile. Nous constatons que la pratique, achevée en 1761, précède la théorie, entamée en 1762. Nous allons suivre un ordre chronologiquement inverse afin de mieux comparer le modèle à son application. D'ailleurs, ces deux romans font un ensemble si l'on considère que les passages de L'Emile consacrés à l'éloge de la religion naturelle du Vicaire Savoyard sont élaborés avant la rédaction définitive de Julie. L'Emile et La Nouvelle Héloïse se complètent, l'un consacré à l'éducation, et l'autre, à l'amour, pour former la famille idéale.

La deuxième partie de notre étude concerne les comportements des femmes dans l'oeuvre romanesque de Stendhal. Afin de les comprendre correctement il faut d'abord connaître l'auteur et sa pensée. La famille de Stendhal, surtout son grand-père maternel eut une influence considérable sur sa formation. Donc, le premier chapitre de cette partie nous conduira à une certaine idée sur la pensée du romancier. Nous allons essayer de saisir la formation intellectuelle de Stendhal sous diverses influences. La raison pour laquelle nous avons choisi Stendhal réside dans la richesse de sa pensée qui provient, par la quête du bonheur, des Lumières. Disciple des idéologues, Stendhal adopte une pensée progressiste, et surtout anti-cléricale. Sa sympathie pour les classes inférieures et sa haine du despotisme, tout nous brosse Stendhal comme un écrivain progressiste. Fernand Rude cite les noms de Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Condillac, Helvétius, Condorcet, Lancelin et Tracy comme ses maîtres. Donc il est considéré comme un mélange d'ironie et de pitié, un homme de raison et de coeur. (1983:56). Ainsi se manifestent, chez notre auteur, les effets de l'esprit voltairien et en même temps

l'influence de la sensibilité rousseauiste. En tant qu'homme de raison, Stendhal est un critique sévère de la société et s'impose dans ses observations, une impartialité scientifique, une approche réaliste. En tant qu'homme de coeur il a une âme très sensible marquée par les lectures de Rousseau. Stendhal le romantique, s'exprime quelquefois par les caractères qu'il crée. Il serait donc convenable de prendre en considération certains mots-clef, tels "égotisme", "espagnolisme" et "beylisme", qui nous aideront à mieux saisir l'essence de l'oeuvre de Stendhal. Nous traiterons aussi les présences féminines dans la vie du romancier, dans ses relations sociales, amicales et amoureuses. Le même chapitre nous fournira des éléments sur sa pensée concernant la condition féminine et l'amour. Le dernier chapitre, qui sera certainement plus long que les autres, abordera l'oeuvre romanesque de Stendhal. Par l'étude des comportements des femmes dépeintes dans ses romans, nous essayerons de trouver les points de convergence et de divergence avec le modèle rousseauiste. Nous y examinerons leur niveau intellectuel, leur attitude générale vis-à-vis de leur statut social, leurs comportements quant aux devoirs moraux imposés dans le système de Rousseau et enfin leur conduite face à l'amour et au bonheur.

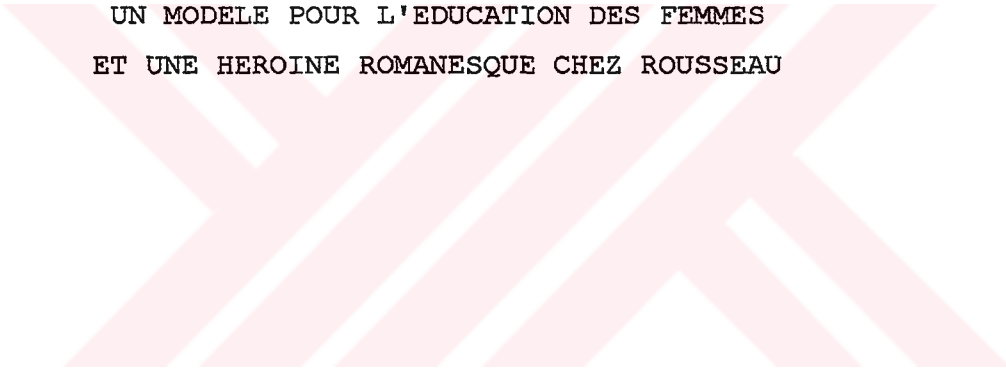
Certes, Stendhal est un écrivain réaliste parce qu'il reflète la réalité extérieure, mais il excelle aussi dans l'art de pratiquer le culte du moi. A travers les comportements des personnages féminins nous espérons trouver la réalité sociale de l'époque décrite par un observateur réaliste portant la sensibilité d'un auteur romantique.

Dans notre recherche, nous adopterons une approche historique et une méthode comparative. Pour étudier le modèle présenté par Rousseau, nous utiliserons d'abord, ses deux romans, L'Emile et La Nouvelle Héloïse, ensuite des ouvrages critiques écrits à propos de sa pensée et de ses héroïnes. Pour étudier la vie privée et la pensée de Stendhal, nous nous

référerons essentiellement à ses pages autobiographiques. Sa Correspondance, notamment des lettres concernant ses idées à propos de la condition féminine nous seront aussi d'une grande utilité. En ce qui concerne sa conception de l'amour, son ouvrage théorique De L'Amour sera parmi nos références essentielles. Pour mieux comprendre les influences qu'exercent ses expériences personnelles et sa pensée sur ses romans, nous servirons aussi des oeuvres consacrées à ces deux domaines. Quelques passages autobiographiques et certaines remarques personnelles tirés de ses romans nous seront également utiles. En effet, nos références essentielles seront ses romans, Armance, Le Rouge et Le Noir, La Chartreuse de Parme, Lucien Leuwen, Lamiel, Le Rose et Le Vert, dont les trois derniers sont des ouvrages inachevés. Nous profiterons également des oeuvres critiques écrites à propos de l'oeuvre romanesque de Stendhal.

PREMIERE PARTIE

UN MODELE POUR L'EDUCATION DES FEMMES
ET UNE HEROINE ROMANESQUE CHEZ ROUSSEAU



CHAPITRE I.

I. SOPHIE EN TANT QUE MODELE D'EDUCATION

Dans L'Emile, Rousseau développe son idéal pédagogique qui repose sur deux grands principes: la nature et l'utilité. Emile est éduqué loin de la société par un précepteur qui prend pour guide la nature, afin de l'élever comme un bon citoyen. Pour accomplir la mission de former le futur citoyen, l'auteur introduit, vers la fin de son oeuvre, le personnage féminin, Sophie. Destinée à être l'épouse du héros, Sophie est créée pour lui, donc son existence ainsi que son éducation doivent dépendre de celles d'Emile. Ce chapitre sera une analyse de la théorie rousseauiste en ce qui concerne l'éducation des femmes. Nous étudierons les idées de Rousseau sur la nature, l'éducation et les comportements des femmes à travers Sophie.

A ces deux grands principes pédagogiques de Rousseau que nous avons mentionnés ci-dessus, s'ajoute un troisième quand il s'agit de l'éducation des femmes: la conformité avec l'ordre établi. Donc, dans son éducation féminine, Rousseau s'éloigne de ses propres recettes pédagogiques qui ont pour base la nature, et souligne la nécessité d'une éducation féminine qui rendrait les femmes dociles et obéissantes. Le sacrifice des femmes, le maintien, voire même le renforcement des relations traditionnelles hommes-femmes, assureraient, pense-t-il, le bonheur de l'homme. C'est pourquoi dans L'Emile, Rousseau élabore deux idéals pédagogiques. En effet, l'éducation idéale préparée pour Emile, héros de l'oeuvre, nécessite une autre; c'est l'éducation relative proposée pour Sophie, compagne de vie du premier.

Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce: voilà les

devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. (1966:475).

En employant le terme 'relatif' pour qualifier l'éducation féminine, Rousseau délimite les principes de cette éducation qui n'est pas conçue en dehors des devoirs des femmes dits naturels et sociaux. Donc, la formation des femmes doit être conforme à leur nature ainsi qu'à leurs fonctions sociales.

Ainsi Emile est éduqué par des principes naturels, exempt des préjugés. Quant à sa future femme, on la forme dans une famille patriarcale, par des principes bourgeois et notamment en tenant compte des préjugés sociaux, dits l'opinion et le jugement des autres. Nous suivrons le conformisme de Rousseau concernant l'éducation des filles dans l'étude de la cinquième partie de L'Emile consacrée à la formation de celles-ci communiquée à travers Sophie.

I.1. LA DIFFERENCE NATURELLE DES FEMMES

La nécessité de la différence entre l'éducation d'Emile et celle de Sophie vient, d'après Rousseau, de la différence des sexes prescrite par la nature. Dans cet extrait tiré de L'Emile, l'auteur glorifie la différence naturelle en insistant sur les caractères d'Emile et de Sophie: "Emile est homme, et Sophie femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien." (1966:516).

Selon Vargas, il ne suffit pas de constater une différence des sexes dans la pensée de Rousseau mais il faut souligner la différence particulière de la femme. En effet, dans la totalité de cette pensée, l'homme est fait pour lui-même et la femme pour le compléter. D'où la relativité de son existence et de son éducation. Voyons comment Vargas explique cette différence de la femme:

La femme et l'homme ne sont pas différents, seule la femme est différente, elle fait tache, elle est la différence de l'homme, le contraste sur un fond uni. On verra que la société (l'éducation) la définit comme relative à l'homme. (1997:11).

Rousseau insiste sur la différence des sexes afin de critiquer les mœurs changeantes de son époque. Selon lui, un grand nombre des femmes instruites ont oublié leurs devoirs liés strictement à leur sexe et les ont remplacé avec les droits et les plaisirs provenant des domaines masculins. Il proclame haut que la confusion des sexes est une hérésie qui accélère la corruption sociale et conduit à l'anéantissement humain. Dans une époque où les femmes réclament l'égalité des sexes, il faut, d'après lui, les inviter à retrouver leur état naturel et à remplir leurs missions sociales. Donc, la discrimination sexuelle est une loi de la nature. En considérant la femme comme un être relatif à l'homme et toujours liée à sa sexualité, il trouve le rejet de cette loi comme un défi à la nature. Selon lui, la femme est femme aussi longtemps qu'elle est femelle. "Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie" dit-il. (1966:470).

Il est naturel que dans ce système, la maternité, en tant que conséquence directe de l'état de femelle, comble la femme avec des devoirs bien définis. Donc l'inégalité entre les deux sexes commence par le fait que la nature donne à la femme la mission de porter des enfants de l'homme. Cette inégalité, à part des devoirs concrets, exige également des devoirs moraux. La maternité, état naturel de la femme, doit être préservée par les règles morales. C'est le seul moyen de garantir l'existence humaine. Destinée à être mère, la femme doit apprendre à se passer du vain désir de liberté et d'égalité. Ainsi pourra-t-elle mieux accomplir ce devoir sacré. L'idée que nous pouvons dégager de ce principe de discrimination sexuelle, c'est que, dans la pensée rousseauiste, la valeur de l'existence d'une femme dépend du

fonctionnement de son sexe. "Tout la rappelle sans cesse à son sexe" affirme Rousseau (1966:470). A ce propos, nous aimerions ajouter la réflexion de Jean-Louis Lecercle qui explique la notion d'inégalité naturelle chez Rousseau:

La femme est un être sexué, et rien de plus. Elle dépend tout entière de son sexe; elle est faite pour être épouse et mère, et rien d'autre. L'homme est fait pour être époux et père, mais aussi pour autre chose; par exemple citoyen. (1978:45).

Dans toutes les étapes de la vie d'une femme, il y a des fonctions sexuelles à remplir, toutes viennent de sa condition féminine. Fille obéissante, épouse vertueuse et mère idéale, elle doit exister pour les autres. Par contre, l'homme est avant tout homme, le fait qu'il soit mâle est une condition passagère. Donc l'éducation des femmes doit reposer sur un austère principe de devoir féminin qui leur apprendra à bien remplir les fonctions qu'exige la nature. Comme la femme est toujours femelle, il faut qu'elle remplisse des fonctions propres à son sexe dont la première est la maternité.

Etant donné que la liberté de choix de la femme dans ce domaine sera la fin de la race humaine, aucune femme n'a le droit de rester stérile sous prétexte de défendre son indépendance. Le refus de la maternité est un forfait commis non seulement contre les mœurs sociales mais aussi contre la nature. Toute femme qui ne fait pas d'enfants ou qui en fait peu est ainsi blâmable d'avoir violé les lois de la nature. Selon Rousseau, ce crime des femmes libres des villes aurait provoqué la disparition de la race humaine si les vertueuses paysannes n'avaient pas été fécondes. A ce sujet, il critique les femmes qui n'ont pas d'enfants, d'après lui "leur destination propre est d'en faire". (1966:471). La maternité étant sa condition naturelle et permanente, la femme est avant tout mère.

Si la maternité est le premier but de l'existence d'une femme, elle entraîne d'autres devoirs féminins. De ces fonctions naturelles dérivent, l'inégalité sacrée et le premier devoir moral lié à la sexualité de la femme qui est la chasteté. En effet, Rousseau n'approuve pas que l'homme soit infidèle. Mais l'adultère de la femme a une conséquence plus sérieuse que celle de l'homme. L'infidélité d'une femme serait un désastre non seulement pour sa propre famille mais aussi pour la société de propriété si un enfant né d'un autre homme devenait le légataire du mari. Donc les femmes ne doivent même pas penser à devenir les égales des hommes surtout par leurs comportements sexuels. Dans ce contexte, Rousseau pense que l'inégalité sexuelle doit être maintenue comme un principe d'éducation en matière de devoir féminin; car elle est aussi raisonnable que naturelle. Voyons comment Rousseau accuse la femme infidèle:

Elle dissout la famille et brise tous les liens de la nature; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. (1966:470).

Rousseau veut proscrire la confusion des sexes, et affermir l'inégalité des sexes autant pour garantir le bonheur et même l'existence de la société que pour assurer le bonheur ou du moins l'existence de la femme. Car, pour lui l'existence de la femme s'affirme par sa dépendance naturelle. Il pense que l'homme dépend, lui aussi, de la femme mais "leur mutuelle dépendance n'est pas égale". (1966:475). La dépendance de l'homme est bornée par son désir sexuel; or la femme dépend de l'homme par ce désir ainsi que par son besoin. L'homme est capable de subsister seul mais le cas de la femme est plus fragile. Son existence nécessite un effort perpétuel pour mériter et obtenir de quoi vivre pour elle-même et pour ses enfants. Elle doit rester digne de l'intérêt qu'on lui accorde.

Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentiments, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. (1966:475).

I.2. LES DEVOIRS NATURELS ET L'EDUCATION MORALE

La femme cherche ainsi à mériter, par sa vertu et par son charme, l'estime et l'amour de l'homme. Si la femme ne peut être l'égale de l'homme c'est qu'elle dépend de lui, ainsi son éducation doit viser à l'éclairer avant tout sur son état de dépendance. De cet état se dégagent les principes de l'éducation de la femme qui n'a pas d'existence autonome, qui ne sera pas destinée à être une citoyenne, mais être la fille, l'épouse et la mère d'un citoyen. Donc l'éducation de Sophie conviendra à son statut de fille, d'épouse et de mère. Il faut concevoir une éducation propre au sexe faible qui aurait une valeur au cas où elle serait utile.

Le statut de la femme exige une éducation relative qui peut renforcer sa dépendance et assurer sa docilité pour maintenir l'autorité qu'elle doit accepter. Elle doit apprendre à souffrir, à s'habituer à être subjuguée, à se voir imposer. La dépendance étant son "état naturel", il est légitime de limiter sa liberté:

Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances. Il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. (1966:481).

D'ailleurs, "les filles se sentent faites pour obéir". (1966:481). Donc il faut les accoutumer à la contrainte. De plus, elles doivent payer le péché originel imputé à leur sexe dans le mythe biblique. A ce sujet, "Il est juste que ce sexe

partage la peine des maux qu'il nous a causés" dit Rousseau. (1966:481).

Puisque la femme est naturellement dépendante, douce et obéissante, elle n'a pas besoin de beaucoup de liberté. Si l'on lui reconnaît plus de liberté, "extrême en tout", elle va usurper ce droit. Ce vice féminin doit être modéré dès l'enfance.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse ... Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes. (1966:482).

Même Sophie a ce défaut; c'est sa propreté poussée à l'excès. Ainsi, pour elle, "bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement". (1966:518). Grâce à une éducation soignée, c'est peut-être le seul défaut de Sophie, un défaut aisément pardonnable. Car ses autres fautes sont toutes réparées par des soins voire même des punitions de sa mère. Elle est modérée en tous ses goûts et ses comportements. Naturellement gourmande, les leçons de sa mère lui ont appris à manger très modérément. "Elle est devenue sobre par habitude et maintenant elle l'est par vertu." (1966:518).

A côté de l'excès, l'inconstance est un autre défaut inné des femmes. Il faut lutter contre ce penchant dès leur enfance. Ainsi Rousseau conseille-t-il aux mères d'apprendre à leurs filles à freiner ce vice naturel:

L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès ... Ne leur ôtez pas la gaîté, les ris, le bruit, les folâtres jeux; mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connaissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramenez à d'autres soins sans murmurer. (1966:482).

De même la mère de Sophie lui a appris à étouffer sa gaîté folâtre: "Sophie a naturellement de la gaîté ... peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés ... Elle est donc devenue modeste et réservée." (1966:519).

En effet, il est très facile de combattre ces deux vices particuliers aux femmes grâce à leur docilité innée. Une éducation adroite peut les faire tolérer les restrictions. Or, il ne serait pas possible de faire les garçons obéir et accepter tant de répression. Donc, la docilité est une vertu propre aux femmes. Malgré l'origine naturelle de cette caractéristique, son maintien nécessite encore une éducation soignée. La femme moderne, "gâtée" par la civilisation et ne sachant point qu'elle est "faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice" ne reconnaît plus cette vertu naturelle. (1966:520). Or, destinée à dépendre de l'homme, elle doit apprendre à lui obéir, avant tout, pour assurer son propre bonheur. Une fille habituée à la contrainte supportera mieux son état de dépendance. Cette habitude facilitera pour elle sa soumission aux hommes et à leurs jugements. Au cas où elle serait insoumise et opiniâtre, c'est elle-même qui souffrirait davantage.

Donc l'éducation des filles doit renforcer leur docilité naturelle et leur apprendre à ne pas se plaindre des injustices et des fautes des autres. Quoiqu'elle soit de nature très sensible, Sophie est très douce grâce à son éducation. Ainsi, sa vertu comprend une docilité remarquable:

Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son coeur se gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer ... Si on la punit, elle est docile et soumise, et l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtement que de la faute ... Elle souffre avec patience les torts des autres, et répare avec plaisir les siens ... Vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point; le sentiment intérieur s'élève et se révolte en eux contre l'injustice; la nature ne les fit pas pour la tolérer. (1966:520).

Ces propos indiquent aussi que dans la pensée rousseauiste, la nature crée l'homme libre et la femme dépendante. De cette contradiction naturelle, résulte une éducation morale totalement opposée des deux sexes qui assure la liberté de l'homme et l'obéissance de la femme. Car, la dépendance naturelle de la femme exige que celle-ci soit assujettie à l'opinion publique, ou pour la mieux nommer, au jugement de l'homme. Par conséquent, les règles de la formation des filles doivent être contraires aux principes de l'éducation des garçons. Ils doivent avoir une éducation négative qui nie quelquefois les lois sociales quand il s'agit des préjugés, alors que les jeunes filles, dépendantes des hommes et de leurs opinions, doivent être éduquées en conformité avec les lois humaines. A ce propos, Rousseau avance que l'honneur des femmes "n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation". (1966:475). Pour l'homme, la soumission aux conventions peut être la fin de la vertu, par contre, pour la femme la vertu est un acte d'obéissance aux mœurs. Grâce à leur docilité naturelle et apprise, les femmes peuvent céder devant les conventions sociales. Donc, leur éducation morale, contraire à celle des hommes, doit leur apprendre à se soumettre devant l'opinion générale, même s'il s'agit d'un préjugé:

L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui même, et peut braver le jugement public; mais la femme, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet ... l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes. (1966:475).

Il faut apprendre aux filles à ne pas braver l'opinion publique et accepter les convenances telles qu'elles sont. Leur premier souci doit être l'obéissance à l'ordre établi. Certes, la soumission ne suffit pas toujours à assurer une vertu irréprochable. Il faut leur apprendre leurs devoirs moraux pour qu'elles puissent concilier l'opinion publique

avec leur propre conscience, sinon elles seront "fausses et déshonnêtes". (1966:500).

En effet, cette nécessité de concilier le sentiment de la femme avec l'opinion publique engendre une situation paradoxale dans l'éducation morale des femmes. Rousseau accepte, d'une part la valeur de la conscience des femmes, d'autre part, il affirme l'importance de l'opinion publique. Toutefois, il faut apprendre à la femme que sa réputation est aussi importante que son intention. Sa vertu consiste non seulement à faire le bien mais aussi à le démontrer par sa conduite. Dans ce contexte, nous revenons au sujet de la différence naturelle d'après laquelle la femme est toujours femelle et que son existence dépend de sa maternité en tant que première conséquence de sa sexualité. Mais la différence naturelle ne peut expliquer ce phénomène qui considère le jugement humain comme un critère important pour estimer la vertu d'une femme.

La fidélité, quoique le premier devoir à apprendre, ne suffit pas à assurer l'honneur de la femme ni le bonheur de sa famille. La femme doit faire preuve de sa fidélité par ses comportements. La vertu d'une femme est l'honneur de son mari, de toute sa famille, donc de la société entière et ses comportements peuvent être surveillés par tous ceux qui l'entourent. C'est pour cela qu'on doit enseigner aux femmes d'agir selon les convenances sociales:

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée ... De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance. (1966:471).

Comme, 'paraître' n'est pas moins important que 'être', en jugeant la vertu des femmes, "l'apparence" se range parmi les devoirs féminins et ordonne aux femmes "l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières".

(1966:471). A ce sujet, Vargas affirme que "la femme n'est pas ce qu'elle est mais ce qui paraît, de sorte qu'elle doit se plier aux mœurs et en être la gardienne". (1997:14). Quand il s'agit de la vertu des femmes, l'opinion publique n'est point un préjugé mais un bon outil de jugement. Etant donné que sa réputation est aussi importante que sa chasteté, la femme doit apprendre d'abord à se comporter harmonieusement avec cette institution humaine. L'éducation morale de la jeune fille doit envisager d'en faire une femme modeste, réservée et timide pour qu'elle puisse avoir une bonne conduite en conformité avec les jugements d'autrui. Il est inutile, pour elle, de réclamer l'égalité des sexes qui n'est que de braver les bonnes mœurs de la société. Rousseau souligne l'importance de l'apparence en matière de chasteté des femmes en citant un exemple biblique d'après lequel les filles, pour n'être pas punies, apprenaient "à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés". (1966:469). Rousseau aborde ainsi la chasteté en tant que premier devoir moral de la femme lié rigide-ment à son sexe et exigé par trois ordres de lois: de la nature, de la société et de la religion.

Rousseau ajoute aussi que les devoirs des femmes, avant d'être des matières d'enseignement, sont des sentiments innés oubliés à cause des progrès néfastes de la civilisation. La femme, réduite à l'état primitif de la femelle de l'homme par "l'emploi d'un vocabulaire animal" (Lecercle 1978:45), s'écarte des autres femelles par le don d'un sentiment particulier. D'ailleurs, la Nature garantit la chasteté de celle-ci pour protéger la race humaine en lui donnant la pudeur innée, instinct propre à la femme.

Nous revenons au principe générateur de tous les principes rousseauistes: la conception de la Nature comme le créateur divin et sacré. La Nature est une raison pure qui arrange tout en ordre. Avant de considérer la chasteté seulement comme un devoir à enseigner, Rousseau la prend pour

un dogme prescrit par la Nature. La pudeur est un sentiment inné attaché strictement à la personnalité de la femme. Donc le principe qui ordonne la discrimination sexuelle a, pour origine, la raison sacrée de la Nature. Voici comment "L'Etre suprême" arrange tout en harmonie dans son mécanisme intime:

L'Etre suprême ... en donnant à l'homme des penchants sans mesure, il lui donne en même temps la loi qui les règle ... en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner; en livrant la femme à des désirs illimités, il joint à ces désirs la pudeur pour les contenir. (1966:468).

D'après ce principe naturel, l'inégalité n'est point conçue comme un préjugé social. Issue de la volonté divine, elle doit rester à l'écart de tout jugement humain. En créant l'homme et la femme, le Créateur les a pourvus d'armes différentes pour borner leurs instincts sexuels qui leur seraient néfastes. Dans cette distribution, la raison est la part de l'homme, quant à la femme, elle est capable de freiner ses désirs grâce à la pudeur, instinct propre à la femelle de l'homme. La pudeur aide la femme à modérer ses désirs, donc elle protège la race humaine.

Dans le domaine moral, le trait qui distingue l'homme de la femme est la présence de la raison chez l'un et celle de la pudeur chez l'autre. Dépourvue de raison, la femelle de l'homme ne peut brider son instinct sexuel que par ce don naturel. L'éducation basée sur la nature humaine ne consiste qu'à s'adresser à la raison des hommes et à la pudeur des femmes. Certes, le développement de la raison des hommes nécessite leur liberté à l'égard des institutions humaines dites "préjugés". Par contre, le maintien de la pudeur des femmes exige une stricte obéissance aux règles de la morale ordonnées soit par les lois humaines soit par les dogmes religieux.

Le rôle de l'éducation en cette matière est de renforcer le sentiment inné de la femme en effaçant les méfaits de la

civilisation. Dans ce contexte, la modernité et notamment sa philosophie libératrice sont néfastes aux mœurs des femmes. Donc leur éducation doit être organisée de sorte qu'elles regagnent ce sentiment naturel. Voyons comment Rousseau aborde la relation entre la corruption sociale et la philosophie de l'époque:

Je vois où tendent les maximes de la philosophie moderne en tournant en dérision la pudeur du sexe et sa fausseté prétendue; et je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie sera d'ôter aux femmes de notre siècle le peu d'honneur qui leur est resté. (1966:506).

Chez Sophie, la pudeur innée est nourrie par une éducation soignée. La jeune fille est élevée dans une maison très modeste et éloignée de toute activité mondaine. La vertu, pour Sophie, est "la seule route du vrai bonheur" et elle sera "chaste et honnête jusqu'à son dernier soupir". (1966:520). Si Sophie veut plaire, sa coquetterie est naturelle et innocente car elle veut plaire à un seul homme au lieu de "briller" dans le monde. Ce sentiment de pudeur fait de Sophie une amante estimable et prudente. Voyons comment Rousseau fait l'éloge de la vertu de Sophie tout en critiquant sévèrement les Françaises mondaines qu'il trouve "froides par tempérament et coquettes par vanité":

Il ne lui faut pas une cour mais un amant; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, et lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode, qui dure un jour, et le lendemain se change en huée. (1966:520).

Par le même souci de se réserver à un seul homme qui sera son amant à vie, Sophie se méfie des compliments des hommes mondains qu'elle rencontre lors d'un séjour en ville. Elle déteste le langage séducteur des galants, sachant bien que "l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là". (1966:522). Or, l'amant de ses rêves est un caractère fictif, Télémaque. Deçue par la galanterie des jeunes gens du monde, elle se sent désespérée de trouver l'amant idéal jusqu'à ce

qu'elle connaisse Emile, homme pour qui elle a été formée. Mais le sentiment de pudeur de Sophie est plus forte que son amour pour Emile. Digne de réputation d'honnête fille, elle rougit de honte et d'émotion quand Emile lui adresse la parole et n'ose même pas lui répondre sans consentement de sa mère. D'après Rousseau "cette rougeur est une réponse". (1966:546). La timidité de Sophie la rend plus charmante que les femmes les plus belles du monde.

Plus tard, malgré le coup de foudre qui frappe les deux et même, "dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oserait solliciter la moindre faveur" de Sophie. (1966:559). Loin de refroidir la passion d'Emile, la chasteté de Sophie fait d'elle une fiancée non seulement estimée mais aussi ardemment désirée.

La pudeur innée de la femme, à l'aide d'une éducation convenable, mène à la modestie, voire même à la timidité. A propos de la pudeur, Rousseau s'éloigne de l'éducation chrétienne qui crée des dévotes insupportables, et par conséquent, des maris indifférents. Selon lui, "une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand-mère, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre". (1966:488). Sa modestie et sa timidité, loin de la rendre ennuyeuse, lui fourniront des critères pour régler ses emportements. La modeste Sophie est naturellement enjouée mais elle est aussi capable de freiner sa gaîté folâtre. Si elle se livre "à des vivacités d'enfance", elle se rendra compte de sa faute et on la verra tout d'un coup "rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux et rougir". (1966:519).

La conséquence de la timidité apprise poussée à l'excès peut être la dissimulation des sentiments les plus profonds d'une femme. Loin de considérer la dissimulation des femmes comme un vice, Rousseau la préfère à leur franchise car, pour lui, "la vérité morale n'est pas ce qui est mais ce qui est bien". Donc, les femmes dites franches ne sont pas toujours

vertueuses, leur mystère étant, d'après Rousseau, "le plus grand frein de leur sexe ôté". (1966:506). Ce sont les idées de Rousseau en fait de dissimulation des femmes:

Celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs désirs à ceux mêmes qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sincères, les plus constantes dans leurs engagements, et celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter. (1966:506).

Ensuite, Rousseau prend l'exemple d'une femme estimée pour "sa franchise", "sa droiture", "sa sûreté", et "sa fidélité dans l'amitié". D'après lui toutes les qualités vantées de cette femme sont en effet celles des hommes mais elles ne valent rien quand il s'agit des femmes. "Avec toute sa haute réputation, je n'aurais pas voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse" ajoute-t-il. (1966:506). Or la femme idéale doit se comporter comme Sophie et cacher fièrement ses sentiments. Quoique frappée par l'annonce d'une séparation à long terme avec son fiancé, Sophie est capable de dissimuler son grand chagrin par pudeur: "Elle s'efforce d'y paraître insensible ... Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure ... elle étoufferait plutôt que de laisser échapper un soupir en sa présence." (1966:589).

Rousseau pense que la dissimulation et même le mensonge sont des particularités innées des femmes. Ainsi, pour comprendre les vrais sentiments des filles, il vaut mieux les étudier que fier à ce qu'elles disent. D'ailleurs, les femmes sont nées "flatteuses, dissimulées" et elles peuvent "de bonne heure se déguiser". (1966:482). Rousseau avance même qu'il faut maintenir ce don inné par l'éducation:

La ruse est un talent naturel au sexe; et persuadé que tous les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres. (1966:483).

Cette adresse est "une supériorité de talent" grâce à laquelle la femme reste l'égale de l'homme et "le gouverne en lui obéissant". (1966:484). Ce don particulier aux femmes leur sert d'arme pour combler leur faiblesse naturelle et leur infériorité sociale. Sophie, qui sait bien qu'elle ne peut pas changer la résolution de la séparation temporelle prise par le précepteur de son fiancé, cache adroitement sa colère et essaie de flatter celui-ci:

Les femmes sont adroites et savent se déguiser:
plus elle murmure en secret contre ma tyrannie,
plus elle est attentive à me flatter; elle sent
que son sort est dans mes mains. (1966:589).

Ce besoin de déguisement ne doit pas être considéré comme un vice. L'adresse des femmes, leur dissimulation, leur ruse et même leurs mensonges innocents ne sont pas des vices pourvu qu'ils ne soient pas des manifestations de leur fausseté. Par contre, la dissimulation d'une femme vient de sa nature, c'est l'affirmation de son obéissance à son état de femelle dépendante. Selon Rousseau, "cette adresse particulière donnée au sexe est un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins". (1966:484).

Donc il faut apprendre aux femmes à agir en calculant leur état de dépendance. Par leur adresse qui les rend douces, obéissantes et soumises, elles peuvent devenir les vrais maîtres des hommes et les dominer par leur faiblesse en apparence. Au lieu de dicter ce qu'elles veulent, elles doivent étudier l'esprit des hommes dont elles dépendent pour qu'elles puissent les faire vouloir ce qu'elles veulent en réalité. "Cet empire est aux femmes, et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent" affirme Rousseau. (1966:470). Pour établir et maintenir sa vraie puissance sur l'homme, la femme doit se servir d'autres armes à part sa prétendue docilité et sa ruse. "Faite spécialement pour plaire à l'homme" (1966:466) il faut qu'elle apprenne à user de son charme non par des comportements affectés mais par une

coquetterie et une politesse naturelles comme celles de Sophie.

Sophie a peu d'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive, et met de la grâce à tout ce qu'elle fait ... Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules ... mais qui vient d'un vrai désir de plaire, et qui plaît. (1966:522).

Quant au sujet de plaire aux hommes, le charme sexuel est la véritable arme de la femme qui la rend sans contestation supérieure à l'homme. Sophie a toutes les qualités morales et physiques pour dominer Emile. Son adresse naturelle et ses charmes sexuels jouent le rôle primordial dans ce domaine. Elle peut maîtriser son mari et manoeuvrer les désirs de celui-ci en lui obéissant ou le refusant à son gré. Mais elle doit adopter une conduite modérée pour devenir "l'arbitre de ses plaisirs". A la suite des noces, le précepteur conseille à la jeune mariée d'user de son sexe pour mieux gouverner son mari en lui obéissant:

C'est à vous d'obéir, ainsi l'a voulu la nature. Quand la femme ressemble à Sophie, il est pourtant bon que l'homme soit conduit par elle; c'est encore la loi de la nature ... Faites-vous chérir par vos faveurs et respecter par vos refus; qu'il honore la chasteté de sa femme sans avoir à se plaindre de sa froideur. (1966:627).

Ainsi la femme est capable de l'emporter sur son mari grâce à ses charmes. A ce propos, remarquons la réflexion de Lecercle: "Mais qu'arrive-t-il si les charmes féminins perdent leur pouvoir" demande-t-il. (1978:47). Peut-être faut-il y ajouter que cet empire est seulement possible pour les femmes qui sont douées de charmes et qui ont le bonheur d'être remarquées. Tant pis pour celles qui ne sont pas créées assez jolies et attirantes et pour celles qui perdent leur beauté de bonne heure.

Nous avons exposé comment Rousseau attache l'inégalité des sexes à un principe inaltérable en avançant la dépendance

des femmes et le manque de raison chez elles. Ces deux particularités naturelles des femmes nécessitent une éducation morale relative en ce qui concerne leurs comportements. Par les mêmes principes naturels, l'éducation morale des femmes à propos de la religion doit être l'inverse de celle des hommes.

L'éducation négative de Rousseau prend pour seul guide la nature et veut éloigner l'esprit de l'enfant des préjugés sociaux. C'est pour cela que le précepteur d'Emile rejette les formules toutes faites et les dogmes révélés en matière d'éducation religieuse de celui-ci. Il faut retarder l'éducation religieuse d'Emile pour qu'il soit assez mûr de saisir l'ordre de la nature. Il sera ainsi capable de sentir Dieu en son oeuvre et choisir sa religion. Or, les femmes ne sont pas faites pour raisonner.

Si les enfants mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles: c'est pour cela même que je voudrais en parler à celles-ci de meilleure heure. La raison des femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.
(1966:491-492).

Comme dans d'autres domaines, en matière d'éducation religieuse des filles, Rousseau suit une voie opposée à l'éducation négative qu'il propose pour les garçons. Puisque la capacité intellectuelle des femmes ne leur permet pas d'avoir une idée saine, il faut les éduquer jeunes avant qu'elles ne commencent elles-mêmes à réfléchir sur ce sujet compliqué. Rappelons que la nature a créé les femmes non seulement avec un manque de raison mais aussi avec une dépendance qui exige leur obéissance à l'autorité. Donc la deuxième raison de la différence entre l'éducation religieuse des sexes, a la même origine que la première. Il suffit de leur imposer une religion au lieu de leur expliquer les raisons de cette croyance. Voulant la docilité et la

soumission des femmes, la nature exige leur obéissance à l'autorité paternelle qui peut remplacer celle de l'Eglise. Cette obéissance de la femme, évitant tout discorde, assurera l'ordre et le bonheur dans la famille.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la famille à l'ordre de la nature efface auprès de dieu le péché de l'erreur. (1966:492).

Quand même cette religion ne prêche ni beaucoup de dogmes ni de pratiques et essaie de régler la vie morale de la jeune fille à l'instar de Sophie. Cette religion simple n'exige pas de dévotion et consiste à "servir Dieu en faisant bien". L'essentiel dans ce domaine est l'obéissance. Donc, les parents ne lui apprennent qu'à obéir, pour accepter plus tard, la religion de son mari. Rousseau donne ici l'exemple de la sagesse des parents de Sophie qui lui disent: "Ma fille, ces connaissances ne sont pas de votre âge. Votre mari vous en instruira quand il sera temps." (1966:520).

Ainsi Rousseau donne-t-il des règles de l'éducation relative pour les femmes en matière de leurs comportements et de leur religion. Nous pouvons maintenant passer à l'instruction des devoirs concrets.

I.3. LES DEVOIRS SOCIAUX ET L'INSTRUCTION DE SOPHIE

Comme dans le domaine moral, cet enseignement doit être organisé de manière qu'il aide la femme à remplir ses missions. L'état de la femme en tant que "femelle" éternelle et, par conséquent, son destin d'être "mère et épouse" mènent à l'inégalité dans les fonctions sociales des deux sexes. La femme ne peut pas exercer les mêmes métiers que l'homme car il n'est pas facile de la transmettre, tout d'un coup, de l'état

de mère à l'état de citoyen. Rousseau n'admet pas qu'une femme soit "aujourd'hui nourrice et demain guerrière". Il n'est pas possible pour une femme de changer de caractère "comme un caméléon de couleurs". (1966:472). La confusion des deux sexes en ce qui concerne les missions sociales est d'abord contre la nature. Rousseau critique ainsi l'omission de l'union familiale et son remplacement par l'attachement à la patrie par Platon dans la République. Selon Vargas, l'exclusion des femmes par Rousseau des devoirs publics s'explique également par le fait qu'elles sont obéissantes et rusées. Donc, elles ne seront pas aptes à se révolter contre les injustices.

L'homme en général ne supporte pas l'injustice mais sa différence l'accepte ... Les femmes sont exclues du peuple citoyen parce que le peuple est enfant de révolte. De révolte et non de ruse. (1997:96-97).

Nous nous permettrons d'y ajouter que la pensée rousseauiste expose une situation paradoxale quant aux vertus et vices des femmes. Leurs vertus naturelles deviendraient également des vices politiques au cas où l'on reconnaîtrait leurs droits civiques. D'après Rousseau la confusion des sexes dans le fonctionnement d'un Etat à l'instar de la République causerait "les plus intolérables abus". (1966:472). Pour empêcher ces abus, il faut distinguer l'homme qui est le citoyen, et la femme qui n'est que sa fille, son épouse et sa mère. L'amour de la patrie exige d'abord celui de la famille, et dans la répartition des devoirs entre les sexes, la femme est chargée d'honorer et d'élever le bon citoyen qui va faire de bonnes lois. "Comme si ce n'était pas le bon fils, le bon mari, le bon père, qui font le bon citoyen" affirme-t-il et déclare ainsi la relativité de l'éducation féminine qui assurera la formation, le repos et l'autorité du bon citoyen. (1966:473).

L'exclusion des femmes des fonctions publiques et leur attachement aux devoirs liés à leur sexe nécessitent d'abord

une vie sédentaire. Puisque le seul métier d'une femme est celui de mère et d'épouse; son foyer est le seul lieu où elle va le pratiquer. Rousseau pense à ce sujet que "la véritable mère de famille ... n'est guère moins recluse dans sa maison que la religieuse dans son cloître". (1966:509). La maison est un lieu sacré où la femme s'enferme pour ne s'occuper que de ses propres devoirs.

En effet, les devoirs concrets des femmes, comme leurs devoirs moraux, sont plus instinctifs qu'éducatifs. L'attachement de la femme à son devoir de mère, un instinct naturel, est la garantie de préservation de l'humanité. A ce sujet, "Tout cela ne doit pas être des vertus mais des goûts, sans quoi l'espèce humaine serait bientôt éteinte" affirme Rousseau. (1966:470).

D'ailleurs, que les devoirs futurs soient différents et que les filles et les garçons soient éduqués différemment; c'est une commande de la nature. Plus tard, il justifie l'exigence naturelle de la discrimination sexuelle en examinant les jeux des filles et des garçons:

Les garçons cherchent le mouvement et le bruit
... les filles aiment mieux ce qui donne dans la
vue et sert à l'ornement; des miroirs, des
bijoux, des chiffons, surtout des poupées.
(1966:478-479).

Ce goût d'ornement et de poupées montre la destination des filles. Chez Sophie, l'instinct naturel de plaire s'affirme par sa préférence pour les travaux de parure. Bien qu'elle soit compétente dans tous les ouvrages en aiguille, "le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle". (1966:517). Malgré l'origine innée de ce goût féminin, il faut quand même renforcer ce penchant. Il ne suffit pas de suivre la nature dans l'éducation des filles mais il faut également régler leurs goûts. Le premier but de l'éducation féminine est d'assurer le maintien du rôle traditionnel de la femme. Donc l'éducation des filles doit viser à les préparer à leur

fonction naturelle et conventionnelle de mère et d'épouse. Elles doivent être formées pour compléter l'homme et assurer son bonheur. La relativité de leur existence s'affirme aussi dans celle de leur enseignement qui n'a pour but que son utilité. L'instruction de Sophie dans les travaux concrets la rend, de bonne heure, une femme idéale.

Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui fait apprendre avec plus de soin ce sont les travaux de son sexe ... comme de tailler et coudre ses robes ... Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office; elle sait le prix des denrées; elle en connaît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes; elle sert de maître d'hôtel à sa mère. (1966:516).

La formation artistique, liée à un goût naturel, est aussi convenable dans l'éducation des femmes au cas où elle répondrait à un besoin. Puisque la femme n'a pas d'existence autonome, même ses talents naturels doivent être réglés de sorte qu'ils soient utiles.

La vie de celles-ci [des femmes], bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins, et plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs. (1966:480).

Les travaux sur l'art décoratif comme dessiner des feuilles et des fleurs sont préférés à l'art figuratif qui n'est que le pur art, donc une activité inutile à entreprendre. De même, le goût musical ne sert qu'à rendre la vie conjugale agréable. Sophie s'y connaît un peu de musique mais n'a pas de connaissances profondes sur ce sujet, "c'est un goût plutôt qu'un talent; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note". (1966:517).

Comme le calcul occupe plus de place que la lecture dans le devoir des femmes, il faut préférer son enseignement à celui de la lecture, un talent inutile, voire même dangereux. A seize ans, Sophie n'a lu que deux livres "qui lui tomba par

hasard dans les mains". (1966:538). Mais le manque de lecture dans son éducation n'empêche pas qu'elle ait un esprit solide.

[Son esprit] ne s'est point formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père et de sa mère, par ses propres réflexions, et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. (1966:519).

D'après ce motif d'utilité, tout enseignement donné aux filles doit s'orienter vers le maintien de leur différence. Dans leur enseignement, comme dans leur éducation morale, il faut suivre la nature et leur apprendre seulement ce "qu'il leur convient de savoir". Il faut élever la jeune fille en "honnête femme", le contraire est "un démenti à la nature". (1966:474). Rousseau, lui-même n'est pas content du fait qu'il condamne les femmes à l'ignorance. Il s'en veut aux mœurs corrompues "de ce siècle philosophe" où une femme trop instruite serait "facile à séduire". (1966:502). Car une femme savante méprise et néglige ses devoirs naturels et "commence toujours par se faire homme". Il n'est pas seulement inutile mais aussi dangereux d'éduquer les filles dans les domaines considérés masculins. D'ailleurs, il est naturellement impossible pour une femme de créer des oeuvres de grand talent. Rousseau avance que "on sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent". (1966:536).

Donc, l'enseignement des femmes doit considérer, à part l'utilité et la convenance, la capacité intellectuelle de celles-ci. La nature ne les a pas faites pour créer des oeuvres littéraires et artistiques ni pour saisir les "vérités abstraites et spéculatives". (1966:507). Il leur suffit d'avoir une connaissance superficielle, surtout en sciences physiques. Sur ce point, l'éducation de Sophie est un bon exemple à suivre:

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout et

ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale et les choses du goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des lois générales et du système du monde. (1966:558-559).

Quant à l'enseignement des filles, il faut choisir pour elles une méthode différente de celle utilisée pour la formation des garçons. Eux, doués d'un talent naturel de raisonnement abstrait, doivent apprendre tout par leur propre curiosité. L'éducation d'Emile consiste à lui montrer le système du monde en répondant à ses questions sur les phénomènes naturels. Dans l'éducation des filles il faut suivre une méthode inverse. Beaucoup de curiosité étant néfaste à leur état de dépendance, il faut leur imposer les questions avant qu'elles commencent à les poser. "Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrais qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes" affirme Rousseau. (1966:492).

I.4. LE MARIAGE ET LA RELATIVITE DE SOPHIE

Après avoir instruit une jeune fille de ses devoirs moraux et concrets, il est temps de penser à la marier. Les parents de Sophie, contents de l'éducation de leur fille, lui parlent enfin de son mariage. Puisque l'existence de la femme est relative à celle de l'homme, elle doit être "faite pour lui" comme Sophie est faite pour Emile. (1966:537). Il faut qu'elle complète un homme pour qu'elle soit. Il faut qu'elle fasse le bonheur de son mari pour qu'elle soit heureuse elle-même. Son bonheur, comme son existence, nécessite un sacrifice perpétuel qui dérive de sa nature. Le discours des parents de Sophie à propos du mariage, déclare, de nouveau, l'existence relative de la femme:

Le bonheur d'une honnête fille est de faire celui d'un honnête homme: il faut donc penser à vous marier; il y faut penser de bonne heure, car du mariage dépend le sort de la vie, et l'on n'a jamais trop de temps pour y penser. (1966:524).

Rousseau pense qu'un mariage réussi n'est possible que par les rapports personnels du mari et de la femme; donc il faut consulter la nature et oublier les préjugés sociaux ordonnant la décision des pères en mariage. Les parents de Sophie la laisse libre dans le choix de son mari. Il est juste qu'elle choisisse l'homme à qui elle sera assujettie pendant toute sa vie. Le rôle des parents en cette matière, contre l'usage, est borné par leurs conseils. La première condition à remplir ici est la volonté de la nature qui exige l'amour mutuel. Quand même, il y a d'autres conditions qui viennent de la nature et des convenances telle la conformité de l'état social du couple.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne saurait en avoir. (1966:536).

Toutefois, le terme de rang ne correspond pas à la classe économique, car, il est convenable pour un homme d'épouser une femme plus pauvre que lui. Sophie, issue d'une bonne famille appauvrie dans le temps, est la femme idéale pour Emile. Malgré la retenue de la jeune fille, la richesse d'Emile n'est point un obstacle contre leur mariage. "Elle est son égale par la naissance et par le mérite, son inférieure par la fortune." (1966:537). Il est préférable que la femme soit économiquement dépendante de son mari dont elle doit dépendre dans tous les rapports conjugaux.

Certes, l'éducation des époux ne doit pas être égale. Il faut interpréter les propos ci-dessus de Rousseau comme suit: Un homme éduqué doit épouser une femme du même rang que le sien et instruite d'une façon convenable à l'éducation des femmes de ce rang. Cette éducation doit être inférieure à celle du mari. D'ailleurs, une femme ignorante, quoique moins préférée à une femme éduquée, vaut mieux qu'une pédante. Rousseau se méfie d'une femme "savante et bel esprit" qui sera "le fléau de son mari, de ses enfants ... et de tout le

monde". Cette savante se ridiculise et s'avilit par ses prétentions. Or, une honnête femme se contentera de "l'estime de son mari" et du "bonheur de sa famille". (1966:537).

De ce point de vue, Sophie est la femme idéale à épouser; elle n'est ni savante, ni ignorante. Son éducation, modérée comme ses goûts et ses comportements, lui a donné un "esprit agréable sans être brillant et solide sans être profond". (1966:519). Elle est bien instruite sur tous les devoirs d'une honnête femme de son rang et elle ignore tout ce qui ne convient pas à la connaissance de son sexe. Ainsi l'éducation de Sophie n'est pas négligée, elle ne sait pas tout mais elle est apte à apprendre; son esprit, si nous reprenons les termes de Rousseau, "est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter". (1966:538).

Cette éducation modérée a cultivé, chez Sophie, un savoir suffisant qui l'aidera à faire le bonheur de son futur mari. Ainsi, à propos de la religion, le manque d'un savoir profond de la femme facilite l'adoption de la croyance de son mari comme l'exige son existence relative. Les parents de Sophie, lui donnant très tôt l'idée de Dieu et le sentiment de religion, ont laissé son instruction religieuse à son mari. La même modération est suivie dans toute l'éducation de Sophie. Elle apprendra de son fiancé tout ce que le jeune homme trouve nécessaire pour la compléter. La femme, en tant qu'élève de son époux, sera formée non seulement pour lui mais aussi par lui. Donc l'autorité paternelle sera remplacée par celle du mari. Dans ce contexte, soulignons les propos de Lecercle qui parle de l'enfance prolongée de la femme dans la pensée rousseauiste. "La femme reste éternellement un enfant, donc est faite pour obéir" dit-il. (1978:46).

En effet, son ignorance rendra la femme obéissante et donc assurera le bonheur du mari. Selon Rousseau, instruire une femme ignorante et la former à son gré est un plaisir pour

le mari; par contre, obéir aux goûts d'une femme savante est un malheur. Voyons ci-dessous comme il fait l'éloge de l'ignorance des femmes:

O l'aimable ignorance! Heureux celui qu'on destine à l'instruire! Elle ne sera point le professeur de son mari, mais son disciple; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. (1966:538).

Ainsi l'esprit de Sophie attend, pour s'épanouir, l'instruction d'Emile. C'est un grand plaisir pour le jeune homme de dominer l'esprit encore vierge de la jeune fille. Il perfectionne ses talents naturels; et tâche de lui enseigner un peu de tout ce qu'il sait: la philosophie, l'histoire, la physique et les mathématiques. Sophie essaie de profiter, autant que sa capacité lui permet, des leçons données "avec volupté" par son fiancé. (1966:557).

Ayant complété l'éducation de Sophie, on attendra quand même deux ans, pour qu'elle soit âgée de dix-huit ans, avant de la marier. Rousseau est contre le mariage des très jeunes filles. Il le trouve nuisible tant pour leur propre santé que pour celle des enfants qu'elles mettront au monde. Car les grossesses précoces risquent de "ruiner la santé" des femmes et de rendre les enfants "languissants et faibles". (1966:591). Ce temps sera aussi convenable pour compléter l'éducation politique d'Emile par un voyage dans différents pays. Le délai proposé par Rousseau nous prouve une fois de plus son souci concernant la répartition des devoirs sexuels. Deux ans seront nécessaires pour parfaire Sophie en tant que "femelle", afin qu'elle puisse mieux remplir sa fonction naturelle de mère. Or, la même durée va entamer l'éducation d'Emile sur son devoir de citoyen en vue d'en faire un bon père de famille.

A part le motif fonctionnel de cet ajournement, soulignons la différence des espaces appropriées à deux sexes pendant la durée d'attente. Sophie attend Emile chez elle, car

la maison est l'espace naturelle de son sexe du fait qu'elle est son seul lieu de travail. Elle doit s'enfermer pendant toute sa vie pour mieux accomplir des devoirs naturels de son sexe. Quant à Emile, les travaux de l'homme étant à l'extérieur -car la paternité n'est pas un devoir mais un droit- il est libre de passer ce temps en dehors de sa ville voire même à l'étranger.

Une telle différence quant aux espaces renvoie aux principes majeures de la discrimination sexuelle chez Rousseau, c'est la dépendance des femmes et la liberté des hommes. A la suite de leur mariage, le précepteur apprend à Sophie son devoir d'obéir à son mari qui est destiné à la gouverner: "En devenant votre époux, Emile est devenu votre chef" lui dit-il. (1966:627).

Cette dernière leçon d'obéissance donnée à la jeune femme est un résumé de l'éducation féminine proposée par Rousseau. Cette éducation doit élever la femme vertueuse qui fera le bonheur de son mari et de ses enfants, telle Sophie. Par son caractère et ses comportements, Sophie convient à cet idéal pédagogique. Elle est chaste, modeste, douce, obéissante, charmante, polie, altruiste, timide, modérée et réservée. Elle est consciente de son état de femme et habile de remplir tous les travaux domestiques. Sophie connaît très bien tout ce qui tient du goût et de la morale des honnêtes filles, et ignore ceux qui ne relèvent pas de la compétence des femmes. Inférieure à son mari de fortune et d'enseignement, elle pourra quand même le gouverner grâce à sa docilité, à son charme, à son adresse et à sa dissimulation.

Après avoir étudié l'éducation et les comportements de Sophie, qui reflètent la théorie de l'éducation rousseauiste, nous passons au sujet des comportements d'une autre héroïne du même auteur. Le chapitre suivant de cette partie sera donc une comparaison entre le système de pensée de Rousseau théoricien, et la pratique littéraire de Rousseau romancier d'amour.

CHAPITRE II

II. JULIE EN TANT QU'HEROINE AMOUREUSE

Dans ce chapitre, nous étudierons les comportements de l'héroïne de La Nouvelle Héloïse, pour trouver les affinités et s'il y en a, des disconvenances entre la théorie de Rousseau et son application par le théoricien lui-même. Donc, avant d'étudier les reflets de l'éducation rousseauiste chez les personnages féminins de Stendhal, nous aurons terminé l'étude des comportements des héroïnes de Rousseau. L'héroïne de ce roman épistolaire est Julie d'Etange, une jeune aristocrate éprise de son maître, Saint-Preux. Leur union est impossible car son amant est un roturier. Malgré son objection, elle épouse par devoir M. de Wolmar imposé par son père. Julie s'attache à son mari et mène une vie exemplaire.

Le roman est le récit d'une lutte interminable entre la passion de Julie et sa vertu. Donc Rousseau, dans sa préface, avertit notamment ses lectrices sur le contenu du livre et déconseille sa lecture aux jeunes filles:

Jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal était fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire: elle n'a plus rien à risquer. (1967:4).

L'avertissement de l'auteur ainsi que le sujet du roman, suscitent une opposition entre les comportements des héroïnes de L'Emile et de La Nouvelle Héloïse.

Rousseau, si scrupuleux dans sa conception des mœurs, n'hésite pourtant pas à dépeindre dans ce roman, une jeune fille au point de perdre sa réputation. En effet, nous allons saisir très tôt qu'à l'origine du risque de sa corruption, se trouvent une éducation défectueuse et des parents mal

accordés. L'éducation de Julie est en effet, contraire à celle de Sophie. Contre un couple uni et heureux que forment les parents de Sophie, les parents de Julie sont mal accordés; sa mère est très faible et son père très sévère.

II.1. L'EDUCATION ET LE CONFLIT DE JULIE

Le roman qui débute par la lettre de Saint-Preux à Julie révèle aussi une éducation contrariant celle prescrite par Rousseau dans L'Emile. Une jeune fille reçoit des leçons privées et cela sans le consentement de son père. L'éducation de Julie n'est pas acceptable non seulement parce qu'elle est très bien instruite, mais aussi à cause des mœurs d'une société hiérarchisée. Son maître est un jeune homme inférieur de naissance à son élève.

Dès la première page, Rousseau nous avertit des dangers auxquels une jeune fille est exposée à cause de l'imprudence de sa mère. Il ne s'agit pas d'un danger probable mais d'un mal déjà fait et irréparable. Le maître, épris de son élève, et qui veut l'abandonner aussitôt, affirme lui-même la disconvenance de cet état dans sa première lettre:

Comment frustrer cette tendre mère du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, et cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance et la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous? (1967:9).

En effet, l'éducation de Julie n'est pas conforme non plus au principe rousseauiste de la séparation des sexes. Son maître n'hésite pas à imputer la culpabilité de sa passion à Julie, non qu'elle soit imprudente mais parce qu'elle est femme. Donc Julie, par ses attraits naturels, sera la source des malheurs du jeune homme. Le maître, ainsi, supplie son disciple de cesser de le séduire par sa beauté: "Détournez de

moi ces yeux si doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits." (1967:10).

Par dessus le marché, Julie est fort sensible pour dissimuler ses sentiments, et donc, apte à être corrompue, malgré son honneur irréprochable. Recevant des lettres d'amour de son maître, Julie reste silencieuse et opiniâtrement vertueuse. En dépit de sa joie naturelle, elle devient de plus en plus grave. Ce changement d'humeur chez Julie nous témoigne du combat qu'elle livre contre son penchant. Elle aime, mais a honte d'aimer. Quand même, dans son désir sincère de résister au péché, elle agit par sa douceur féminine. Ainsi le jeune homme dépeint Julie changeante: "La gaieté vous abandonne; une tristesse mortelle vous accable et il n'y a que l'inaltérable douceur de votre âme qui vous préserve d'un peu d'humeur." (1967:13).

A part son éducation défectueuse, la vertu de Julie est en péril aussi à cause d'un vice inné; elle est faible. Craignant le départ du jeune homme, elle fait un pas audacieux, peu convenable à la Sophie de L'Emile, et répond aux lettres de son maître en lui avouant la réciprocité de leurs sentiments. Le non-conformisme de Julie s'affirme dans sa courte réponse où elle encourage son soupirant. D'abord, elle lui écrit qu'il peut rester au cas où il saurait comment maîtriser ses sentiments. Mais le jeune maître, conscient de son rang inférieur, se résout à partir. Pour ne pas perdre son amant, Julie oublie toutes les leçons de sagesse et de morale. C'est ainsi qu'elle néglige la pudeur du sexe; laisse à part sa modestie et sa timidité, et interdit le départ du maître en le tutoyant. Par cet aveu explicite commence la chute de la jeune fille. Elle déclare sincèrement même brutalement son amour et brave ainsi les convenances: "Insensé! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens" ordonne-t-elle à Saint-Preux. (1967:14). La faiblesse de Julie l'emporte sur sa

vertu; au lieu de dissimuler son amour, elle l'affiche sans réserve, ce qui ne serait jamais le cas de Sophie.

Même dans sa franchise qui pourrait être accusée par Rousseau moraliste, Julie lutte pour son honneur. Redoutant son nouvel état d'âme, elle prie son amant de sauvegarder sa vertu contre elle-même. "Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence" lui écrit-elle et évoque la félicité des "âmes pures". (1967:16). Ainsi assure-t-elle un respect éternel qui sera toujours la part du jeune homme. Julie ne se contente pas des promesses de son amant, elle exige aussi la présence d'une troisième personne afin de protéger son honneur et essaie de dépêcher le retour de sa cousine, Claire. Elle l'accuse de la laisser tête-à-tête avec un jeune homme aimable et déclare la cause de son trouble: "A son âge et au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une." (1967:19).

Assurant ainsi la présence de sa cousine, Julie regagne sa nature joyeuse. La gaieté de Julie en voyant sa vertu protégée contre une folie, n'annonce-t-elle pas une âme égocentrique, soulagée par son propre salut. Or son amant n'est pas du tout content de cette situation; il souffre davantage du ravissement de sa jeune élève. Julie est sûre d'elle-même grâce à la présence d'une confidente, qui serait témoin et sauvegarde de sa vertu.

En dépit de ce comportement très sage de la part de la jeune fille, son éducation, à cause de laquelle elle hésitera toujours entre l'amour et l'honneur, la rendra malheureuse. Pour entamer les fautes de ses parents, les personnes qui l'entourent ne sont pas non plus bien choisies. Les D'Etange n'ont pas redouté la présence chez eux d'une servante indécente dont les conversations ne convenaient point à l'éducation des honnêtes filles. A la suite de la mort de cette femme, Julie blâme celle-ci pour avoir engendré des sentiments précoces chez elle. Dans une lettre adressée à

Claire, Julie affirme comment elle considère la mort de cette femme comme une grâce divine:

La bonne femme était peu prudente avec nous; qu'elle nous faisait sans nécessité les confidences les plus indiscrètes; qu'elle nous entretenait sans cesse des maximes de galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amants ... elle nous instruisait au moins de mille choses que des jeunes filles se passeraient bien de savoir. (1967:18).

Julie, consciente des dangers de sa hardiesse, apprend de bonne heure à séparer l'amour vertueux de l'amour péché. Son "coeur trop tendre a besoin d'amour" mais ses "sens n'ont aucun besoin d'amant". (1967:24). Par son amour spirituel, elle devient non seulement l'exemple de l'amour associé à la vertu mais aussi un prototype de l'amante romantique qui sera maintes fois traitée par les disciples de Rousseau. Au comble de sa passion, elle insiste sur une union chaste et pure. Pour elle, la seule route du vrai bonheur est celle de la vertu. Julie souligne dans toutes ses lettres que l'amour innocent engendre la vertu qui mènera au bonheur des âmes unies pour toujours. Elle impose ses principes rigides sur son amant, qui, de sa part, vante les qualités de sa maîtresse. C'est une femme qui associe "la tendresse à la vertu, et, tempérant l'une par l'autre, les rend toutes deux plus charmantes". (1967:25).

L'amour qui menace Julie au début comme une faiblesse, devient désormais une arme qui fortifie ses vertus. L'inégalité dans les comportements de Julie vient de sa nature, d'un penchant inné de femme pour l'indécision. Mais elle provient aussi de la formation puritaine de la jeune fille qui lui apprend que tout amour mène au péché. Julie, par sa propre expérience, par sa lutte perpétuelle pour sauvegarder son honneur, apprend que tout en aimant un homme, une jeune fille peut rester vertueuse.

J'ai été élevée dans des maximes si sévères, que l'amour le plus pur me paraissait le comble du déshonneur. Tout m'apprenait ou me faisait croire qu'une fille sensible était perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche. (1967:23).

En dépit des paroles qui semblent être dictées par Rousseau, les idées de la jeune fille concernant l'amour et les classes sociales ne s'accordent point avec celles plutôt conventionnelles de l'auteur de L'Emile. Chez Rousseau, le bonheur de la famille nécessite une harmonie entre les conditions sociales du couple. Il n'est surtout pas question de parler d'une union où la fortune d'une femme soit supérieure à son mari. En revanche, les idées et les comportements de son héroïne s'opposent à l'harmonie exigée par l'auteur: "C'est en dépit de la fortune, des parents et de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais réunies" déclare-t-elle. (1967:27).

Vraisemblablement, le non-conformisme qu'elle montre plus haut sera à l'origine de la défaite de Julie la vertueuse par Julie l'amoureuse. Une faute que Sophie ne connaîtrait jamais est ainsi commise par Julie, qui embrassera son amant tout d'un coup. Or Sophie boude une journée entière pour punir son fiancé qui veut lui dérober un baiser. Ce comportement de Julie s'oppose à la passivité naturelle attribuée aux femmes par Rousseau. La jeune fille étonne son amant par son audace. Evoquant toujours un sublime amour spirituel, c'est Julie encore qui agit par un désir subite. Saint-Preux, confus par son amante, lui reproche beaucoup de son comportement:

Qu'as tu fait, ah! qu'as tu fait, ma Julie? tu voulais me récompenser, et tu m'as perdu. Je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel ... C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lèvres. (1967:33).

Le renversement des rôles sexuels entre Julie et Saint-Preux s'affiche nettement par ce comportement peu prudent de la jeune fille. Des jours suivant le baiser vénéneux, Julie

sent le danger et décide d'éloigner son amant. Elle ne se contente pas de son rôle actif dans les relations du couple; elle va plus loin et dirige son amant dans chaque pas. Pour protéger sa vertu contre son propre instinct, elle lui impose un voyage. Julie imposante, ici, s'oppose à Sophie obéissante. Elle domine la relation homme-femme et pour mieux régler les affaires à son gré, elle prépare et planifie tout. Cette femme qui se sert de son initiative n'a rien de commun avec Sophie qui accepte ou n'accepte pas, selon le cas, les tentatives de son amant. Elle est si imposante et catégorique qu'elle prépare tous les détails du départ de son ami, même ceux de sa lettre d'adieu:

Vous pouvez écrire à ma mère ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur-le-champ pour une affaire imprévue, et me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures jusqu'à votre retour. (1967:35).

La décision de Julie d'éloigner son amant afin de sauvegarder sa chasteté qu'elle voit en péril, témoigne aussi de l'inconstance de la jeune fille, qui, malgré sa passion, essaie de sauvegarder sa vertu. La coexistence de l'amour avec l'honneur sera aussi la cause de l'humeur inégal, du caractère indécis de Julie qui balance entre sa passion et sa pudeur. Toujours sous l'influence de sa formation puritaine, Julie éprouve des troubles moraux, ainsi s'évanouit-elle du regret et de la honte après avoir embrassé son amant. L'inconstance de Julie, qui prêche sans cesse la grandeur des amours spirituelles et qui agit avec beaucoup de hardiesse, démontre les vices féminins, tels l'excès et l'immodération. Donc, la vie de Julie sera un combat perpétuel entre le vice et la vertu, comme l'indique Rousseau dans L'Emile à propos d'honnêtes femmes. Malgré la grandeur de la flamme qui la dévore, elle essayera de vaincre sa faiblesse pour devenir enfin un exemple concret de la vertu féminine.

Mais dans son conflit naturel, Julie agit de manière qu'elle rejette toutes les idées reçues, même la docilité innée des femmes. Elle impose à son amant toutes ses décisions et ose même lui offrir une somme d'argent. Julie inverse une fois de plus la relation des sexes en se souciant peu des conventions qui lui interdisent un tel comportement. Afin d'apaiser son amant dont l'amour-propre est blessé, elle déclare que "entre deux coeurs unis la communauté des biens est une justice et un devoir". (1967:37). Saint-Preux accepte le rôle passif dans cette histoire d'amour et obéit volontiers à sa bien-aimée bien qu'il en souffre beaucoup. Il avouera ainsi l'obéissance qu'il doit à sa maîtresse: "J'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentiments aux vôtres." (1967:41).

Nous avons démontré les désaccords entre ce que Rousseau le théoricien prêche et que Rousseau le romancier crée au sujet des comportements des femmes. Il y a aussi des affinités importantes entre les positions de leurs amants, vis-à-vis de l'éducation des héroïnes. Emile devient, en se liant à Sophie, son éducateur. Quant à Saint-Preux, déjà le maître de Julie, continue à la former en devenant son amant. Certes, le jeune maître est conscient des défauts de l'éducation très livresque de son amante. Il essaie de la corriger en lui conseillant moins de livres mais plus d'exemples à imiter. Certes, comparée à Sophie quasi ignorante, Julie est une pédante.

Tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres règles pour bien écrire que les livres qui sont bien écrits. (1967:30-31)

Saint-Preux limite ainsi le domaine de connaissances de son amante en le réduisant aux exemples de la morale. Il lui interdit toute autre lecture, notamment celle des romans d'amour. Malgré la différence entre les niveaux d'éducation reçue par Sophie et Julie, le principe reste le même. Chez une

femme, la lecture ne doit servir qu'à développer la vertu naturelle.

En effet, en dépit des vices provenant de son éducation, Julie n'est pas du tout dépourvue des vertus féminines qui couronnent Sophie. A son exilée imposée par Julie, Saint-Preux trouve, dans la nature intacte et dans la pureté des mœurs de la campagne, l'innocence et la modestie de la belle Julie.

Loin d'elle, il l'imagine sans cesse dans sa vie quotidienne. La vie de Julie l'aristocrate est un peu plus mondaine que celle de Sophie. Mais comme cette dernière, elle est douée de grâces naturelles. Elle se livre volontiers aux travaux domestiques, aide sa mère, apprend tout ce qui lui sera utile dans les devoirs de son sexe. Elle est modeste, honnête, charitable et altruiste. Elle aime les beaux arts et les divertissements, mais grâce à sa pudeur, elle peut modérer sa gaîté folâtre.

Elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe; elle orne son âme de connaissances utiles; elle ajoute à son goût exquis les agréments des beaux-arts, et ceux de la danse à sa légèreté naturelle ... Ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ... Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés et modestes; tantôt, en riant avec ses compagnes, elle ramène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse et des bonnes mœurs. (1967:55).

Mais Julie n'est pas toujours douce et obéissante. Apprenant la décision de son père de la marier à M. de Wolmar, elle se révolte, et en utilisant un langage peu conforme à une fille douce et bien élevée. D'après Julie déçue dans ses projets, son père est "barbare et dénaturé", il la vend, "il fait de sa fille une marchandise". (1967:57).

Victime de sa révolte et de son désespoir, Julie décide enfin de se donner à son amant car elle est sûre de la fermeté de son père. La faiblesse de la jeune fille qui veut récompenser la soumission de son amant sera le début des

tribulations. Dévorée par remords, elle définit son comportement inattendu comme une "faiblesse" due à l'aliénation de sa raison d'un "instant d'égarement". (1967:59).

Les défauts de Julie ne se bornent pas au désespoir d'une âme révoltée. Julie a un autre grand vice; c'est sa faiblesse. Quoique déterminée et imposante, en effet, Julie est trop faible pour raisonner avec du calme sans existence d'un ange-gardien comme Claire. Donc elle accuse son amie de l'avoir laissée seule quand elle avait besoin d'elle. Sans elle, elle se sent perdue, égarée. "Où étais-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire? Tu m'as abandonnée, et j'ai péri!" (1967:58). En effet, cette reproche démontre la faiblesse de Julie tout comme son égocentrisme.

Le regret dévore Julie; elle pense qu'elle et son amant ne sont "plus que des amants vulgaires". (1967:63). Entourée du monde, elle rougit de honte comme si l'on savait son crime. Malgré son égarement, Julie a pu garder sa pudeur naturelle. Sa joie est remplacée par une mélancolie profonde: "Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressait; je m'imaginai que tout le monde m'observait de concert." C'est ainsi qu'elle décrit sa honte à son amant. (1967:65).

Mais la honte de Julie n'empêche pas ses démarches audacieuses. Naturellement rusée, elle fait des calculs afin de retrouver le bonheur. Elle espère devenir enceinte. Julie réussit à la première partie de son projet. Elle vise à déclarer sa grossesse à son père devant le pasteur afin de l'obliger à consentir à son mariage avec Saint-Preux. Mais elle est discrète, et en parlant à son amant d'un projet secret pour s'unir, elle ne lui donne aucune information précise. Elle est aussi catégorique que mystérieuse: "Je te défends de m'interroger là-dessus" écrit-elle. (1967:66).

D'autre part, Julie se montre humiliée par les caresses et mêmes les paroles familières de son amant et le menace de

rupture. Quand même, pour ses admirateurs, Julie est une sainte, une femme innocente qui peut malgré tout sauvegarder sa dignité. Claire qui pardonne à la faiblesse momentanée de son amie, la trouve toujours vertueuse; sa faute n'est qu'une "tache" qui ne paraîtra pas au "soleil". (1967:61). Quant à son amant, il ne cesse pas de l'estimer et de l'admirer. C'est une enchanteresse pour lui, qui "fait tourner la tête à tout le monde" par sa parure simple, par son "maintien doux et modeste", par son "regard timide", par son discours "spirituel". (1967:84).

Malgré son regret, Julie n'a pas honte d'aimer et de le déclarer haut quand elle voit la vie de son amant en péril. Elle parle sans réserve de son amour à Milord Edouard pour empêcher un duel que son amant veut livrer contre celui-ci. Par sa franchise et par son courage, Julie agit contre les bienséances, ose écrire son amour interdit à un homme qu'elle connaît peu. Julie s'oppose ainsi à Sophie qui aurait honte de parler même de son amour approuvé. Si Julie brave l'opinion publique, c'est pour apprendre à son amant à ne pas "confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée". (1967:103). Par son comportement non-conformiste, elle ne fait qu'agrandir le nombre des admirateurs de ses vertus. Milord Edouard, ému par la témérité d'une jeune fille amoureuse, renonce au duel et se met à genoux devant Saint-Preux.

Prise de remords et de honte, Julie continue quand même à faire des calculs fort rusés afin de se voir unie à son amant. Des mois passent entre l'espoir et le désespoir, et elle se sent déchirée entre son amour et son honneur. Elle comprend la vanité de sa ruse après avoir perdu son enfant sous les coups de son père enragé pour son refus de mariage avec Wolmar. Déçue dans ces projets, elle est tentée par la proposition d'Edouard et pense un moment à s'enfuir avec son amant. Mais elle est si sensible que même l'idée de fuite la

rend malade. Enfin sa conception de devoir l'empêche de réaliser ce projet. L'obligation de choisir entre son bonheur et celui de sa famille fait naître chez une honnête fille un paradoxe qui la rend plus indécise. Au fur et à mesure que son désespoir agrandit, elle devient de plus en plus inconstante. Elle le définit à Claire dans le passage suivant:

Je ne fais que flotter entre des passions contraires: mon faible coeur n'a plus que le choix de ses fautes; et tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, et je n'aurai pas moins de remords ... Veux-je suivre le penchant de mon coeur, qui préférer d'un amant ou d'un père? (1967:140).

II.2. LE SACRIFICE ET LA VERTU

Mais, malgré ses fautes, Julie a la particularité la plus importante d'une femme idéale: le don de sacrifice. Comme un héros cornélien elle choisit son honneur et son devoir envers ses parents. Dans sa décision, elle est catégorique. "Mon parti est pris ... je ne désertai jamais la maison paternelle" écrit-elle à Saint-Preux. (1967:145-146). Ce faisant, Julie ne sacrifie pas seulement sa vie, mais aussi celle d'un homme qui l'adore. Même dans son sacrifice, Julie n'est pas purement altruiste. Elle agit en honnête femme, en conformiste qui préfère le repos de conscience aux agitations sentimentales du repentir. En effet, Julie n'est pas assez forte pour résister seule aux tentations. Elle a toujours besoin d'une troisième personne pour redevenir elle-même. En effet c'est Claire qui la dissuade. Cette dernière le révèle à Saint-Preux enragé: "Je savais qu'elle ne pouvait être heureuse après avoir livré ses parents à la honte et au désespoir." (1967:150). Nous pouvons même demander si l'amour de Julie était aussi grand que celui de Saint-Preux. Nous partageons, à ce sujet, l'avis de Dedeyan qui affirme: "En

définitive, elle est moins amante que fille, moins amante que cousine." (1990:74).

Le sacrifice de Julie ne provient pas seulement de sa douceur naturelle. Ses vertus et ses vices sont liés paradoxalement à un seul phénomène, c'est l'état de dépendance des femmes. Elle déclare qu'elle n'épouserait jamais sans le consentement de son père. Julie, qui doit préférer le devoir au bonheur, doit par surcroît, dissimuler son malheur. Julie prétend qu'elle doit mentir et agir comme si elle était heureuse pour satisfaire les convenances sociales. Elle déplore sa condition dépendante en comparant la sienne avec celle de son amant et en veut aux institutions sociales qui poussent les femmes à la fausseté:

Proie à mille peines, paraître joyeuse et contente; avoir l'air sereine et l'âme agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent; être fausse par devoir, et mentir par modestie: voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggrave enfin celle des parents dans un lien mal assorti! (1967:148).

Les idées de Julie, sur la dépendance des femmes sont surtout contre celles du créateur de Sophie. Julie accomplit tous ses devoirs, mais pas toujours de gaieté de coeur.

Comment concilier les idées et les comportements de Julie avec sa vertu tellement appréciée? Opposée à Sophie qui est soigneusement éduquée par ses parents et loin des livres, Julie n'a jamais eu une éducation conforme à son sexe. Comme nous l'avons déjà indiqué, Sophie n'a de précepteur que ses parents. Ainsi reste-t-elle innocente en recevant tous les soins nécessaires qui feront d'elle une femme vertueuse. Quant à Julie douée d'une vaste culture livresque, elle est très bien cultivée pour une honnête fille. Sa connaissance porte sur des domaines variés comme l'histoire et la musique. C'est une particularité que Jean-Jacques n'approuverait jamais chez

sa Sophie. Julie est une pédante qui orne ses lettres par des citations historiques. Ainsi dans une lettre adressée à son amant, elle l'instruit en tirant ses exemples de l'antiquité:

Quels hommes contempnais-tu donc avec le plus de plaisir? Desquels adorais-tu les exemples? Auxquels aurais-tu mieux aimé ressembler? Charme inconvenable de la beauté qui ne périt point! c'était l'Athénien buvant la ciguë, c'était Brutus mourant pour son pays. (1967:157).

Julie essaie de justifier son comportement injuste en se servant de sa vaste culture livresque. Julie pédante impose ainsi à son amant sa vertu sévère en la comparant à celle des anciens. Pour Saint-Preux, Julie est une "charmante prêcheuse" qui fait de longs discours à propos de la morale. (1967:172).

Julie n'est pas seule à souffrir comme elle le croit. Son amant souffre davantage et accepte tout ce qui vient de sa maîtresse comme un ordre céleste. Il déclare comment il est sous l'influence de son amante "cruelle" et comment il l'estime au fur et à mesure qu'elle le désole par son sacrifice. "Il me semble que tous les tourments qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi" déclare-t-il à Claire. (1967:154). C'est un "idolâtre amant" dont la vie est pleine de tribulations. (1967:173). Julie ne peut pas l'assurer de leur union puisqu'elle est dépendante des convenances, quand même, elle lui impose une chasteté rigide. Saint-Preux l'accepte et lui promet une fidélité éternelle. "Jamais les noeuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange, je ne vis, je n'existe que pour elle." (1967:160).

Accablée de regrets, Julie commence à adopter une nouvelle morale, plus austère qu'auparavant. Désormais, elle est gardienne de la vertu de son sexe. Une fois Claire est mariée, elle ne veut plus utiliser l'adresse de celle-ci pour sa correspondance amoureuse. Elle ne veut non plus utiliser celle de Fanchon, une paysanne dont elle est bienfaitrice.

Elle pense, comme l'auteur de L'Emile, que l'apparence est parmi les devoirs des femmes et qu'une femme mariée doit être plus prudente. Par dessus le marché, pour Julie, comme pour Rousseau, les moeurs des couches moins favorisées sont plus aptes à la corruption. Donc Julie devient de bonne heure porte-parole de Rousseau conservateur:

Dépositaire en même temps de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle [Claire] soit honorée; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; et fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée: car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs ... Si cette jeune femme [Fanchon] est dans un rang plus bas que ma cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égards pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre, au contraire, que des sentiments moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux. (1967:183-184).

Grâce à sa nouvelle conception de vertu, Julie peut effacer les traces de ses défauts liés à son éducation. Elle se corrige d'abord, en préférant sa conscience à sa raison, "j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison" dit-elle. (1967:183). Julie apprend aussi à dissimuler sa pédanterie par ses grâces. Elle est aimable en dépit de sa culture car elle sait la déguiser par sa douceur. Consciente du rôle de son sexe, elle essaie de ne pas défier la domination masculine en ce qui concerne l'intelligence. Julie accepte, comme Rousseau le pédagogue, l'insuffisance intellectuelle des femmes. Malgré son grand défaut d'être éduquée en tant que femme intellectuelle, elle essaie de maintenir ses qualités féminines. Elle ne se fait pas homme en lisant, ne saisit pas tout ce qu'elle lit par pur raisonnement. Par contre, elle absorbe sa culture livresque en profitant de ses sentiments. Ainsi Julie veut-elle que les leçons qu'elle tirerait des livres soient moralisatrices.

Je n'ai point, pour moi, d'autre manière de juger mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon âme, et j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien. (1967:186).

Les paroles que nous venons de citer marquent la fermeté de Julie dans son but de se corriger. Ainsi naît une nouvelle Julie aux comportements de qui l'on ne peut guère reprocher. Elle est dans la voie de perfectionnement, elle commence à s'acquitter de tous ses vices, notamment de son non-conformisme. Mais pour atteindre la vertu ultime, il lui faut une étape plus décisive comme celle d'un grand chagrin.

Julie est profondément traumatisée par l'étonnement de sa mère qui surprend ses lettres d'amour. Le remords de Julie s'aggrave par la maladie de sa mère endolorie. En bon exemple de sacrifice et de bonté, elle décide de ne point écrire à son amant. Elle l'oblige aussi à renoncer à leur amour. Saint-Preux prend l'exemple de Julie qui se sacrifie pour les siens et essaie de rassurer la mère de celle-ci: "Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir" lui écrit-il et la prie de récompenser la bonté de sa fille en rétablissant vite sa santé. (1967:228).

Hélas, la mère de Julie meurt. Le remords qui suit sa disparition sera le véritable correcteur de Julie. Se sentant coupable du "parricide" elle blâme aussi son amant:

Vous par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissiez des maux qui me viennent de vous ... Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des mères; je saurai lui sacrifier des sentiments qui lui ont coûté la vie. (1967:231-232).

En dépit de sa décision de rompre, Julie ne cesse pas d'aimer Saint-Preux; elle tombe malade de son deuil ainsi que de son sacrifice. Quand elle revient à ses sens, elle déplore sincèrement sa résolution mais le remords la rend douce et obéissante. Elle décide donc, de céder à la volonté de son

père craignant provoquer de nouveaux malheurs qui vont sans doute troubler son repos. En acceptant de se marier à Wolmar, Julie fait un grand sacrifice, elle renonce à ses rêves de jeune fille amoureuse. Elle n'agit point par honneur ni devoir, mais seulement par amour filial. "Devoir, honneur, vertu tout cela ne me dit rien" révèle-t-elle à Claire et continue "mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime". (1967:246). Le non-conformisme très raisonnable mais dangereux de Julie est remplacé ainsi par un conformisme sentimental. Elle deviendra, par un mariage conforme aux règles sociales, un autre exemple de l'idéal rousseauiste.

Rousseau choisit un événement doublement symbolique pour la correction irréversible de son héroïne. Le moment du mariage qui représente un changement radical dans l'état civil de Julie, signifie aussi sa conversion à la vraie religion. Cette étape qui va influencer les comportements de Julie peut satisfaire son auteur. Car, Rousseau présuppose une union légitime et une foi sincère pour l'accomplissement du bonheur de l'individu et de la société. Se considérant à l'entrée de l'Eglise comme une "victime impure", Julie se laisse impressionner par la majesté du lieu ainsi que par l'exemple du couple vertueux que font Claire et M. d'Orbe. Elle commence à estimer "la sainteté du mariage" et "ses chastes et sublimes devoirs si importants au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain". L'héroïne qui trouve l'harmonie sacrée entre l'ordre de la nature et l'amour conjugal, s'exprime ainsi: "Une puissance inconnue sembla corriger tout à coup le désordre de mes affections et les rétablir selon la loi du devoir et de la nature." (1967:260).

Cet extrait de la lettre d'adieu de Julie annonce ce double changement. Elevée comme une chrétienne puritaine, elle n'avait au début aucun sincère sentiment religieux. Epurée par les tribulations et les chagrins, elle était déjà prête à adopter la religion naturelle. Cette transformation s'achève

par son mariage. Une chrétienne formelle, donc peu croyante, devient tout d'un coup une dévote sincère aux comportements de qui l'on ne peut plus reprocher. A en croire Chirpaz c'est "un moment capital". Jadis "la victime du pouvoir d'un père", devient-elle "l'héroïne de la vertu et du devoir". "Dans le regard du pasteur lorsqu'il fait son entrée, elle ne perçoit pas le regard d'un homme, mais la présence de l'Etre suprême." (1984:129).

Donc Julie se résout à aimer sincèrement son mari, non seulement par convenances mais aussi par ordre céleste. Afin d'être sûre de sa fidélité, elle se fait passer une épreuve dangereuse comme elle la définit à son ancien amant. "Je commençai par songer à vous. Je me rendais le témoignage que nul tendre souvenir n'avait profané l'engagement solennel que je venais de prendre." (1967:261). Elle montre sa préférence pour l'amour vertueux et va plus loin dans ses prétentions en disant qu'elle préférerait M. de Wolmar à son ami même si elle était libre dans son choix. En écrivant ces phrases froides, Julie ne veut pas blesser son ami mais par une ruse féminine, elle cherche à sauvegarder sa vertu. Certes, elle est ferme dans sa décision, mais proie à la lutte interminable de l'honnête femme, elle en souffre beaucoup. En disant "adieu pour toujours" à son ancien amant, elle ne peut quand même dissimuler ses vrais sentiments ainsi les laisse-t-elle éclater: "Mais croyez que le coeur de Julie ne sait point oublier ce qui lui fut cher." (1967:278). Elle est si vivement émue qu'elle ne peut s'abstenir de pleurer.

Julie en femme imposante continue à diriger la vie de son ancien amant après avoir cessé de lui écrire. Entretemps, elle met au monde son premier fils. Pour ne pas nuire au bonheur calme de sa bien aimée, Saint-Preux décide de s'éloigner du continent où elle vit.

Epouse fidèle et mère affectionnée, Julie représente le bonheur marié à la vertu dans sa vie retirée et sédentaire au

sein de la nature. Cependant, elle éprouve un grand chagrin qui provient du regret de ses anciens comportements. Elle veut se débarrasser de la pesanteur de son secret en avouant tout à son mari. Mais elle hésite, pendant six ans, entre la franchise et la dissimulation. D'une part, elle a honte d'avoir trompé son mari, de l'autre, elle a peur de causer la fin de leur bonheur. "Plus l'honnêteté veut que je le révèle, plus la prudence m'oblige à le garder" écrit-elle à Claire. (1967:298).

En effet Julie n'est pas si heureuse qu'elle le pense. Elle est contente de sa vie paisible, de son mari aimable et estimable, de leur union conforme aux convenances et de leurs enfants chéris. On comprend de la lettre de Julie écrite à Claire désormais veuve, qu'elle n'est pas parfaitement heureuse dans sa sérénité. "Mon mari m'entend mais il ne me répond pas assez à ma fantaisie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi" révèle-t-elle et la prie de s'installer chez elle. (1967:298). Julie est très sensible, elle a besoin d'aimer, et d'être aimée. Si respectable et bon que soit M. de Wolmar il est trop froid pour répondre aux besoins d'une âme sensible.

Le mûrissement de Julie entamé par des regrets, des chagrins et de son nouvel état d'épouse et de mère, a corrigé tous ses comportements. La maturité a transformé l'âme de la jeune femme qui ne pensait d'abord qu'à son repos, qu'à son honneur, qu'à sa vertu. Malgré sa charité et sa générosité en tant que jeune fille, Julie était égoïste même dans son grand sacrifice. En se sacrifiant, elle n'a jamais pensé comment elle a troublé la vie d'un jeune homme qui l'aimait autant que ses parents. Julie mûrie est consciente des effets négatifs de son altruisme, elle déplore de temps en temps le malheur du jeune homme. En le croyant mort, elle commence à saisir son unique devoir manqué et avoue à sa cousine qu'elle le regrette.

Il manquait aux tourments de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah! ma chère quelle âme c'était que la sienne! ... Comme il savait aimer! ... Il méritait de vivre. (1967:301).

Sous le poids du remords redoublé pour avoir dissimulé son passé à son mari et pour avoir causé peut-être la mort d'un homme qui l'aimait, la mélancolie de Julie s'aggrave. Enfin elle prend la décision d'avouer son passé à son mari. Wolmar, sachant déjà cette aventure malheureuse, se montre content de l'épanchement de sa femme. Il attendait patiemment cette révélation qui n'a fait qu'affermir sa confiance en elle. Entretemps, l'on apprend que Saint-Preux est vivant et qu'il est de retour en Suisse. M. de Wolmar démontre comment il aime et estime sa femme en invitant son ancien amant chez eux.

Saint-Preux raconte cette première rencontre après de longues années de séparation. "A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même chose." (1967:314). Ici nous témoignons de la franchise et de la sincérité de Julie ainsi que de la sûreté d'une femme aimée et estimée par son mari. L'harmonie conjugale et la pureté de ses sentiments envers son ancien ami la rassurent. Elle ne dissimule pas sa grande émotion en voyant Saint-Preux. Wolmar n'est pas du tout jaloux de l'amitié de sa femme avec un homme qui était jadis l'amant de celle-ci. Saint-Preux fait l'éloge de la nouvelle Julie qu'il trouve épurée de ses fautes, donc devenue plus innocente et plus franche:

Au lieu de cette pudeur souffrante qui lui faisait autrefois sans cesse baisser les yeux, on voit la sécurité de la vertu s'allier dans son chaste regard à la douceur et à la sensibilité; sa contenance, non moins modeste, est moins timide; un air plus libre et des grâces plus franches ont succédé à ces manières contraintes; mêlées de tendresse et de honte; et si le sentiment de sa faute la rendait alors plus touchante, celui de sa pureté la rend aujourd'hui plus céleste. (1967:315).

L'estime mutuel du couple et la confiance du mari en sa femme sont les aspects admirables de ce ménage. Julie, rassurée par sa vertu irréprochable, ne craint pas d'un tête-à-tête avec son ami. A la rentrée de son mari, elle continue à la même conversation sans aucun ennui. Elle n'est pas du tout gênée en faisant sa propre justification pour avoir épousé Wolmar, et celui-ci fait l'éloge de sa femme: "Vous voyez un exemple de la franchise qui règne ici." (1967:317). Plus tard, Julie écrira à Claire son inquiétude en imaginant Saint-Preux chez elle mais son repos en le revoyant. "Je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même manière" dit-elle. (1967:319).

II.3. L'IDEAL DE LA VERTU FEMININE ET LE PARADOXE DE ROUSSEAU

Par cet exemple idéal de l'estime et de la vertu, on est étonné de voir une héroïne de Rousseau agir de la sorte. Or, l'auteur de L'Emile prend la franchise d'une femme pour un grand crime commis contre la nature féminine, apte plutôt à la dissimulation.

Cette parfaite femme s'est formée d'abord par une conversion subite, puis par les devoirs qu'exige son nouvel état. Mais elle est aussi fruit d'une nouvelle formation; celle de son mari. La jeune femme dont l'éducation a été négligée par une mère faible et un père inflexible, trouve sa vraie vocation de femme vertueuse grâce à l'entendement de Wolmar. Cet homme "incomparable" lui a appris à oublier ses torts et à s'estimer. "Il m'élève au-dessus de moi-même, et je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter" écrit-elle à sa cousine. (1967:322).

Ainsi, tout le reste du roman sera consacré à la description d'une vie idéale vécue par une famille unie, au sein d'une nature intacte et grâce à une administration équitable. L'histoire de cette communauté vertueuse est comme

une nomenclature de mesures sociales, économiques et morales prescrites par Rousseau en vue d'atteindre le bonheur social. Certes, au coeur de cette société parfaite, se trouve une figure aimable, à la fois déifiée, Julie. Starobinski affirme que Julie est le centre de la communauté de Clarins. Le même auteur souligne ce fait en décrivant l'économie de Clarins "assez maternaliste", et l'oppose à l'organisation "virile" suggérée dans Du Contrat Social. (1971:107). Ce qui est notamment frappant c'est qu'une femme représente l'idéal politique et social de Rousseau. Or, n'oublions pas que encore pour Rousseau, le monde est l'empire des femmes qui savent rester femmes. Ainsi Julie ne se fait pas homme dans son royaume et tous ses principes portant sur l'administration de sa famille et de son domaine sont tirés des leçons de son mari qui est aussi son éducateur. Par tous ses comportements, même ceux concernant l'éducation de ses enfants, elle est à la fois porte-parole de Wolmar et de Rousseau.

Saint-Preux brosse pour ses correspondants, une Julie simple, modeste, douce, modérée, donc idéal de la morale rousseauiste. Sa bonté naturelle, sa modestie, son amour de simplicité et son aversion pour le luxe, toutes les vertus de cette honnête femme se voient là où elle vit. Julie préfère la vie retirée et modeste de sa maison de campagne au château magnifique d'Etange. "Partout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné" dit-il en décrivant le domaine de Clarins. (1967:330). Le seul luxe qu'elle doit supporter chez elle est celui exigé par son vieux père. Quoique sa maison soit bien réglée, on n'y respire point un air triste. Par contre, on y trouve "la liberté, la gaieté, au milieu de l'ordre et de l'exactitude". (1967:400). De même, malgré l'abondance de sa table, Julie ne dépense pas beaucoup d'argent. "Tous les plats fins et recherchés, dont la rareté fait tout le prix, et qu'il faut nommer pour les trouver bons, en sont bannis à jamais." (1967:410). Cette maison, d'où dégage un bonheur lié à une harmonie, reflète aussi la beauté

inégal de sa maîtresse dépourvue de parure. Cette maison et ses habitants enchantent les spectateurs par "un charme secret qui ne fait qu'augmenter sans cesse". (1967:414).

Ce charme aussi répand à l'extérieur de la maison. Le jardin créé par Julie et par son mari est agréable sans être magnifique. Ce paradis terrestre appelé Elysée est conçu presque sans aucune dépense et on y voit le rejet de l'ordre humain et la vénération de l'harmonie naturelle. En tant que génie féminin de modestie et de retour à la nature, Julie réalise, par son simple jardin, un idéal de Rousseau. En effet, le jardin au dix-huitième siècle, représente une perspective sociale et politique. Peter V. Convoy Jr. raconte l'histoire d'une lutte idéologique entre les partisans des jardins français et anglais dans son article portant sur cette polémique chez Rousseau. Selon lui, à l'époque de la parution de La Nouvelle Héloïse, c'était la mode du jardin anglais, qui représente aussi une idéologie libérale et bourgeoise:

Célébré pour sa valeur bourgeoise de retraite familiale, privée, et compris comme l'expression personnelle de son propriétaire, le jardin anglais refuse le rôle de symbole du roi et de sa puissance que le jardin français remplit admirablement. (Convoy Jr. 1982:91-105).

La modestie de Julie apparaît aussi par son choix des gens qui l'accompagnent. Le dimanche, elle rassemble chez elle les gens de la maison et les voisins. "Il n'est pas rare qu'elle y danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens." (1967:341). La maison de Julie n'est pas hantée par les gens du monde mais par les modestes personnes de son environnement. Même pour le plus humble paysan qui la visite, elle a de l'estime considérable. "Elle lui fait un accueil charmant, qui marque non la politesse et les airs de son état, mais la bienveillance et l'humanité de son caractère." (1967:419).

Une autre vertu féminine, la modération s'ajoute à la modestie de Julie. Autrefois elle aimait les extrêmes au

point de dire à son amant "qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur". (1967:68). Maintenant elle dépeint un idéal de modération féminine même dans son diète où elle préfère des légumes et du laitage au vin et à la viande qui ne conviennent pas au caractère doux des femmes. Elle aime beaucoup le café mais elle en prend rarement. D'après Saint-Preux "c'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, et par laquelle elle aiguise et règle à la fois sa gourmandise". (1967:417). Elle maintient la même modération dans ses comportements, et par aversion pour l'excès, elle s'interrompt de temps en temps au milieu de sa joie. Ainsi Julie cherche à se maîtriser et à étouffer l'excès des habitudes.

Julie est une femme idéale car elle connaît tous les devoirs de son sexe. Ainsi elle peut apprendre les travaux domestiques à ses gens, comme le prêche Rousseau, "afin de savoir les conduire au besoin et de ne s'en pas laisser imposer par elles". (1967:335). Tout en restant une parfaite femme au foyer, elle dirige l'emploi des rentes pour aider son mari dans l'administration de leur domaine. Dans cette administration elle est aussi autoritaire que charitable et équitable. D'une part, par sa bonté envers ses gens, elle est exemple de charité et de l'autre, par l'austérité de ses principes, c'est une femme autoritaire. "Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfants" affirme Saint-Preux (1967:332) pour souligner la charité de Julie à l'égard des travailleurs. "Un congé qu'elle donne est irrévocable, et il n'y a plus de grâce à espérer" ajoute-t-il afin de montrer la rigidité de ses règles administratives. (1967:335). Selon Lecercle "Julie gouverne, d'une main de fer sous un gant de velours". (1978:56).

De même, Julie contrôle les comportements de ses gens et sépare la société des femmes de celle des hommes, "pour

prévenir entre eux des liaisons suspectes". (1967:337). Porte-parole encore de Rousseau, dans la séparation catégorique des sexes, elle maintient par cette politique, non seulement la pureté des mœurs, mais aussi un état naturel. Dans l'harmonie parfaite des deux sexes, fût-ce dans le mariage, les hommes et les femmes ne font pas les mêmes choses. D'après Julie, "les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose". (1967:337).

Julie applique sur elle-même le principe de la distinction des sexes, ainsi devient-elle l'idéal de Rousseau. Elle quitte l'étude des livres au profit des travaux de son sexe. En tant que mère de famille, elle préfère la pratique à la lecture. "Elle n'étudie plus, elle ne lit plus: elle agit." (1967:421). Ses jours sont entièrement occupés et elle ne peut se donner le luxe de lire qu'en se privant d'une heure de son sommeil. Pendant la journée, tant que les hommes lisent, y compris ses fils qui regardent les images d'un livre illustré, elle passe son temps à broder. Elle est aussi imitée de Fanchon, qui fait de la dentelle et de sa petite nièce, qui apprend à tenir l'aiguille. Saint-Preux récite ce moment exemplaire ainsi:

Mme de Wolmar brodait près de la fenêtre vis-à-vis des enfants; nous étions, son mari et moi, encore autour de la table à thé, lisant la gazette, à laquelle elle prêtait assez peu d'attention. (1967:423).

En tant que bonne mère et éducatrice, Julie ne surmonte pas le rang où les convenances l'ont mise. En dépit de la profondeur de sa culture elle reconnaît ses limites. D'après Julie, elle peut former ses fils quand ils sont encore enfants mais plus tard leur éducation devra être assurée par leur père. Ainsi l'affirme-t-elle humblement:

Je suis femme et mère, je sais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés. (1967:437).

Malgré sa modestie, Julie est une pédagogue consciente. C'est pourquoi, Claire confie l'éducation de sa fille à elle en lui écrivant: "Je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes." (1967:328). Elle crée le jardin d'Elysée chez elle, tant pour assurer la santé de ses enfants que pour leur donner une première éducation sur la nature. Elle leur apprend aussi la modestie par son exemple. En faisant ses enfants présenter des cadeaux aux vieux et humbles visiteurs de sa maison, elle leur apprend la générosité et le respect: "Les enfants s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité, et à distinguer le mérite dans tous les rangs." (1967:420). La morale est ainsi apprise par des exemples vertueux dans un milieu loin des vices. Quant au développement du corps et de l'esprit de l'enfant, Julie est une mère rousseauiste, elle fait l'éloge de la nature et critique l'éducation traditionnelle qui considère l'enfant comme un homme raisonnable. Elle prêche pour la liberté de l'enfant, et pour l'élimination des délicatesses qui l'effémineraient. Son but, dans l'éducation, est d'avoir des enfants robustes et heureux.

Julie est une mère tendre. Elle est si souple qu'on peut même penser qu'elle néglige ses fils. Saint-Preux écrit à ce propos: "On dirait qu'elle se contente de les voir et de les aimer, et que, quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mère est rempli." (1967:434). Le résultat de cette éducation moderne est des enfants heureux, vifs, sages et obéissants, bref comme il faut à leur âge. En effet, elle n'écoute que la voix de la nature.

De même, dans l'enseignement de la lecture, elle remplace les leçons obligatoires par le goût et la curiosité de l'enfant:

A l'instruction, l'enfant ne viendra que de lui-même, en voyant l'utilité de savoir lire. Il en sera de même dans le grand roman pédagogique.

C'est le style, ce sont les procédés mêmes avant la lettre de l'Emile. (Dedeyan 1990:145).

Il y a d'autres domaines où Julie reflète l'idéal pédagogique de Rousseau. Elle ne lit pas des fables à ses enfants parce qu'elle pense qu'ils risquent de confondre l'illusion avec le mensonge. Notamment, dans l'éducation religieuse de ses enfants, elle suit la voie de l'auteur de L'Emile. Ce dialogue entre Julie et son ancien amant est un bon exemple de sa conception de la formation religieuse des enfants. "Et pourquoi vos enfants n'apprennent-ils pas leur catéchisme?" lui demande Saint-Preux. La réponse de Julie est comme une ébauche de la Profession du Vicaire Savoyard: "Afin qu'ils le croient un jour" répond-elle. (1967:441).

Quant à la religion de Julie, nous constatons, dans ce contexte, un paradoxe qui la rend à la fois un bon exemple de la femme vertueuse et un mauvais exemple de la femme qui brave l'opinion publique.

Julie, comme l'auteur de L'Emile, professe la religion naturelle. "Partout elle aperçoit la bienfaisante main de la Providence." (1967:447). Elle n'accepte point de dogmes et établit un lien à la fois doux et stricte entre elle-même et les choses créées par Dieu. D'après Chirpaz, la religion de Julie reflète le "christianisme raisonnable" de Rousseau. (1984:107). Le même auteur s'exprime ainsi:

Julie, comme le Vicaire, en ce sens, ne procèdent point autrement que les fondateurs de la religion naturelle: ils ne reviennent point à des textes, pour demander qu'on les entende pour ce qu'ils veulent dire et pour cela seulement. Ils reviennent à l'écoute du coeur et de la raison. (1984:109).

N'oublions surtout pas que l'établissement de la véritable vertu chez Julie commence par sa conversion à la religion naturelle. De temps en temps, son ancien ami critique son comportement zélé mais, en effet, Julie est très raisonnable dans sa croyance, sa vertu irréprochable vient de

sa dévotion sincère. Pour elle, l'omniprésence de l'Etre suprême est la meilleure garantie de sa chasteté surtout quand elle doit rester seule avec son ancien amant. "Je voyais Dieu sans cesse entre elle et moi. Quel coupable désir eût pu franchir une telle sauvegarde?" révèle Saint-Preux. (1967:449). En effet, Julie est le symbole parfait de l'âme insatisfaite, c'est un prototype de l'héroïne mélancolique. Elle avoue à Saint-Preux que son coeur "désire sans savoir quoi". (1967:529). Julie veut remplir le vide des passions par une voie plus saine et moins dangereuse. "Mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir" dit-elle et ajoute "ou laissez-moi dans cet état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux". (1967:529).

Malgré les ressemblances de sa religion et celle du Vicaire Savoyard, la croyance de Julie est plus pratique que théorique, plutôt conforme à son sexe. D'après Lecerclé, "la religion de Julie est une religion de femme, c'est-à-dire sentimentale". (1978:55). Sa piété est simple et sans affectation. C'est pourquoi elle est très malheureuse à propos de l'athéisme de son mari, qui, élevé dans le rite grec, un culte "absurde" et "ridicule" d'après Rousseau, a préféré l'incroyance au fanatisme. (1967:445). La dévotion de Julie va plus loin, elle prie aussi pour son mari athée qu'elle vénère, et essaie de faire son paradis en ce monde. Tremblant pour son malheur de l'au-delà, elle prie discrètement pour le salut de celui-ci. C'est un grand secret à elle qu'elle révèle seulement à ses trois amis intimes, Claire, Saint-Preux et Edouard, et pour avoir recours à eux afin de corriger Wolmar.

Dans ce contexte le paradoxe de Rousseau reste sans issue. Julie professe une religion qu'elle adopte elle-même, en suivant sa propre raison et son sentiment intime. Or, son père est protestant et son mari, athée. Donc Julie, porte-parole de la religion naturelle de Rousseau, devient aussi l'anti-thèse d'une femme idéale telle Sophie. D'après

Rousseau, une femme doit suivre l'exemple de son père, ensuite celui de son mari au nom de l'harmonie familiale. Quant à Julie, elle brave l'opinion publique au nom de la pureté des mœurs qui est l'essentiel de la même harmonie.

En effet, Julie reste toujours imposante et raisonneuse mais tout ce qu'elle prêche est pour les bienséances. Elle est ferme dans ses convictions et n'est pas silencieuse comme l'est Sophie. Donc, Julie, d'après les idées de Rousseau, renverse les rôles sexuels. Mais elle est également vertueuse et charmante. Dans ses discours concernant la morale, elle s'impose à son ami par sa douceur féminine. Ses idées sont exactement celles de Rousseau, mais paradoxalement, en raisonnant comme un homme, elle contrarie son créateur. Le discours suivant est celui d'une conservatrice mais aussi d'une raisonneuse. Julie, en tant que disciple de Rousseau, prêche pour le maintien de l'idéal classique où tout le monde doit respecter l'ordre de la société comme celui de la nature:

Un duc se fera-t-il cuisinier parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talents que pour s'élever, personne n'en a pour descendre ... tant d'établissements en faveur des arts ne font que leur nuire ... Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talents qui nous sont pernicioeux ... Les peuples bons et simples n'ont pas besoin de tant de talents. (1967:406)

Ce comportement qui convient peu à une femme modeste est accepté chez Julie. Elle dicte ses lois, mais par une douceur naturelle et par un coeur bienfaisant. "Julie! femme incomparable! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits" s'écrie Saint-Preux. (1967:460).

De temps en temps, Julie veut élargir les limites de son empire. En tant que femme imposante, sa décision suit sa réflexion. Cette décision est prise non seulement pour elle-même, mais aussi pour autrui. Ainsi elle décide d'arranger le

mariage de son ancien amant avec Claire. En effet, depuis le retour de Saint-Preux, Julie peut se garder d'un nouveau péché grâce à la grandeur de son âme et au zèle de sa dévotion. Quand même c'est une romantique sensible. Il y a des moments où elle ressent sa faiblesse. A la fin d'une journée pleine d'aventures périlleuses sur le lac, elle avoue sa flamme en serrant la main de son ancien amant et au retour, on aperçoit ses yeux rougis et gonflés. Saint-Preux raconte comment la vertu de Julie triomphe sur sa passion. "Elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'âme humaine ait pu soutenir; elle vainquit pourtant." (1967:392).

Ainsi Julie prend cette décision concernant la vie de ses meilleurs amis quand ils s'éloignent de Clarins pour leurs affaires. Certes il y a d'autres motifs plus sublimes qui provoquent son désir de les voir unis. D'abord, elle pressent une sympathie chez la jeune veuve vis-à-vis de leur ami. Ensuite, elle regrette toujours d'avoir gâté la vie d'un jeune homme qui ne cesse de rester fidèle à leur souvenir. Mais son but ultime est de pouvoir garder son amitié avec sa vertu. Elle l'écrit franchement à Saint-Preux afin de lui imposer sa résolution, qui sera, pour la première fois, rejetée:

Voilà mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos coeurs. Dans le noeud cher et sacré qui nous unira tous, nous ne serons plus entre nous que des soeurs et des frères. (1967:510-511).

II.4. LA RELATIVITE DE JULIE ET SON DERNIER SACRIFICE

Si Julie n'est pas un parfait modèle de femme rousseauiste par sa raison reprochable et son caractère imposant, elle l'est par sa relativité. Elle existe, en tant que fille, épouse et mère pour le bonheur des siens. Donc même les plaisirs de vie sont parmi ses devoirs de mère et d'épouse. Si elle s'amuse, c'est pour amuser ses enfants, si

elle est heureuse c'est pour rendre son époux heureux. Saint-Preux brosse le portrait de Julie qui accepte même son bonheur comme étant relatif à celui de sa famille:

Elle veut plaire à son mari qui aime à la voir contente et gaie; elle veut inspirer à ses enfants le goût des innocents plaisirs que la modération, l'ordre et la simplicité font valoir, et qui détournent le coeur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits. (1967:409).

Certes, la considération de sa place relative est une cause essentielle qui fortifie son penchant naturel vers l'altruisme. Son dernier sacrifice en tant que mère affectionnée sera la fin de Julie. Lors d'une promenade, elle se jette dans l'eau pour sauver son fils qui est tombé dans le lac. Le petit est sauvé mais la vie de Julie est en péril à cause du froid et de la peur. Julie attend la fin de ses jours avec un courage exceptionnel.

La relativité de l'existence de Julie devient particulièrement évidente à son agonie. Lors de ses derniers jours sur la terre, elle vit encore pour les autres. Cette femme dévote, au lieu de passer son temps à prier, vit comme si elle ne mourrait pas. Julie explique au pasteur qui vient la voir dans son lit de mort la raison de son comportement peu commun. "La prière du malade est la patience. La préparation à la mort est une bonne vie; je n'en connais point d'autre." (1967:544). Quant au pasteur, il accepte la supériorité de Julie et la considère comme "martyr de l'amour maternel". (1967:546).

En effet, même en agonisant, Julie ne cesse pas de prêcher et de braver, une fois de plus, l'opinion publique. Chirpaz affirme le renversement des rôles sociaux par la moribonde en indiquant cet événement: "C'est d'abord Julie, dont les dernières paroles édifient le pasteur venu l'assister plus que ce dernier ne lui aura jamais appris." (1984:107).

A sa mort, comme dans sa vie, Julie se comporte en exemple de vertu. Dans son lit de mort, elle ne pense qu'à l'avenir de ses enfants; leur bonheur et leur éducation, comme ceux de sa nièce, sont ses premières préoccupations. Elle continue à faire des projets détaillés et à les dicter à tous ceux qu'elle aime. Julie n'oublie pas ses devoirs de mère, d'épouse et d'amie; elle prie Saint-Preux de penser encore à épouser Claire, de surveiller l'éducation de ses enfants, de ne pas laisser Wolmar seul et surtout d'essayer de le convertir. "Soyez chrétien pour l'engager à l'être" lui dicte-t-elle. (1967:565).

Elle devient plus courageuse que d'habitude par amour maternel et se fait préparer pour voir et caresser ses enfants pour la dernière fois. A l'origine de la force presque surhumaine de Julie, il y a une piété sincère et une conviction sur sa réussite dans la vie. Elle est contente de mourir au comble du bonheur avant d'avoir vécu l'ennui de la vieillesse. Mais malgré ses prétentions d'être toujours heureuse, elle avoue, en mourant, qu'elle a toujours aimé Saint-Preux. Julie révèle dans sa dernière lettre à celui-ci qu'elle portait toujours dans son sein la crainte de céder à une passion dont elle n'a été jamais guérie. "Je fais cet aveu sans honte; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire; il n'a rien coûté à mon innocence." (1967:564).

Cet état d'âme de l'héroïne explique aussi sa résignation sereine devant la mort. Julie pense que sa mort est nécessaire pour que son amour reste sans tache. Fallait-il vraiment qu'elle meure? Notre réponse sera affirmative en considérant la conception du monde de son auteur. Pour Julie qui croit à l'immortalité de l'âme, la mort est une nouvelle vie. Dans ses dernières paroles, elle évoque son espoir de rejoindre son amant: "La vertu qui nous sépara sur la terre nous unira dans le séjour éternel" s'écrit-elle. (1967:566). Bien que sa mort soit provoquée par le sacrifice maternel,

elle peut être encore "une mort d'amour" d'après Starobinski, pour qui les "derniers mots de Julie" sont "significatifs". (1971:141). Dans ce contexte, référons-nous au même auteur qui affirme que La Nouvelle Héloïse décrit une "trajectoire", dirigée par "le désir", "le refus", et "la réunion de ce que le refus a séparé". (1971:412). La mort de Julie est "un refuge", ainsi l'union éternelle des amants sera possible. (1971:413).

Ainsi comprenons-nous que toute la vie de Julie était comme l'accomplissement d'un grand devoir; que son sacrifice était perpétuel comme la lutte interminable entre son amour et sa vertu. La vie de Julie, quoique réussie dans l'encadrement de ce devoir, n'était qu'une existence relative à celle de sa famille, et son bonheur prétendu, relatif à celui de la société entière.

Cette vie passagère qui n'est qu'une illusion sera récompensée par un bonheur éternel. Nous pouvons considérer la déification de Julie par le peuple de son pays comme le symbole de sa réincarnation. Julie, vénérée, même adorée de son vivant, devient tout d'un coup une sainte par sa mort. Les rumeurs sur sa résurrection, qui suivent les prétentions d'un domestique qui croit la voir bouger, empêchent longtemps son inhumation. Les paysans s'accourent pour témoigner d'un miracle. "Tous s'écrient: elle n'est pas morte." (1967:561).

Pouvons-nous trouver chez Julie l'application exacte de la théorie pédagogique de Rousseau? "Ni par ses qualités propres, ni par son éducation, ni par son destin, Julie n'est conforme au modèle théorique qui nous est proposé dans le personnage de Sophie" affirme Lecercle. (1978:61). Nous pouvons y ajouter tous les défauts de Julie qui contrarient l'idéal de l'auteur de L'Emile. Par l'amour-passion qu'elle éprouve pour Saint-Preux, par le fait qu'elle se donne à son amant et surtout par son non-conformisme courageux, Julie semble loin d'être conforme à cette théorie. Même quand elle

se corrige, elle ne se comporte pas toujours en idéal féminin de Rousseau. A force d'une vaste culture livresque, elle est raisonneuse et prêcheuse; elle n'est pas assez timide; elle pratique dévotement son culte malgré l'athéisme de son mari.

Comment évaluer une personnalité tellement riche et puissante dans le cadre très schématique de la théorie pédagogique de Rousseau? Sophie n'est pas comme un caractère romanesque, elle ressemble plutôt à une liste de vertus féminines et incarne les idées d'un théoricien conservateur. Or Julie est une héroïne mélancolique, créée par le précurseur du romantisme français.

De surcroît, tout ce que Julie fait, elle le fait pour remplir son devoir de maîtresse, de fille, d'épouse et de mère, sinon de porte-parole de Rousseau. D'abord, les fautes de la Julie jeune, ne sont-elle pas mises exprès afin de montrer les risques de la corruption sociale? Certes, il ne faut pas s'en vouloir à la jeune fille pour de tels comportements. Au fond, elle est pure et innocente. La faute qu'elle a commise dans sa jeunesse est fruit de sa famille, surtout de son éducation. Dedeyan souligne aussi les méfaits de son éducation: Elle est entourée par un père "sévère", une gouvernante qui raconte "les aventures sentimentales peu innocentes" et une mère "faible" qui "introduit dans la maison ce précepteur trop bien fait de sa personne et à l'âme ardente". (1990:70). Elle se convertit à la religion naturelle et se corrige vite, pour prouver la justesse des thèses de son auteur. Désormais, Julie trouvera le bonheur au sein de la nature, dans une vie simple et retirée. Si malgré toutes ses vertus, elle est parfois pédante et prêcheuse, c'est pour propager la pensée sociale de l'auteur lui-même.

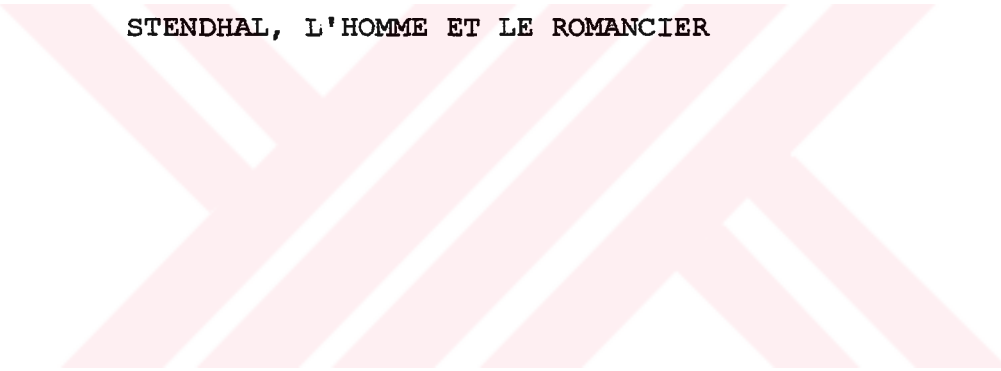
D'une telle optique, nous pouvons considérer Julie comme la femme idéale suggérée par Rousseau. D'ailleurs, n'a-t-elle pas racheté, grâce à ses actions sacrificielles, la vertu et l'innocence qu'elle avait perdues? Malgré tout, par son

extrême sentimentalité, son altruisme étonnant, sa douceur en tant que mère, sa docilité comme fille et épouse, son acceptation du rang où la nature l'a mise, sa vie sédentaire et modeste, ses comportements modérés, Julie se conforme à l'idéal de femme défini dans L'Emile. Quant à ses défauts, Julie nous est présentée, grâce à ses fautes, comme un être vivant, donc, si elle ne se conforme pas à un modèle, elle répond fort bien à l'âme romantique d'un homme de génie. Donc, Lecercle, qui ne la trouve pas conforme au modèle de Sophie, la considère pourtant comme l'idéal de Rousseau. D'après cet auteur, Sophie est faite pour un homme "ordinaire" comme Emile. Or, "Jean-Jacques est un homme extraordinaire" et la femme qu'il lui fallait est Julie. (1978:53).



DEUXIEME PARTIE

STENDHAL, L'HOMME ET LE ROMANCIER



CHAPITRE I

I. L'HOMME DANS SA VIE PRIVEE ET DANS SA Pensee

Dans ce chapitre nous chercherons à connaître de près Henri Beyle. Ce grand écrivain était de nature très sensible et très timide. En présence d'une personne qu'il admirait, il n'arrivait pas à exprimer ses sentiments, devenait froid par excès d'émotion. Quand il fut présenté, en 1816, à Lord Byron il resta stupéfait et muet. Il affirme avoir éprouvé le même hébètement en 1817 en rencontrant Destutt de Tracy qui était son idole. (Stendhal 1983:62).

Le côté humanitaire de cet homme de coeur fut aussi une partie intégrante de sa sensibilité. En 1809, à Vienne il sauva la vie à deux prisonniers allemands. Dans une lettre il demande à sa soeur de lui parvenir s'il y a aussi à Grenoble des pauvres prisonniers allemands. (Stendhal 1962:44). Il prie plus tard Lord Byron d'assurer la vente des oeuvres d'un poète détenu et d'influer sur les milieux politiques pour la libération du pauvre homme. (1962:139).

Cet homme si sensible devenait tout d'un coup un fanatique quant à ses principes. Quand Byron l'accusa pour avoir offensé Walter Scott, il lui répondit sans retenu malgré son admiration pour son interlocuteur. Stendhal affirme que Scott s'est vendu en collaborant à un journal tory, représentant des conservateurs, afin d'obtenir des avantages personnels. "Si l'auteur d'Ivanhoe était pauvre... mon coeur serait disposé à lui pardonner quelques petites bassesses" lui écrit-il pour critiquer Scott. (1962:137-138).

L'un de ses meilleurs amis, Mérimée nous raconte aussi que, en dépit de sa tolérance vis-à-vis des critiques sur ses ouvrages, Stendhal était intolérant à l'égard des idées réactionnaires. "Il n'a jamais pu croire qu'il y eût des dévots véritables. Un prêtre et un royaliste étaient toujours pour lui

des hypocrites." (Stephan 1994:147). Sa sévérité à propos de l'attitude politique de Scott, et son intolérance notée par Mérimée, nous montrent Stendhal comme un homme radical. Nous verrons plus loin que ses premières impressions de l'enfance et de la jeunesse sont à l'origine de ses principes. Blum est fort clair sur ce point: Stendhal est resté comme un "jeune éternel". (1947:68). En parlant de son jacobinisme, l'auteur lui-même affirme qu'il n'a pas beaucoup changé depuis son enfance. "Tel j'étais à dix ans tel je suis à cinquante-deux" s'exprime-t-il. (1973:121). C'est à cause de son entourage conservateur et hypocrite qu'il ne pouvait supporter les dévots et les royalistes. Même ses premiers goûts littéraires sont marqués par son opposition à ses parents. "Il suffisait qu'ils louassent une chose de plaisir pour me la faire prendre en horreur" écrit-il. (1973:258). Son "premier amour" littéraire fut Shakespeare, qui eut l'avantage d'être déconseillé par son père. Il détestait Racine, parce qu'il fut loué par ses parents, et qu'il trouvait de l'hypocrisie dans son élégance. (1973:258). Quant à Rousseau, il l'aimait malgré son "double défaut... de louer les pr[êtres] et la religion et d'être loué par (son) père". (1973:259).

De même, l'aversion qu'il ressentit pour le milieu restreint de Grenoble et pour les scrupules de propriété de son père l'a rendu l'ennemi des idées communes tout comme des mœurs bourgeoises et provinciales. Il déclare qu'il déteste les bourgeois, les jésuites et les hypocrites et ajoute: "je ne me suis pas guéri de mon horreur peu raisonnable pour Grenoble". (Stendhal 1973:112-113).

Cette aversion qu'il signale pour le vulgaire se trouve aussi dans les personnages stendhaliens. Stendhal note: "Il y a une sorte de bassesse bourgeoise qu'ils ne peuvent avoir, et pour l'auteur ce serait parler le chinois qu'il ne sait pas." (1973:113). Un critique éminent, Taine attire notre attention sur la ressemblance entre le romancier et ses personnages.

Selon lui, Stendhal brosse des "hommes remarquables" et des "êtres invraisemblables" parce qu'il est incapable de peindre des "âmes vulgaires". (Stephan 1994:161).

Ces êtres exceptionnels nous mènent à l'un des mots-clef de l'univers de Stendhal, l'espagnolisme, défini comme "le dégoût de ce qui est bas ou commun, le mépris de l'argent ou des affaires, la générosité, la notion de l'honneur telle qu'on la trouve dans *Le Cid*". (Blum 1947:21-22). En effet, cette sorte d'élitisme construit l'un des principes du beylisme, terme déjà utilisé par Beyle lui-même en 1812. Un auteur cite, du Trésor de la Langue française, la définition du beylisme:

Attitude intellectuelle et morale illustrée par les héros de Beyle-Stendhal, exaltant l'individualisme et l'énergie parfois cynique dans la conduite de l'action et la recherche des passions. (Rey 1994:187-194).

D'après Blum, le beylisme est une "méthode pratique du bonheur" qui ne peut être suivie que par une élite appelée "the happy few". Cette méthode est utilisée par les héros stendhaliens pour fuir le monde des vulgaires. Ces êtres exceptionnels essaient d'atteindre le bonheur par leur volonté et leur audace dans une lutte perpétuelle contre les forces extérieures. Pour y réussir, il faut garder "l'indépendance de l'esprit et la vigueur de la volonté" en se méfiant du vulgaire. Même l'hypocrisie -dans le sens du déguisement- peut être utilisée comme une arme par l'élite qui se défend contre le monde hostile à son autonomie. (Blum 1947:120-127,131).

Les héros stendhaliens, vis-à-vis du monde des vulgaires qu'ils méprisent, adoptent les mêmes comportements que leur auteur. Doués d'un "orgueil exalté" comme ce "jeune éternel", ils ont une "vision chimérique" de la vie; ils se servent des armes pour se défendre "contre les maîtres et les parents"; et ils ont recours à "une stratégie méthodique". (Blum 1947:51-52). Donc l'égotisme, le troisième mot-clef chez Stendhal, est strictement lié à deux autres termes. Il s'agit d'une élite

solitaire, d'une noblesse de cœur, et à travers la chasse au bonheur de ses personnages, ce Monsieur moi-même se recrée. L'égotisme, un "mot-culte" du Stendhalisme, interprété par Valéry comme "refuser d'être mortel, et vouloir aveuglément ne pas être de même essence que ces gens qui passent", nécessite du "génie" et de la "vertu". (Rannaud 1994:91-102). C'est une "notion d'un bonheur personnel à conquérir". (Neaud 1994:123-132).

Ces trois mots-clef de l'oeuvre stendhalienne sont aussi ceux de sa pensée. En étudiant sa vie, sa pensée, et ses idées concernant les femmes et l'amour, nous espérons mieux comprendre son oeuvre romanesque. Considérons d'abord sa vie privée.

I.1. LA VIE PRIVEE DE HENRI BEYLE ET LES FEMMES QUI Y FIGURENT

Henri Beyle naquit en 1783 à Grenoble, dans une famille bourgeoise. Il éprouva un amour fort passionné pour sa mère Henriette et révèle qu'il était jaloux de son père. Stendhal la décrit comme une femme jolie, tendre, charmante, vive et intellectuelle. "J'étais amoureux de ma mère" avoue-t-il (1973:50) et continue: "J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers". (1973:51). Cette haine, qui va jusqu'à la réfutation de la parenté avec son père, est certes, significative. Soulignons qu'il appelle sa mère Mme Gagnon, non Mme Beyle. Dans ce contexte, Lukacher signale le complexe d'Oedipe de Stendhal en déclarant que l'emploi du pseudonyme est un signe du rejet de l'autorité paternelle. (1994:17). En effet, établissant un rapport entre son amour filial et celui qu'il éprouve pour l'une de ses maîtresses, Stendhal remarque lui-même ce phénomène: "En l'aimant à six ans peut-être, j'avais absolument le même caractère qu'en 1828 en aimant à la fureur Alberthe de Rubempré." (1973:51).

Chéri et gâté par sa mère, il vécut jusqu'à sept ans une enfance heureuse. Hélas il la perdit en 1790; "j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde" écrit-il toujours endolori par la mort de sa mère. (1973:53). D'après Luckacher, c'est pourquoi Stendhal construisit une oeuvre de deuil incessant marquée par un retour à la mère. (1994:15).

Son père Chérubin Beyle était dévot, ultra, "un homme extrêmement peu aimable" qui ne pensait qu'à l'argent. "Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme-là". (Stendhal 1973:85-86). Son arrestation sous la Terreur fut pour Henri une grande joie. Plus tard, dans ses lettres à sa soeur, il appela son père "bâtard" et "jésuite".

Le deuil de l'enfant provoqua de bonne heure une haine acharnée contre le clergé. Il se souvient du dégoût qu'il éprouva pour l'abbé qui vint les consoler sur la mort de sa mère. "Ceci vient de Dieu dit enfin l'abbé ... Je me mis à dire du mal du God." (1973:57).

Il devint ennemi de sa tante Séraphie, complice et peut-être amante de son père. Elle "avait toute l'aigreur d'une fille dévote" et grondait Henri sans cesse. (Stendhal 1973:46). Cette "dévote la plus en crédit dans la ville" faisait peur à tout le monde. (1973:47). De même, il eut une répugnance particulière pour la meilleure amie de Séraphie qui fut, d'après lui, une "Tartuffe femelle". (1973:187). A la mort de sa tante, il remercia Dieu. (1973:218). Stendhal pense que son "horreur pour la religion" et son "amour filial instinctif, forcé dans ces temps-là, pour la république" proviennent de la haine envers ces personnalités. (1973:47).

Il détestait aussi son précepteur, l'abbé Raillane qui était "un noir coquin" et un "ennemi de tout ce qui est honnête". (1973:88-89). D'après lui, ce tyran "laid" et "sale" aurait dû faire de l'enfant "un coquin... un parfait jésuite". (1973:94).

Henri éprouva une grande joie en apprenant l'exécution du roi. De même, quand la Terreur guillotina deux prêtres, il commenta cette tragédie par ce raisonnement qui étonna son précepteur:

Il y a vingt ans on pendit à la même place deux ministres protestants... Le Parlement condamna les deux premiers pour leur religion, le tribunal criminel vient de condamner ceux-ci pour avoir trahi la patrie. (Stendhal 1973:175).

Sa haine pour son père, sa tante et son précepteur, l'a rendu donc républicain. C'était plutôt une réaction contre les gens de son entourage. B. Didier en soulignant ces "rares circonstances historiques... favorables à la naissance d'un Oedipe", montre ainsi la source des idées stendhaliennes:

La première pensée politique exprimée par l'enfant consiste essentiellement à désirer la mort du roi, figure évidente de la mort du père... Les racines de sa pensée libérale, l'écrivain lui-même les découvre dans le conflit oedipien. (Stendhal 1973:10).

Le vrai éducateur de Henri fut son grand-père maternel. Henri Gagnon, médecin fort considéré, était d'un esprit encyclopédique. Il avait un buste de Voltaire devant son bureau. Henri l'adorait et le considérait comme son vrai père. (Stendhal 1973:47). Il fonda la Bibliothèque de Grenoble et fit nommer quelques députés dont il suivit les travaux. La première formation intellectuelle de l'enfant fut grâce aux livres empruntés ou volés à la bibliothèque du Dr. Gagnon. Il aimait aussi son oncle Romain Gagnon, un libertin fort gai qui l'emmenait au théâtre.

Mais parmi toutes les personnes de son entourage, sa grand-tante eut l'influence la plus considérable sur lui. Elisabeth Gagnon avait un "caractère parfaitement noble... avec les raffinements et les scrupules de conscience espagnols". Stendhal raconte comment elle formait son âme: "C'est à ma tante Elisabeth que je dois les abominables

duperies de noblesse à l'espagnole." (1973:85). "Je ne songeais qu'à l'honneur, qu'à l'héroïsme... je n'avais pas la moindre hypocrisie". (1973:208).

Grâce à deux vieillards qu'il adorait, l'enfant créa un univers magnifique contre la banalité bourgeoise de son père. Il choisit sa propre famille en se déclarant Gagnon. D'où son admiration pour l'Italie et le mythe qu'il construit autour des récits de sa grand-tante à propos de leur pays d'origine. Selon Elisabeth, leurs ancêtres venaient d'un beau pays "où les orangers viennent en pleine terre" et Henri l'imaginait comme l'Italie. (1973:92). Il trouva des preuves qui affermirent sa conviction. D'ailleurs, "la langue de ce pays était un grand honneur dans la famille", son grand-père savait l'italien et sa mère lisait Dante. (1973:93).

Henri eut deux soeurs. Ses relations furent peu tendres avec Zénaïde qu'il considérait comme rapporteuse. Quant à Pauline, elle eut une place à part. Dans ses lettres, elle est "la petite minette", "la bien-aimée". Si elle ne lui écrit pas, il reproche à sa soeur "ingrate" et "cruelle" sa négligence. "Toi seule peux me tirer de ma tristesse en m'écrivant" lui dit-il. (Stendhal 1994a:325). En pleine guerre, il la prie de l'aimer et de lui écrire: "Aime-moi un peu et dis-le moi quelquefois". (1994a:376). Dutourd pense que Stendhal avait fait de sa soeur "une héroïne stendhalienne". (Stendhal 1962:19). Pauline est sa meilleure amie, il lui écrit tout, ses idées, ses amours, ses déceptions. Il désire en faire une femme intellectuelle, émancipée et heureuse et pour cela essaie d'entamer l'éducation de celle-ci par correspondance. En tâchant de lui montrer "la route du bonheur" suivie par quelques grandes âmes, il insiste aussi sur les principes beylistes. Il note: "Nous sommes les amis nés de ces grandes âmes, nous sommes dépositaires de leur bonheur, comme elles du nôtre." Quant aux vulgaires, il faut essayer de "se faire un système de gaieté" avec eux, mais bien

sûr, sans les offenser. (1994a:199-200). En 1805, il désirait la marier à son meilleur ami pour ne pas se séparer de sa soeur. En lui conseillant de lire Condillac, il exprime ce désir: "une idée juste du commerce... pourrait t'être de la plus extrême utilité si tu avais un mari comme Mante". (1994a:239). Pauline se maria en 1808, les lettres de Stendhal devinrent moins fréquentes et moins didactiques. Il essaya de réaliser son idéal de vivre ensemble à Milan quand celle-ci devint veuve en 1816. Mais déçu dans ses projets, la trouvant ennuyeuse, il la juge plus tard comme "une huître" "attachée" à lui. (Stendhal 1983:116).

L'enfance de Henri fut extrêmement malheureuse. Ses seuls amis étaient, à part Pauline, son grand-père, la cuisinière et le valet de chambre. Donc, la lecture était l'unique plaisir de l'enfant solitaire. Il aimait Cervantes "à la folie", il ne rit, après la mort de sa mère jusqu'à ce qu'il trouvât Don Quichotte.

En 1796 il entra à l'Ecole Centrale de Grenoble et de temps en temps allait discrètement au spectacle. De cette époque reste un doux souvenir. Il s'éprit d'une actrice, Madame Kubly qu'il n'oublia jamais. Crouzet définit cette passion comme "l'amour de l'amour". (1990:52). Bien des années plus tard, il se sentit offensé par des plaisanteries d'un collègue sur la "facilité des moeurs" des actrices. "Ce mot était cher et sacré pour moi, à cause de Madame Kubly" affirme-t-il. (1973:429).

A cette époque-là le jeune élève noua ses premières amitiés avec Bigillion et sa soeur Victorine. Il assistait à leur souper, dans une atmosphère simple et familière. Il nous transmet le bonheur qu'il éprouvait près de Victorine, éveillé par un sentiment innocent de l'adolescence.

Je vois aujourd'hui mon sentiment d'alors, il me semblait incroyable de voir de si près cet animal terrible, une femme, et encore avec des cheveux superbes, un bras divinement fait quoique un peu

maigre, et enfin une gorge charmante souvent un peu découverte à cause de l'extrême chaleur (1973:264).

Aller vivre à Paris pour se sauver de Grenoble était l'obsession de l'adolescent. Mais son père se répugna à l'idée de l'envoyer à une ville des mœurs corrompues. Il lui resta un seul moyen; entrer à l'Ecole Polytechnique. En 1799, au bout d'un travail acharné, il remporta le premier prix en mathématiques. Son père dut donc consentir à son départ pour son inscription à l'Ecole. En effet, les études furent des prétextes pour s'installer à Paris. Etant malade, il ne se présenta pas aux concours de l'Ecole. Entretemps il commença à fréquenter le Salon de la jolie Mme Rebuffel qu'il admirait et vécut un amour puéril avec sa fille Adèle.

En 1800, grâce à ses cousins, les Daru, Henri débuta comme fonctionnaire puis sous-lieutenant dans le ministère de la Guerre et partit pour l'Italie. A son retour à Paris, il ne pensait qu'à obtenir une gloire littéraire. Dans son court séjour à Grenoble, il fut frappé par l'âme "bien rare" d'une jeune fille qu'il connut à peine. En écrivant des lettres à son frère, il tâchait d'influencer Victorine Mounier. Cinq ans après leur première rencontre, il espérait avoir des nouvelles de Victorine donc chargea Pauline de la connaître de près. "Toutes mes autres passions, elles n'ont été qu'une réflexion de celle-là" dit-il à propos de son amour pour Mlle Mounier. (Stendhal 1994a:383). En effet, c'était un amour idéalisé qui "se nourrit de lui-même". (Crouzet 1990:86).

Quant aux liaisons amoureuses, Stendhal en eut beaucoup et la première date de 1805. A Paris, il s'éprit d'une actrice trois ans de son aînée, Mélanie Guilbert, qui fut selon lui une "Mme Roland avec plus de grâce". (Stendhal 1994a:218). Au début, il était au désespoir: "Aidez-moi... à me guérir d'un amour qui vous importune" lui écrit-il. (1993:35). Il fut si amoureux qu'il la suivit jusqu'à Marseille pour y travailler chez un exportateur. Il décrit son bonheur à Pauline ainsi:

"Je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur... Elle a une belle âme; belle n'est pas le mot, c'est sublime!" (1994a:233-234). Quand ils se rompirent un an plus tard, Mélanie l'accusa d'avoir préféré ses parents et ses ambitions à leurs amours. (Stendhal 1993:43).

En tant qu'adjoint au commissaire des Guerres, nous le voyons s'éprendre de Mina de Grishem, fille du gouverneur de Brunswick. Cet amour platonique lui inspira plus tard quelques héroïnes.

En 1809, où il servit à Vienne, sa passion pour la Comtesse Daru, femme de son cousin, s'aggrandit. A l'en croire Del Litto, quand il s'éprit de la Comtesse, celle-ci était enceinte d'un sixième enfant. (Stendhal 1993:49). Ce fut encore une image de l'amour qui le fascina, car celle-ci, connue pour "sa sagesse et sa piété", était "contente de son rôle de mère, d'épouse et de grande dame". (Crouzet 1990:152). Or, Stendhal la voyait comme une femme malheureuse. Il n'y avait aucune relation amoureuse entre eux, mais ils étaient très proches car Henri fréquentait assidûment les Daru. Il parle d'elle comme Alexandrine Petit ou Elvire en déplorant des obstacles devant leur bonheur. Vingt-deux ans après sa mort, Stendhal se souvient d'elle avec une amertume douce et s'exprime ainsi: "Ne suis-je pas aujourd'hui son meilleur ami?" (1973:391).

Regagnant Paris en 1810, il devint auditeur au Conseil d'Etat, puis inspecteur. En 1811, il eut comme maîtresse une cantatrice, Angeline Bereyter. Il avoue de ne l'avoir "jamais aimée". (1973:37). Elle était "trop douce" et "sans mystère". (Crouzet 1990:150). Entretemps, il alla en Italie, puis assista à la campagne de Russie.

Encore en 1811, lors de son voyage en Italie, il noua une relation avec Angela Pietragua dont il s'était discrètement épris en 1800. Ce fut un amour "céleste" et "passionné". "Comment peindre l'excessif bonheur que tout me

donnait?" se demande-t-il. (1973:434). Quand même elle fut une "catin sublime à l'italienne, à la Lucrece Borgia". (Stendhal 1973:39). Leurs amours furent orageuses et la rupture définitive advint en 1815. Il y a des lettres amères de la part d'Angela qui accuse Henri d'être injuste envers elle. (Stendhal 1993:19). Lors des derniers jours de ses amours avec Angela, suivant la chute de Bonaparte, il s'était exilé à Milan pour y vivre sept ans. Il fit des voyages en France et en Angleterre et publia l'Histoire de la Peinture en Italie et Rome, Naples et Florence.

A Milan, en 1818, il connut une belle femme qui marqua son oeuvre: Matilde Dembowski. Elle était très susceptible à cause des calomnies sur son état de femme séparée. Engagée dans le mouvement de libération nationale, elle fut ferme devant la police autrichienne. Cette femme noble et courageuse était d'un caractère angélique. Devant Matilde, Stendhal ne se sentit jamais à l'aise, il eut toujours peur de l'importuner. Ses lettres sont pleines d'excuses et de justifications auprès de Matilde qui le méprise injustement comme un Don Juan. Voyons comment il exprime sa gaucherie: "Je n'ai du courage que loin de vous. En votre présence, je suis timide comme un enfant, la parole expire sur mes lèvres." (1993:77). L'amour de Matilde est une "passion funeste", il se considère comme une "victime" offrant des sacrifices à une femme "sublime". (1993:78-79). Il est convaincu que les malentendus qui fâchèrent Matilde contre lui viennent de la différence culturelle, "comme étrangers, nous ne nous comprenons pas" lui écrit-il. (1993:90). Son coeur, "embrasé des flammes d'un volcan ne peut plaire à ce qu'il adore". (1993:97). Il l'adorait surtout parce que les vulgaires se vengeaient de sa supériorité en la calomniant. A ce propos il s'exprime: "Rien ne m'a fait adorer Madame Dembowski comme les critiques que faisaient d'elle les prosaïques de Milan." (1973:391). Il la compare à Guillaume Tell, déplorant une statue d'un très mauvais goût de ce héros. "Voilà donc ce que deviennent les

plus belles choses aux yeux des hommes grossiers! Telle tu es Métilde...". (1983:42).

Il devint chaste par amour; "une vertu bien comique" selon lui. (Stendhal 1983:57). Crouzet explique ce phénomène ainsi: "C'est à sa virilité que Stendhal renonça pour Métilde." (1990:304).

Par amour de Matilde il commença à rédiger De L'Amour. Ainsi Crouzet note-t-il la place occupée par elle dans l'oeuvre de Stendhal, c'est elle qui est au centre: "Métilde est la figure tendre et sérieuse qui se trouve comme au tournant de la vie de Stendhal." (1990:309). Elle domine aussi son oeuvre romanesque. Par son nom et son espagnolisme, Mathilde de la Mole, par sa timidité et son orgueil nobiliaire, Mme de Chasteller doivent beaucoup à cette passion. Donc Matilde est "une femme idéale et un Idéal de la femme". (Crouzet 1990:289). L'auteur lui-même signale aussi l'influence de Matilde: "Tu n'es qu'un naturaliste, tu ne choisis pas les modèles, mais prends pour love toujours Métilde et Dominique." (1995:745). Stendhal voulait penser que Matilde "l'aimait à la folie" mais refusait de le révéler par vanité; d'où dans De L'Amour "tout repose sur le conflit orgueil-amour" selon Crouzet. (1990:309). Sous des pseudonymes, il raconte comment il était gauche près d'elle. La situation de Salviati (Stendhal) à l'égard de Léonore (Matilde) est la même que la sienne. "L'effort qu'on se fait est si violent qu'on a l'air froid. L'amour se cache par son excès." (Stendhal 1969:69).

En 1821, découragé par la froideur de celle-ci, et devenu suspect aux yeux de la police autrichienne, il quitta Milan. Avant d'abandonner cette ville qu'il aimait tant, en 1820 selon ses Souvenirs d'égotisme et en 1821 selon ses Projets d'autobiographie, il eut l'idée de faire graver son nom sur son épitaphe ainsi "Errico (Arrigo) Beyle, Milanese", phénomène démontrant son grand amour pour Matilde ainsi que

ses prétentions d'avoir des origines italiennes. (Stendhal 1983:95, 184).

A Paris rien ne put le distraire, il pensa même à se suicider. En 1822 il publia De L'Amour et commença à collaborer aux revues britanniques et plus tard aux journaux français. En 1823 il fit publier Racine et Shakespeare et Vie de Rossini, et en 1825 D'un nouveau complot contre les industriels.

Dans cet état d'âme de désespoir, Stendhal constate que l'amour est une maladie qu'il faut guérir. Il se demande, plusieurs années après la disparition de Matilde, si elle l'aimait. "Métilde a occupé absolument ma vie de 1818 à 1824. Et je ne suis pas encore guéri" affirme-t-il. (Stendhal 1973:29). C'est trois ans après son dernier rendez-vous avec Matilde qu'il aima une nouvelle femme. Ainsi son souvenir devint-il moins déchirant. Il ne l'oublia jamais, mais elle fut désormais "un fantôme tendre". (Stendhal 1983:52).

Ce nouvel amour fut la Comtesse Clémentine Curial. Il l'aimait à la passion, "cet amour ne ressemble peut-être pas à celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans" lui dit-il. (1993:118). En effet, ils ne s'entendaient pas bien. Menti, femme mondaine et ultra n'approuvait point les idées libérales de Henri ni son ressentiment pour les Bourbons. (Crouzet 1990:423). Leurs amours furent orageuses. Dans une lettre, elle l'accuse de ne l'aimer "que physiquement". (1993:126). Or leur rupture, survenue en 1826 à cause de l'infidélité de Menti, était infligeante pour l'auteur. Plus tard, il devint son confident, "sans vous je me débarrasserais de la vie" lui écrit-elle. (1993:140).

Il fit des voyages en Angleterre et en Italie et publia son premier roman, Armance en 1827. Sous les pressions de la police autrichienne, Stendhal regagna la France en 1828. Il devint amant de Mme de Rubempré, cousine de Delacroix, qu'il nommait Mme Azur -elle habitait rue Bleue-. Cette femme

émancipée, talentueuse et cultivée était, selon Stendhal, une femme ordinaire, une "catin non sublime". (1973:39).

En 1830 Giulia Rinieri lui déclara son amour et devint sa maîtresse. Devenu consul à Trieste à la suite de la Révolution, Stendhal voulut l'épouser mais son tuteur le refusa. La même année il publia Le Rouge et le Noir. Giulia se maria en 1833, cependant leur liaison continua.

De 1831 jusqu'à 1836 dans son consulat à Civitavecchia, il rédigea les Souvenirs d'Egotisme (1832), Lucien Leuwen (1834) et la Vie de Henry Brulard (1835) et reçut la croix de la légion d'honneur. Entretemps, resta inachevé son projet d'épouser une baronne veuve. Il se maria avec une jeune actrice, Amalia Bettini. De 1836 à 1839 il resta à Paris et travailla sur les Mémoires sur Napoléon, Le Rose et le Vert et les Chroniques italiennes. Il fit des voyages et publia les Mémoires d'un Touriste en 1838. En 1839, il fit paraître La Chartreuse de Parme. Regagnant l'Italie en 1839, il commença à travailler sur l'amiel.

En Italie il s'éprit de la Comtesse Giulia Cini, qu'il appela Earline, ou "the last romance". Elle était pieuse, timide et probablement c'était un désir d'aimer de nouveau, "l'amour de l'amour" si nous reprenons les propos de Crouzet. (1990:711). En 1841, devenu malade, il regagna Paris et y mourut un an plus tard, frappé par une attaque d'apoplexie.

Stendhal aimait les femmes, non seulement de l'amour mais aussi de l'admiration ou de l'amitié. Il fréquentait le salon de Mme Pasta, actrice célèbre, et résidait dans l'hôtel où elle séjournait. Il l'admirait beaucoup tant pour son talent que pour sa générosité d'âme: "Elle n'avait pas grande peine à jouer naturellement la grande âme: elle l'avait ainsi." (1983:130). Elle faisait distribuer discrètement une grande somme d'argent aux réfugiés italiens, ce comportement noble l'agrandit aux yeux de l'écrivain.

A propos de Sophie Duvaucel Stendhal dit "mon amie tout court". (1962:88). Cette jeune fille belle, savante, vertueuse et gaie fut une amie dévouée et pleine d'esprit; elle tolérait toutes ses plaisanteries. Quant à Madame Gauthier, elle devint l'une de ses amies intimes à l'âge mûr. Elle faisait des romans pour se distraire et ainsi lui fournit-elle le prototype de Lucien Leuwen. A l'en croire Crouzet, Stendhal lui montrait "une amitié tendre, complimenteuse, flatteuse, comme s'il la courtisait" mais elle fut "trop prudente ou trop déçue pour aller jusqu'à l'amour". (1990:475).

Nous constatons que la vie privée de Stendhal fut marquée par l'abondance des présences féminines et qu'il était toujours en quête d'un grand amour. Les qualités qu'il cherchait le plus chez les femmes furent l'esprit et le caractère élevé. (Stendhal 1994a:418). "Le plus grand remède à l'amour" était le manque d'esprit comme l'exemple d'Anette qu'il abandonna au bout de deux semaines. (Stendhal 1983:93). Il regrettait de ne pouvoir pas trouver une femme qui pourrait le rendre heureux. A sa soeur il écrit qu'il cherche une femme ayant une "grande âme" et exprime sa déception en comparant les femmes à des romans. Elles sont "intéressantes jusqu'au dénouement, et, deux jours après, on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes". (1994a:438).

Stendhal ne pouvait pas réussir devant les femmes sublimes non plus à cause de sa sensibilité. Ainsi son "état habituel... a été celui d'un amant malheureux". Il l'affirme en faisant une liste de ses amours:

Virginie (Kubly), Angela (Pietragrua), Adèle, (Rebuffel), Mélanie (Guilbert), Mina (De Griesheim), Alexandrine (Petit), Angeline, que je n'ai jamais aimée (Bereyter), Angela, Métilde (Dembowski), Clémentine, Giulia. Et enfin, pendant un mois au plus, Mme Azur dont j'ai oublié le nom de baptême, et imprudemment, hier, Amalia (B). La plupart de ces êtres charmants ne m'ont point honoré de leurs bontés; mais elles

ont à la lettre occupé toute ma vie. A elles ont succédé mes ouvrages. (1973:37).

Nous avons vu les femmes à qui nous devons la genèse de l'oeuvre stendhalienne. Les pages suivantes porteront sur les idées de Stendhal.

I.2. LA PENSEE DE STENDHAL

Nous venons d'observer que la pensée de Stendhal fut formée tout d'abord par l'effet négatif de sa première éducation. Par opposition à ses parents monarchistes, il devint jacobin. Pour entrer aux bataillons d'Espérance fondée sous la Terreur, l'enfant écrivit une fausse billet. En 1835 il estime cette institution comme "la seule qui puisse déraciner le prêtreisme en France". (1973:132). Fâché contre la situation politique il désire un instant tuer Louis XVIII et le formule ainsi: "Profite[r] de ma douleur pour tL 18." (1983:44). Le gouvernement des "imbéciles Bourbons" est "à faire vomir". (1973:383). Louis-Philippe est "le plus fripon des K[ings]". (1973:153). Sa haine contre Séraphie et Raillane est à l'origine de son aversion pour "l'hypocrisie du régime de Louis-Philippe" déclare B. Didier. (1983:42). Il ne pardonne pas à la "bassesse infâme" de son ancien ami Félix Faure, qui déplore la mort de Louis XVI et condamne en tant que pair de France les étudiants rebelles, les "respectables fous". (1973:123,153). Stendhal affirme avoir "plus de pitié d'un assassin condamné à mort ... que d'un K[ing] coupable", du moins, la condamnation d'un roi empêcherait les "folies" du "pouvoir absolu". (1973:122). Malgré son admiration pour la personne de Napoléon, il critique la "tyrannie de l'Empereur qui volait la liberté à la France". (1983:181).

Stendhal fréquente les Salons de La Fayette qui dirige l'opposition de la gauche libérale et de l'idéologue Tracy, survivant du Directoire. Son admiration pour ces vieux représentants de la Révolution ne l'empêche pas de mépriser le

pédantisme des jeunes gens de la gauche qu'il connaît chez eux. Il fréquente aussi le Salon de Delécluze, dénommé le Cénacle du "second romantisme" et "de la gauche libérale". (Crouzet 1990:367). Il assiste à des réunions tenues chez M. de l'Etang et y admire le bon sens et l'esprit des participants, qu'il considère comme disciples d'un Molière, d'un Voltaire. (Stendhal 1983:162).

Certes, dans l'élaboration de la pensée de Stendhal, ses lectures tiennent une part importante. Ses maîtres sont les grands philosophes du dix-huitième siècle, les idéologues et certains précurseurs du socialisme.

Stendhal admirait Rousseau à l'enfance et à la jeunesse; il était passionné surtout de La Nouvelle Héloïse. Ce roman suscitait chez l'enfant "des transports de bonheur et de volupté". (Stendhal 1973:183). Il avance même que sa formation doit beaucoup à ce roman: "La lecture de la Nouvelle Héloïse et les scrupules de Saint-Preux me formèrent profondément honnête homme" écrit-il. (1973:197). Son amour pour Mlle Kubly s'inspire aussi de cet ouvrage immortel, comme il le signale: "je reconnus le sentiment dont la peinture m'avait charmé dans la Nouvelle Héloïse". (1973:239).

Trousson souligne l'influence de Rousseau sur les sentiments du jeune Beyle lors de son premier séjour en Italie. Nous en témoignons surtout quand il contemple le paysage dans un moment de tempête. En décrivant ses impressions de cet instant, il nomme Dieu, en disciple de Rousseau, comme "le père des nuages et de la terre". Il ressent, devant la beauté imposante de l'Italie, "la puissance du Créateur" et récite comment "cette idée sublime fait place à une douce mélancolie". (Stendhal 1994a:34).

Mais plus tard, en lisant les matérialistes, Helvétius, Lancelin, Cabanis et Tracy, il commence à s'éloigner de Rousseau. On prend les années 1802-1814 comme l'époque où

Stendhal constitue son "magasin d'idées", une période marquée de "ses efforts de dérousseauisation". (Trousson 1986:39).

En 1804, Stendhal commence à considérer son admiration pour Rousseau comme une maladie. Il s'exprime ainsi: "Jean-Jacques s'était ennuyé dans le monde, et il me l'avait fait mal voir; je suis enfin guéri de mon humeur." (1994a:119). Il avertit sa soeur à propos de son idéalisme: "Songe bien que Saint-Preux est un personnage imaginaire, de même que tous les héros du roman." (1994a:124). Il demande à Pauline plus tard si elle est "guérie de croire trouver un Saint-Preux ou un Emile pour mari". (1994a:373). Donc, comme le remarque Trousson, Stendhal peut "dénoncer dans le roman le modèle d'une littérature pernicieuse et sottement idéaliste". (1995:212).

Désormais, "l'emphase" de Rousseau lui déplaît (1973:34) et le "pédantisme de Julie" le gêne. (1973:428). En accusant Rousseau de "mentir avec artifice" dans ses Confessions, il espère se garder de ce vice dans La Vie de Henry Brulard. (1973:412). Stendhal redoute Rousseau, surtout sa Julie, la considérant comme "le prototype ... d'une littérature de l'insincérité". (Trousson 1995:214).

Ce n'est pas seulement l'univers romanesque de Rousseau que Stendhal réfute. Il n'approuve pas non plus ses idées concernant les arts:

Rousseau a pris les arts pour les causes de la corruption qui les accompagne toujours; il n'a pas vu que les arts, comme la corruption, venaient de la même cause: la richesse superflue qui rend oisif. (Stendhal 1994a:326).

D'ailleurs, les idées de Stendhal sur la religion ne sont pas compatibles avec l'idéalisme de Rousseau. Stendhal considère la Bible comme un "recueil de poèmes et de chansons" dont des "esprits bizarres" tirent de "ridicules conséquences". (1969:177). A l'en croire Mérimée, "ce qui excuse Dieu" dit-il, "c'est qu'il n'existe pas". (Stephan

1994:141). Quand même, il ne commente pas l'idée de religion chez Rousseau, et écrit à propos de L'Emile qu'il l'avait laissé à cause des "absurdités de la première page". (1973:256).

Quand même l'influence de Rousseau est très profonde, il la subit même en le réfutant. Surtout Le Rouge et Le Noir, comme le montre Trousson, porte les signes du "mythe rousseauiste" mais renversé, étant dépourvu de son "sublime" et de son "idéalisme". (1986:124, 127).

Julien est un anti-Saint-Preux, comme Rênal un anti-Wolmar ou Vergy un anti-Clarens et ni Louise de Rênal ni Mathilde de La Mole ne sont investies des vertus surhumaines de Julie. (Trousson 1986:139).

Stendhal est toujours sous l'influence de Rousseau, d'abord comme admirateur, ensuite comme adversaire. Quant à l'influence de Voltaire, elle est plus complexe.

Taine note l'influence exercée par Montesquieu et Voltaire sur l'oeuvre stendhalienne. Selon lui, Stendhal a, comme eux, "ces mots incisifs et ces phrases perçantes qui forcent l'attention, s'enfoncent dans la mémoire et conquièrent la croyance". (Stephan 1994:182). Un grand penseur déclare que Stendhal imite Voltaire et Montesquieu en continuant la "tradition du sérieux toujours prêt à rire". (Alain 1994:87). Signalons aussi que Stendhal s'inspire des philosophes des Lumières dans sa conception du bonheur. Ajoutons également que comme eux, il dénonce les préjugés et prêche la tolérance à l'égard des différences culturelles. Ici, il salue la civilisation arabe:

On voit que c'est nous qui fûmes des barbares à l'égard de l'Orient quand nous allâmes le troubler par nos croisades. Aussi devons-nous ce qu'il y a de noble dans nos moeurs à ces croisades et aux Maures d'Espagne. (Stendhal 1969:190).

Or, Stendhal affirme souvent qu'il n'aime pas Voltaire dont le vers est "vide". (1994a:42). Il écrit à Balzac que la réputation du philosophe ne durera que deux-cent ans. (1962:152). Les ouvrages de Voltaire lui semblent "un enfantillage". Stendhal s'exprime ainsi: "Je puis dire que rien de ce grand homme ne m'a jamais plu." (1973:48). Ce qui l'étonne le plus, c'est qu'il fut "élève de M. Gagnon qui s'estimait pour avoir été trois jours l'hôte de Voltaire à Ferney". (1973:390).

Toutefois, dans la vie quotidienne de Stendhal nous pouvons ressentir l'influence de Voltaire. Dans une lettre il reprend la fameuse tournure de Candide: "tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles." (Stendhal 1994a:86). Une fois, en Bretagne, il reconnaît chez une inconnue la physionomie de mademoiselle de Saint-Yves, héroïne de L'Ingénu. (Stendhal 1838:4). Une autre fois, dans un Salon parisien une femme lui dit qu'il ressemble à Ingénu. Elle admire son "excès d'imprudence" et voit en lui "le Huron". (Stendhal 1983:85). En effet, Stendhal ne renie jamais la grandeur du philosophe. Il conseille à sa soeur de lire Voltaire car il compte, avec Rousseau, parmi ceux "qui ont détruit certains préjugés". (1994a:197).

Egalement, beaucoup d'écrivains considèrent Voltaire comme l'un de ses maîtres à penser. Balzac, classifiant l'oeuvre de Stendhal dans la "littérature des idées", remarque cette ressemblance "par la petite phrase de Voltaire". (Stephan 1994:33). A ce propos, Alain annonce qu'il a toujours senti "la parenté de Voltaire à Stendhal". (1994:129). Nous constatons cette parenté dans son anticléricalisme, surtout dans son ton moqueur en décrivant le fanatisme. Stendhal raconte comment un curé de village fait sa fortune en bénissant des animaux malades. De même, les superstitieux pensent se guérir par des moyens bizarres. Il décrit un malade qui lance des pelotons à la statue d'un saint "jusqu'à ce

qu'il ait atteint chez le saint la partie du corps dont il a à se plaindre". Il commente cette drôle de scène ainsi: "Et l'on veut que le clergé tolère la liberté de la presse!" (1838:132). L'ironie voltairienne est à son apogée quand Stendhal dépeint à sa correspondante un salon où frayent des prêtres avec des femmes en robes "extrêmement décolletées":

Peignez-vous madame, le mélange de quarante femmes, vêtues de cette manière, et de quatorze cardinaux, plus une nuée de prélats, d'abbés etc. La mine des abbés français est vraiment à mourir de rire; ils ne savent que faire de leurs yeux. (1993:109-110).

En effet, Stendhal ressemble à Voltaire par son mépris de la canaille aussi. Malgré ses idées républicaines, il a des goûts aristocratiques. "J'abhorre la canaille ... en même temps que sous le nom du peuple je désire passionnément son bonheur" écrit-il et ajoute que cela ne sera possible qu'en adoptant un système démocratique d'élection. (1973:161). En disant qu'il aime le peuple et qu'il "déteste ses oppresseurs", il révèle cependant que "vivre avec le peuple" serait "un supplice" pour lui. (1973:168). En effet, la canaille de Stendhal n'est pas le pauvre. Il se dégoûte du bourgeois provincial qui pense que "tout ce qui a l'honneur de lui appartenir" est excellent. Il se méfie de la démocratie américaine qui constitue à flatter des "manants enrichis" pour obtenir leur vote. "Voilà donc ce peuple pour le bonheur duquel je crois qu'il faut tout faire!" (1838:149-150).

Certes, ce n'est pas le petit peuple que Stendhal déteste, c'est le petit esprit. Il estime les gens de mérite, sans tenir compte de leur rang social. Il se souvient toujours avec douleur de la mort de Lambert, valet de chambre de son grand-père qu'il considère comme un ami d'enfance. Il se rappelle avec grand estime M. Falcon qui tenait un cabinet littéraire à Grenoble, un "chaud patriote" méprisé par ses parents pour avoir autrefois servi comme laquais. Malgré sa pauvreté, Falcon dédaignait de gagner de l'argent et gardait

ses idées jacobines jusqu'à sa mort. "Il a adoré cette République du temps de Napoléon comme sous les Bourbons." (Stendhal 1973:182). Donc Stendhal l'estime et compare son espagnolisme à celle de sa tante Elisabeth.

Les philosophes des Lumières que Stendhal admire le plus sont les sensualistes et les empiristes, Condillac et Helvétius. Condillac déteste le luxe (Rude 1983:24) et Stendhal désapprouve les dépenses énormes faites pour le plaisir: "Les dîners et les bals de l'aristocratie coûtent un argent fou, et le plus mal dépensé du monde" écrit-il. (Stendhal 1983:107). L'oeuvre de Helvétius, qui voit la richesse extrême comme la cause du despotisme et qui insiste sur la justice sociale pour "le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens", est son "Evangile". (Rude 1983:24-30). D'après Helvétius les moeurs des nations dépendent du gouvernement et de l'éducation. Alciatore constate son influence sur Le Rouge et le Noir. Selon lui, Julien Sorel qui se révolte contre l'inégalité est "l'illustration de cette vérité". (1952:191-192). Helvétius définit l'hypocrisie comme "l'esprit de conduite" de l'individu qui veut se rendre "agréable aux dispensateurs des grâces". Julien apprend de bonne heure à se soumettre aux grands et devient hypocrite. (Alciatore 1952:202-203). Pensons aussi à Lucien Leuwen qui cède, malgré ses idées républicaines, devant les femmes ultras pour être plus proche d'elles. Ses idées sur l'éducation des femmes sont aussi proches de celles de Helvétius. (Alciatore 1952:212). Dans ce contexte, penchons-nous sur l'influence de Condorcet.

Stendhal affirme son respect pour Condorcet en le désignant comme "l'auteur de cette Esquisse des Progrès futurs que j'avais lue avec enthousiasme deux ou trois fois!". (1973:376). Condorcet voit l'éducation comme la base des progrès, et les idées stendhaliennes sur l'éducation des femmes ressemblent beaucoup à celles affichées par le

philosophe féministe. Selon Rude, l'oeuvre de Condorcet est "une des sources essentielles de la philosophie sociale de Stendhal". (1983:37). En effet, Stendhal est disciple des idéologues qui se réclament de Condorcet.

Stendhal écrit qu'il vénérât les idéologues Cabanis et Tracy. (1973:34). Le livre de Cabanis était sa "bible" à 16 ans. (1983:83). Son maître à penser est Tracy qui croit à la nécessité de la propriété tout en voulant la diminution des inégalités. "Dans le cadre d'une économie libérale, Destutt de Tracy ouvre des perspectives sociales sinon socialistes" affirme Rude et ajoute que pour lui "l'intérêt du pauvre est le même que celui de la société". (Rude 1983:79). Il a toujours subi l'influence de Tracy, c'est à lui qu'il a emprunté le titre de son livre, De L'Amour.

Nous avons trouvé chez Stendhal un dégoût pour la canaille; cependant il faut distinguer son mépris de sa pensée sociale. D'ailleurs, Stendhal est toujours sensible aux problèmes sociaux. Il estime Mably qui proteste contre la misère et qui prêche un système d'éducation équitable et juste. (Rude 1983:19). Lancelin, un philosophe qui veut "appliquer les mathématiques au coeur humain" et qui considère le luxe "sans pudeur" des uns comme la cause de la misère des autres, l'influence aussi. (Trousson 1986:44, Rude 1983:38).

Stendhal critique sévèrement la discrimination des classes. Selon lui l'Angleterre est divisée en castes, et dans ce pays l'abîme entre les classes sociales provoque des crimes. Ce jugement de Stendhal résume sa pensée sociale: "Quand on pend un voleur ou un assassin en Angleterre, c'est l'aristocratie qui immole une victime à sa sûreté, car c'est elle qui l'a forcé à être scélérat." (1983:117).

Certes, Stendhal qui admire Tracy ne peut pas demeurer insensible à la question sociale. Rude, qui affirme que l'idéologie a préparé le socialisme utopique, trouve une

filiation entre les idéologues, Saint-Simon et Fourier. (Rude 1983:81).

Or, Stendhal se méfie des idées sociales très répandues à son époque. Fourier est un "rêveur sublime" et ses associations risquent d'être corrompues par des charlatans. Quant à Saint-Simon, il le critique beaucoup en voyant dans sa doctrine deux grands dangers: d'abord le zèle de la religion, ensuite la souveraineté de l'argent. Il manifeste son mépris pour Saint-Simon en le nommant comme le fondateur d'une "secte extrêmement zélée". (Rude 1983:119). Il dénonce, dans D'Un Nouveau Complot contre les Industriels, l'importance que les saint-simoniens attachent aux industriels. Il compare l'utilité des hommes de mérite à celle des industriels et conclut que l'estime de la "classe pensante" nécessite un "sacrifice de l'intérêt à quelque noble but".

Pendant que Bolivar affranchissait l'Amérique, pendant que le capitaine Parry s'approchait du pôle, mon voisin a gagné dix millions à fabriquer du calicot... il fait faire un journal qui me dit ... qu'il faut que je l'admire comme un bienfaiteur de l'humanité. (Rude 1983:335).

Ce pamphlet vise surtout les banquiers qui prétendent défendre les libertés. Selon lui, "les marchands d'argent ont besoin d'un certain degré de liberté" mais ils l'oublient en obtenant leur profit personnel. (Rude 1983:336). Selon Stendhal, l'industrialisme est "un peu cousin du charlatanisme" et ses adeptes achètent des journaux pour qu'on fasse l'éloge de leur mérite. (Rude 1983:336). Il n'accepte pas qu'on attribue le bonheur d'Amérique aux capitalistes et qu'on oublie Washington, Franklin et La Fayette. (Rude 1983:337).

Telles sont les réflexions de Stendhal sur les idées saint-simoniennes. Malgré son hostilité à l'égard de son aspect mystique et ses avances sur les industriels, il s'indigne en apprenant l'arrestation en 1831 des jeunes

membres d'une société qui a des penchants pour le Saint-Simonisme. Il écrit à son ami Mareste qui travaille à la police, pour protester contre les arrestations. D'après lui on persécute "tout ce qui pense et a vingt ans"; ces jeunes révoltés sont des "Julien Sorel" qui "ont lu le livre de M. Tracy sur Montesquieu". (Rude 1983:191). Soulignons que Stendhal y voit, en tant que "jeune éternel", la révolte de la jeunesse contre la tyrannie des vieillards. Plus tard, les persécutions contre les insurgés de Lyon le rapprochera davantage des Saint-Simoniens. (Rude 1983:194). Il exprime son admiration pour son ami Béranger, poète fort estimé par les fouriéristes et les saint-simoniens. (Stendhal 1983:126). Il pense que ce grand poète, malgré ses fautes, "a dédaigné de flatter le gouvernement de Louis-Philippe auquel tant de libéraux se sont vendus". (1983:139). D'après Stendhal il est "un des plus puissants leviers qui a chassé les Bourbons" en formulant "le mépris des Français pour ce Trône pourri". (1983:150).

Tout en se rapprochant de l'aristocratie par goût, Stendhal dénonce, dans son oeuvre et dans sa correspondance, les classes souveraines, la noblesse de la Restauration et la bourgeoisie sous Louis-Philippe. Selon Rude, les comportements de Julien pendant son procès donne "toute sa portée sociale" à son roman, Le Rouge et le Noir où surgit son caractère "de classe". (Rude 1983:184). Soulignons aussi que dans Lucien Leuwen, l'auteur décrit ironiquement comme "l'ennemi" de l'armée, les ouvriers et leurs familles, en évoquant l'inhumanité du gouvernement bourgeois acclamée aussi par la noblesse ultra. (Stendhal 1995:990-993). Gorki voit donc en lui le premier écrivain à peindre "les symptômes de la décomposition inéluctable de la bourgeoisie". (Rude 1983:254). D'où aussi les prétentions de Mélia qui le considère comme un écrivain anti-militariste et un précurseur de l'esthétique marxiste, étant le premier à montrer les effets du milieu

social, même avant le théoricien du matérialisme historique. (Rude 1983:10-11).

En effet, Stendhal est sensible à la question sociale aggravée par la montée de la bourgeoisie. D'après lui, l'énorme travail qu'exige l'enrichissement diminue le bonheur. En Angleterre, où on travaille 12 ou 15 heures par jour l'ouvrier devient une "machine travaillante". (Rude 1983:166). Par cette réflexion à propos du travailleur moderne, Stendhal ouvre des débats sur l'aliénation. Il reproche aussi aux économistes anglais de prendre le moyen pour la fin. "L'homme n'est pas ici-bas pour devenir riche, mais pour devenir heureux" dit-il. (Rude 1983:167). Quand ses amis libéraux font l'éloge des libertés aux Etats-Unis, tout dans ce pays lui déplaît; la piété des Américains, "le culte du dieu dollar", le règne de la canaille donc l'obligation de "faire une cour sérieuse aux boutiquiers de la rue", (1994b:135, 431) et surtout le sacrifice de la culture au nom de l'utilité. Il s'exprime ainsi:

Dès l'âge de cinq ans, un enfant est utile à ses parents. Il ne faut donc pas espérer que ces jeunes Américains liront Virgile, ni même Shakespeare. (Rude 1983:196).

Pour résumer la pensée de Stendhal, nous pouvons dire qu'elle est unique comme l'est son oeuvre. Stendhal ne fait partie d'aucun groupe, il n'approuve entièrement aucun système de pensée. Tout en détestant Voltaire et reniant Rousseau, il subit quand même leur influence jusqu'à ce qu'on considère son art comme un mélange de l'ironie et de la pitié. (Rude 1983:56). C'est un critique sévère et impartial. Chez beaucoup de philosophes qu'il admire en fait il ne manque pas de trouver des faiblesses. Il critique la "niaiserie" de Condorcet dans sa conception littéraire et trouve chez Helvétius des erreurs. (1994a:109-110). Même Tracy qu'il adore ne peut pas influencer sur lui jusqu'au bout, il fréquente

assidûment le salon de Mme Pasta bien que son maître ne l'approuve pas. (Stendhal 1983:123).

Tout ce que nous avons étudiés, écrits par Stendhal ou sur lui, nous le brossent comme un personnage difficile à cerner. C'est un jacobin ayant des scrupules aristocratiques; un républicain redoutant parfois le peuple; un libéral qui est farouchement anti-clérical et anti-royaliste; un progressiste qui méprise des pensées sociales à la mode, bref un homme de contradictions. Crouzet affirme que Stendhal ne peut pas avoir des idées générales. Il appartient "à la classe pensante", à la "gauche libérale... telle qu'on n'en verra jamais plus". (1990:364). Quant à Alain, il voit Stendhal comme un républicain mais "de l'espèce la plus dangereuse". Par son impartialité qui ne respecte aucune valeur, par son esprit qui se moque des "dieux de politique", il ne plaît, ni aux tyrans, ni même aux républicains. (Alain 1994:113).

Donc, c'est un esprit critique et indépendant dont le trait de caractère constant est jacobinisme. Il subit diverses influences mais reste toujours défenseur des progrès. Quant à sa pensée concernant la condition féminine, nous croyons y trouver des idées plus nettes.

I.3. STENDHAL ET LA CONDITION FEMININE

En étudiant la pensée sociale de Stendhal, nous avons remarqué chez lui un intellectuel progressiste et indépendant, subissant des influences contradictoires. Ses idées sur la condition des femmes sont très claires; donc nous le présenterons comme un grand défenseur des droits des femmes.

Stendhal, en bon disciple des philosophes des Lumières, est fermement convaincu que les mœurs d'une société dépendent de son niveau d'éducation. Cependant, il constate une différence énorme entre l'éducation des deux sexes. Celle donnée aux femmes n'est pas seulement insuffisante, mais aussi

pernicieuse. Selon lui, tous les grands philosophes, à commencer par Voltaire et D'Alembert, acceptent l'égalité de l'esprit chez les petites filles et les garçons. Mais à vingt ans, les femmes deviennent idiotes, gauches et timides. Sur ce sujet, l'auteur s'en veut aux "pédants" qui imposent, "depuis deux mille ans", l'infériorité naturelle des femmes. Il réfute ainsi les idées de Rousseau sur la nature féminine sans prononcer son nom. L'infériorité des femmes est incontestablement un effet de leur éducation, "fruit du hasard et du plus sot orgueil". (1969:199, 202). Il n'approuve pas cette éducation "menteuse", qui cache aux jeunes filles les vérités sur les relations entre les sexes. Le résultat est Julie d'Etange, victime de la "fausse décence". (1969:212). Il critique beaucoup l'enseignement de son époque où les jeunes filles sont formées en "idiotes" avec un mélange des chansons pieuses et lubriques, une excellente invention pour "éloigner le bonheur". (1969:200, 285).

Convaincu que le manque d'esprit chez les femmes provient de l'éducation traditionnelle qu'elles reçoivent, Stendhal entreprend d'éduquer sa soeur Pauline par correspondance. Il lui conseille de lire beaucoup, et d'apprendre l'histoire, la littérature, la philosophie et une langue étrangère. "Tes lectures, si elles sont choisies, t'intéresseront bientôt jusqu'à l'adoration et elles t'introduiront à la vraie philosophie" lui écrit-il. (1994a:8). Elle doit lire Rousseau, Voltaire, Montesquieu, La Fontaine et les réciter à son frère dans ses lettres. Assister aux spectacles doit constituer aussi une partie de son éducation. Dans la formation de l'intelligence, surtout les mathématiques occupent une place capitale. Il faut qu'elle les apprenne afin de raisonner mieux que les hommes. (1994a:10). Il poursuit pendant plusieurs années son entreprise d'instruction de Pauline par lettres.

Stendhal n'approuve pas qu'on consacre beaucoup de temps aux travaux dits féminins au dépens du développement de l'esprit. En exigeant de sa soeur de préférer la lecture aux ouvrages de son sexe, il détruit un autre point de vue rousseauiste.

Tu ne pourras guère t'instruire que jusqu'à vingt ans; or, quand tu auras passé deux heures à tricoter, pendant ce temps tu aurais lu deux cent-cinquante pages d'un livre utile, et quelle différence. (Stendhal 1994a:11).

Il s'indigne surtout contre les "demi-sots" qui attribuent aux femmes les occupations "convenables à leur sexe" comme élever des fleurs etc. (1969:205). Les femmes qui passent leur loisir en faisant des ouvrages féminins sont toujours ennuyées et cherchent du plaisir vain dans le monde. Or, une femme qui a lu Shakespeare toute la journée est aussi fatiguée qu'un homme qui a travaillé, donc elle aura beaucoup de plaisir d'une promenade tête-à-tête "que de paraître dans la soirée la plus à la mode". (1969:206).

Il exige de sa soeur de négliger certains travaux conventionnels afin d'orner son esprit avec des choses plus utiles. Chez Stendhal, la raison n'est pas un domaine exclusivement masculin, les femmes aussi sont capables de raisonner. Le fait qu'elles préfèrent les émotions à la raison est un effet des usages, car "la raison ne leur est jamais utile". (Stendhal 1969:35). Il déplore que les talents des femmes sont négligés et que la société les prive d'un enseignement sérieux. Selon lui, la discrimination sexuelle est nuisible aux talents des femmes. Elevées par le préjugé de pudeur, elles ne peuvent pas utiliser entièrement leur talent. Les femmes de lettres ne peuvent pas atteindre "le sublime" car elles ne sont pas franches. (1969:80). Il résume la faiblesse de l'éducation des femmes en ces mots:

D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent

femmes sont perdus pour le bonheur public.
(Stendhal 1969:214).

Quant à sa soeur, elle doit apprendre à raisonner pour ne pas devenir dupe des idées reçues. En conseillant à Pauline de ne "jamais répéter un avis, fût-ce celui du Pape" (Stendhal 1994a:11), il réfute une idée rousseauiste qui oblige la femme à céder devant l'opinion générale.

En effet, l'éducation a pour but d'affranchir les esprits. En plus, quoi que l'étude puisse paraître ennuyeuse, c'est en effet la seule remède contre l'ennui. Donc Pauline doit s'instruire pour devenir libre et gaie. L'éducation entraîne d'autres avantages, comme l'acquisition de l'estime et de l'assurance économique. Il ne veut pas qu'elle néglige son instruction, "elle te donnera de la considération et peut-être du pain" écrit-il. (1994a:396). Il cite aussi l'utilité sociale qu'une meilleure éducation des femmes engendrera. Si les femmes savaient penser, les hommes auraient chez eux d'excellents conseillers; si elles étaient bien éduquées leurs amants seraient plus heureux; d'ailleurs, elles sont gouvernantes de leurs enfants; et au cas de la mort du mari, elles doivent diriger la maison. Donc Stendhal désire pour les jeunes filles, autant que possible, exactement la même éducation que celle des garçons. (1969:200, 215).

En citant et réfutant les arguments contre l'égalité des sexes dans le domaine d'éducation, Stendhal contredit l'opinion de Rousseau sur le devoir féminin. Il fait plus, avec la netteté de ses idées, il semble prendre pour modèle le philosophe féministe Condorcet. Stendhal ne considère point les devoirs des femmes comme un obstacle devant l'acquisition de la culture. Les devoirs domestiques, moins sérieux que les travaux du dehors, ne peuvent pas les empêcher de prendre un peu de loisir pour se cultiver, du moins pour "égaler un petit garçon de quinze ans". D'ailleurs, même les hommes qui travaillent comme juges ou banquiers trouvent assez de temps

pour la lecture. (1969:203). Il ne peut pas accepter non plus qu'on prive les femmes d'une culture suffisante ayant peur de corrompre leurs mœurs: "L'acquisition des idées produit les mêmes effets bons et mauvais chez les deux sexes." (1969:205).

Ce que Stendhal propose pour réformer l'éducation des femmes prouve déjà qu'il est un intellectuel progressiste. Par dessus le marché, il adopte une conception égalitaire et démocratique en revendiquant le droit à l'enseignement des femmes du peuple. Selon lui, une très bonne éducation donnée aux femmes d'une minorité ne répare pas l'ignorance du reste des femmes. Par contre, celles qui ont eu cette chance, gâtées par leur supériorité, deviennent pédantes. Donc il faut éduquer toutes les jeunes filles, par l'enseignement mutuel, pour empêcher ce ridicule. A ce propos, il s'exprime ainsi: "Il faut planter à la fois toute la forêt." (1969:202).

Dans sa vie privée aussi, Stendhal aime mieux une femme laide mais cultivée qu'une autre jolie mais sans talent. Elle ne restera plus jolie à trente ans donc deviendra insupportable si elle n'est pas instruite, pense-t-il. (1994a:61). Il préfère aussi des Parisiennes à des "caillettes" provinciales; car, les femmes mondaines de la grande ville peuvent acquérir des sentiments plus justes grâce à leurs rencontres. (1994a:83). Rappelons-nous que Rousseau pédagogue préfère les ignorantes aux savantes, et trouve corrompues les femmes des grandes villes.

En dépit de sa préférence pour la femme intellectuelle, Stendhal est assez réaliste pour voir le danger auquel une femme savante risque de faire face à cause de la jalousie des hommes ignorants. Ces "ennemis nés de l'éducation des femmes" ne peuvent pas supporter les femmes qui leur sont supérieures parce qu'ils craignent qu'elles ne les méprisent en se cultivant. (1969:206). Il demande à Pauline de cacher son savoir pour ne pas devenir leur victime. Il l'avertit ainsi: "le premier bien d'une femme est la réputation ... si tu

choques la vanité des autres, ils t'en puniront en te diffamant" (1994a:89-90). D'ailleurs, ces "animaux" qui "abhorrent déjà un homme sage", détestent davantage une femme instruite. (1994a:108). Pauline doit donc cacher sa supériorité à son mari, car les hommes redoutent les femmes qui risquent d'échapper à leur domination. (1994a:370-371). Il avertit sa soeur: "Si jamais ton mari connaît la terrible vérité que tu as plus d'esprit que lui, il te hait à jamais." (1994a:401).

En constatant la domination des femmes par les hommes Stendhal dénonce la société patriarcale. La souveraineté de l'homme est sauvegardée avec une éducation traditionnelle qui rend les jeunes filles obéissantes. D'après lui, les "sots épouseurs" sont largement influencés par les louanges sur "la douceur" des jeunes filles destinées au ménage. (1969:199). Une autre arme pour la domination masculine est le maintien du manque d'enseignement chez le sexe faible. Cette injustice est comparable à la tyrannie des blancs de Virginie qui condamnent au fouet ceux qui apprennent à lire aux esclaves. Stendhal proteste contre l'argument de l'utilité dans le domaine de l'éducation des femmes, un argument qu'on utilise pour maintenir l'esclavage des nègres. Si l'on osait, on donnerait aux femmes "une éducation d'esclave". Il l'explique: "elles ne savent d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre". (1969:200). Les origines de l'oppression des femmes par les hommes au nom d'utilité relèvent de l'Antiquité. Selon Stendhal, "l'utilité régnait seule dans les temps héroïques... du temps d'Homère, les femmes n'étaient que des servantes". (1838:49, 51). Cette constatation sur l'origine historique de l'oppression des femmes nous montre aussi qu'il s'est largement inspiré de Condorcet.

Puisqu'il serait impossible d'opprimer un homme en lui donnant des armes, "les ultras ont raison de proscrire l'enseignement mutuel". De même, les oppresseurs des femmes,

prétendant qu'elles peuvent le tourner contre eux, sont naturellement contre "ce peu d'éducation" qu'on leur donne. (1969:200). Quant aux femmes, devenues mères, elles élèvent leurs "enfants mâles" comme des "jeunes tyrans futurs". L'effet le plus nuisible de la tyrannie des hommes sur les femmes s'exerce sur les relations amoureuses. La femme vindicative ressemble à "un esclave transporté sur le trône". Elle abuse donc du pouvoir qu'elle obtient par les charmes de son sexe. Selon Stendhal, "les fausses délicatesses et l'orgueil" des femmes proviennent de leur désir de se venger des hommes, ailleurs leurs supérieurs. (1969:201).

Certes, la religion joue le rôle capital dans le maintien des rapports conventionnels entre les deux sexes. On essaie d'obtenir la soumission et la fidélité des femmes par la "peur de l'enfer". (1969:217). Quant à l'origine des idées des hommes sur les femmes, c'est le "catéchisme de trois sous". (1969:212). Leur souveraineté est soutenue par la religion, éternel allié des tyrans. "Là, comme ailleurs, la religion est le plus ferme appui du pouvoir despotique." (Stendhal 1995:996-997). D'ailleurs, Stendhal n'a aucun respect pour le mariage catholique. L'Eglise proscrit le divorce, "parce que le mariage est un mystère". Il demande ironiquement "...et quel mystère?" (1969:212).

Stendhal, comme on s'y attend d'un écrivain anti-Rousseau, déplore aussi les mœurs sociales où la liberté "n'est pas le partage des femmes". (1994a:108). Les femmes talentueuses sont tristes, le malheur est leur "sort", elles sont tuées par les "barbares". Cependant, elles ne peuvent pas changer les mœurs directement, donc elles doivent agir "en poussant les autres". Elles doivent adopter un comportement prudent afin d'échapper au malheur. Qu'elles tâchent d'influer sur les gens de leur entourage pour lutter contre les usages qui les rendent esclaves. (1994a:283). Il conseille donc à Pauline de supporter les sots pour quelque temps en se moquant

d'eux. (1994a:197). Vingt-cinq ans plus tard, il continue à dénoncer les mœurs sociales en écrivant à Mlle Duvaucel. Il déplore "le rôle pitoyable des femmes" réduites par la société au niveau des "intrigantes". (Stendhal 1962:95).

Malgré sa conviction pour améliorer la condition des femmes, Stendhal craint la revanche des parents contre les jeunes filles émancipées. Elles risquent de perdre le peu de liberté qu'on daigne leur accorder. A ce propos, il montre à Pauline l'exemple tragique de Victorine Bigillion, son amie d'enfance dont il adore l'esprit et l'âme. S'étant sauvée de chez elle, elle est enfermée dans un couvent par son père. Pauline doit agir prudemment, et une fois mariée, elle peut vivre à son gré comme Angela Pietragua. (1994a:123-124). Le mariage est une étape décisive dans l'affranchissement d'une jeune fille pourvu que son mari ne soit pas un tyran. "Une femme doit d'abord être mariée; c'est ce qu'on lui demande; après, elle fait ce qu'elle veut" déclare Stendhal. (1994a:393-394).

Stendhal est pour l'amour libre; il pense que les mœurs conjugales dépendent des lois qui obligent les jeunes filles à épouser les hommes désignés par leurs parents. "La fidélité des femmes dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement une chose contre nature". (1969:217). Cet extrait qui résume les idées de Stendhal à propos de la liberté sexuelle des femmes, montre une approche tout à fait contraire à la morale rousseauiste.

Pendant son séjour à Nantes, Stendhal observe la tristesse d'une honnête femme de 36 ans, épouse de son hôte. Pensant qu'elle n'aime plus son mari, il désire lui conseiller d'aimer un autre. (Stendhal 1838:11). Selon lui, avoir un amant est indispensable pour le bonheur d'une femme.

Si elle ne prend pas d'amant, elle meurt d'ennui, et vers les quarante ans devient imbécile; elle aime un chien dont elle s'occupe, ou un

confesseur qui s'occupe d'elle. (Stendhal 1995:997).

Donc Stendhal attaque les tabous dans la vie amoureuse. Lui-même il vit comme il pense; plusieurs de ses maîtresses sont des femmes mariées. Quant aux prostituées, il essaie de les éviter. Il résume comme suit ses premières impressions sur elles du temps qu'il était très jeune.

Les filles me faisaient horreur... Tous les contes gais, exagérant la corruption et l'avidité des filles... me faisaient mal au coeur. (1973:357-358).

Après une longue période de solitude par amour de Matilde, ses amis le forcent à assister à une "partie de filles". Malgré la beauté de la jeune femme, qui ressemble à un portrait de Titien, il vit un "fiasco complet". (Stendhal 1983:59). Plus tard, à Londres, il reste chez Miss Appleby, une fille extrêmement pauvre, d'abord par politesse, ensuite par plaisir car il affirme avoir un peu de bonheur près d'elle. (1983:118). Il éprouve beaucoup de sympathie pour cette prostituée anglaise, trouvant sa conduite décente. Par contre, il déteste la pudeur bourgeoise, et exprime son aversion pour les femmes honnêtes disant que l'hypocrisie leur est indispensable. (1973:34).

Donc Stendhal affiche des idées radicales même hardies à propos de la condition des femmes et des rapports entre les deux sexes. En dépit des critiques à l'égard de ses attaques aux moeurs, sa témérité est approuvée et même imitée par ses jeunes adeptes. Ainsi Blum comprend et défend "l'esprit féministe" de Stendhal et rédige lui-même une oeuvre "audacieuse", Du Mariage, inspirée des idées féministes exposées dans De L'Amour. (Neaud 1994:123-132). Un stendhalien éminent, Victor Del Litto souligne cet esprit féministe dans son Introduction à De L'Amour en y trouvant des idées lancées contre les "interdits" et les "tabous", fruits de la morale et de la religion. (Stendhal 1969:15).

Même de son vivant, des esprits progressistes saluent en Stendhal un partisan de l'émancipation des femmes. On fait l'éloge des idées libératrices de l'auteur dans Le Globe, journal saint-simonien. "Les hommes avancés ont pressenti, désiré, appelé la révolution qui se prépare ... dans le sort des femmes" y écrit-on en 1832. (Rude 1983:188).

Certes, ces écrivains qui estiment le féminisme de Stendhal ont raison. Ce qui est intéressant, c'est la constance dans les idées de l'auteur. Son attitude concernant le problème féminin n'a pas changé depuis sa prime jeunesse, époque où il écrit des lettres à sa soeur. Il continue d'exprimer des idées révolutionnaires à l'âge de cinquante ans pendant qu'il rédige ses mémoires de voyage. Stendhal est sincère dans ses idées à propos de la liberté des femmes; il veut les réaliser dans la personne de sa propre soeur.

En effet, en instruisant Pauline, Stendhal a des objectifs moins modestes. Il ne veut pas seulement avoir une soeur intellectuelle. Son idéal est de faire d'elle une savante, un écrivain à l'instar de Sophie de Condorcet dont il adore les Lettres sur la sympathie. "Quand seras-tu au point de faire des ouvrages comme ceux-là" lui demande-t-il. (1994a:309).

L'idéal féminin que Stendhal prend pour modèle pour sa soeur, Mme de Condorcet est une femme libre, courageuse et révolutionnaire. Dans sa vie privée, la femme qu'il aime le plus, Matilde, est une patriote militante. Dans plusieurs de ses écrits, il ne cesse de faire l'éloge de Mme Roland, guillotinée pendant la Terreur à cause de ses activités politiques. Cette révolutionnaire passionnée figure toujours le premier parmi ses lecteurs imaginaires, l'élite heureuse. Donc, au début des Souvenirs d'égotisme, Stendhal affirme qu'il prend le courage d'écrire en espérant d'être lu un jour "par un être tel que Mme Roland". (1983:37). De même, il rédige De l'Amour, pour plaire seulement à une élite, quelques

personnes qu'il aime "à la folie sans les connaître... quelque jeune Mme Roland". (1969:29-30). Didier exprime bien "la valeur symbolique de Mme Roland":

Elle symbolise pour lui -et non sans raison- l'énergie; elle est aussi une image de l'écriture héroïque, puisqu'elle a écrit jusqu'à son exécution, avec précisément cette confiance dans le lecteur posthume que tout écrit autobiographique suppose. (Didier 1983:296).

Nous pensons que les esquisses de Stendhal pour la couverture de La Vie de Henry Brulard ne sont pas moins importantes. "Le héros, Henry Brulard, écrit sa vie, à cinquante-deux ans, après la mort de sa femme, la célèbre Charlotte Corday" propose-t-il. (1973:436). Il choisit ainsi, comme son épouse spirituelle, une révolutionnaire, une meurtrière. Ce choix seul suffit à nous dépeindre Stendhal comme un anti-Rousseau.

Nous nous proposons d'étudier aussi l'approche de Stendhal concernant l'amour, pour en dégager les idées intéressantes.

I.4. L'AMOUR D'APRES STENDHAL

Nous avons vu comment l'amour de Matilde a influencé Stendhal. Malheureusement cette grande passion n'est pas partagée. Pour se consoler de sa douleur il ressent le besoin de s'épancher en ébauchant un roman; c'est "sa première tentative romanesque". Néanmoins il n'arrive pas à dissimuler la réalité vécue. Ayant peur qu'on ne reconnaisse la vraie signification de son récit, il délaisse son projet pour un ouvrage philosophique. (Crouzet 1990:305-306). C'est ainsi qu'il commence à rédiger De L'Amour où il se déguise sous des pseudonymes Dominique, Lisio Visconti, Salviati, Delfante; et trouve pour Matilde des masques comme Léonore et Ghigi. Quand même il prétend faire un ouvrage exclusivement théorique. Voyons comment il s'explique:

J'ai appelé cet essai un livre d'idéologie... Si l'idéologie est une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer, le présent livre est une description détaillée et minutieuse de tous les sentiments qui composent la passion nommée l'amour. (1969:29).

Victor Del Litto fait remarquer la double caractéristique du livre. D'une part, De L'Amour est une oeuvre de caractère "égotiste", une "confession" de l'amant qui essaie de justifier son amour auprès de la femme aimée. Mais il est également un ouvrage d'un moraliste d'où on peut tirer bien des idées générales qui "transcendent" le "cas individuel" de l'auteur. (Stendhal 1969:15).

L'auteur lui-même signifie cette double caractéristique de l'oeuvre en parlant du combat intime que le philosophe impartial livre contre l'amant passionné: "Je veux imposer silence à mon coeur ... Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité" révèle-t-il. (1969:40).

Nous allons trouver dans les lignes qui suivent les constatations d'un idéologue à propos de l'amour ainsi que les échos des "soupirs" d'un amant malheureux.

Reprenons tout d'abord les propos de l'idéologue pour la définition du sentiment qu'on appelle l'amour: "Aimer, c'est avoir du plaisir, à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible un objet aimable et qui nous aime." (1969:24).

Cet énoncé consiste en premier lieu, à décrire l'amour comme un plaisir à la fois physique et moral. Soulignons que le côté physique ne relève pas exclusivement du domaine charnel, mais qu'il sert à montrer l'effet exercé par les sensations sur l'être moral pour lui procurer le bonheur. Ensuite, il consiste à introduire l'amour comme un sentiment réciproque. La réciprocité de l'amour, une caractéristique

ignorée avant Stendhal dit-on, est compatible avec la notion beyliste du bonheur: "Le bonheur n'était pas seulement d'aimer et d'être aimé, mais d'être aimé de la même façon qu'on aime." (Blum 1947:150).

Dans son traité Stendhal aborde l'amour comme une notion philosophique et le regroupe sous quatre catégories essentielles: amour-passion, amour-goût, amour-physique et amour-vanité.

Pour l'amour-passion, Stendhal donne l'exemple du sentiment d'Héloïse pour Abélard (1969:21); il s'agit ici du véritable amour qui nécessite un sacrifice entier de l'être. A l'en croire Blum, l'amour-passion "comporte le don absolu et suppose l'acceptation totale du risque". Il ajoute: "aimer c'est vivre dangeureusement" (1947:151-152). Seules des "âmes tendres et passionnées" peuvent atteindre le plaisir d'aimer. Ces plaisirs sont inaccessibles aux hommes du commun, incapables d'éprouver de tels sentiments sublimes. (1969:23). Donc l'amour-passion est un sentiment beyliste qui touche des âmes rares, des privilégiés. "Cette élite se connaît précisément du commun des hommes par sa notion plus exigeante du bonheur et de l'amour." (Blum 1947:152).

Le plaisir physique y tient une importance secondaire comparé à celui du coeur. Donc l'amour passion n'est point du tout charnel. Selon Blum, les livres de Stendhal sont aussi chastes que les romans anglais. (1947:153). D'ailleurs, ce sont notamment les femmes vertueuses, connaissant rarement les plaisirs charnels, qui sont susceptibles d'aimer passionnément. (Stendhal 1969:23). A ce propos, ajoutons aussi la réflexion d'un grand romancier à propos d'un roman de Stendhal. Balzac y souligne la co-existence de la chasteté et de la passion.

Quoique le livre et les personnages soient, de part et d'autre, la passion avec toutes ses fureurs... La Chartreuse de Parme est plus chaste

que le plus puritain des romans de Walter Scott.
(Stephan 1994:52).

Quant à l'amour-goût, l'auteur le définit comme un sentiment qui était très à la mode à Paris vers 1760. On le trouve dans les oeuvres de cette-époque-là; chez Mme d'Epinay par exemple. C'est l'amour des classes favorisées, des personnes distinguées, des "bien nés". Puisqu'il n'y a pas de passion dans l'amour goût; il n'y a rien de désagréable, ni scandale, ni imprévu. On n'y cherche que la "délicatesse" donc c'est un amour artificiel où "tout doit être couleur de rose". (1969:21).

L'amour-physique est un sentiment charnel. D'après Stendhal tous les jeunes l'éprouvent à partir de seize ans. Ce penchant naturel ressemble à celui d'un homme qui trouve "une belle et fraîche paysanne" à la chasse. (1969:21). Quand même une femme civilisée ne prend pas le même plaisir de l'amour physique qu'une femme sauvage. Sa condition sociale, son éducation, sa pudeur l'en empêchent. Selon Stendhal, "les femelles de beaucoup d'animaux sont plus heureuses" qu'elles. (1969:25).

L'amour-vanité est l'amour le plus répandu parmi les riches et les aristocrates de son époque. La femme désirée est alors comme "un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme" qu'il veut obtenir par vanité. Donc, la femme devient une valeur matérielle qui sert à croître l'estime de l'homme qui la possède. Le plaisir physique vient de l'habitude, et les transports, de la vanité flattée ou piquée. (1969:22).

Stendhal pense que l'amour-passion est le vrai amour comme celui à la Werther; il ressemble au "sentiment d'un écolier qui fait une tragédie". Par contre, l'amour-vanité est le sentiment de Don Juan pour qui il n'a aucun estime. A ce propos il note: "le moindre général qui gagne une bataille... a une jouissance plus remarquable que la sienne". (1969:235).

Il est impossible de comparer l'amour-passion, un sentiment sublime, à l'amour-vanité qui chosifie la femme: "Héloïse vous parle de l'amour, un fat vous parle de son amour, sentez-vous que ces choses n'ont presque que le nom de commun" affirme Stendhal. (1969:306).

Cette différence se présente aussi dans les effets de la jalousie. La jalousie, dans le véritable amour, est un sentiment nocif: "chaque perfection ... de l'objet que vous aimez, et qui peut-être en aime un autre... vous retourne un poignard dans le coeur". (1969:111-112). Elle est "le plus grand de tous les maux", on risque sa vie pour se venger d'un rival ou on quitte l'objet aimé. (1969:113). La jalousie des femmes est plus abominable. Puisqu'elles sacrifient plus que les hommes au nom de leur amour, leur vengeance est plus dangereuse. (1969:120). Or, dans l'amour-goût la jalousie -que Stendhal appelle la pique- travaille dans le sens inverse et agrandit l'amour. Une femme apprenant que son mari a une maîtresse, l'aime davantage par pique. (1969:126)

Dans le vrai amour, tout concernant la personne aimée dépend de la perception de son amant. Ainsi la beauté est la figure de celui qu'on aime; une femme marquée d'une petite-vérole est, pour son amant, plus belle qu'une femme d'une beauté parfaite. "Si l'on parvient ainsi à aimer la laideur, c'est que dans ce cas la laideur est beauté" écrit Stendhal. (1969:53). Il fait remarquer le caractère tout relatif de la beauté en avançant comment "l'amour passion jette aux yeux d'un homme toute la nature avec ses aspects sublimes". (1969:235).

Quant à la genèse de l'amour, il apparaît par des étapes successives: l'admiration, l'imagination, l'espérance, la naissance, la cristallisation, le doute et la seconde cristallisation. On admire d'abord l'objet aimé, on commence à se figurer le plaisir qu'on aura en le touchant; on l'espère et l'amour naît. Le procès de cristallisation commence suivant

la naissance de l'amour. Stendhal définit la cristallisation ainsi:

C'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections... Ce phénomène ... vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé et de l'idée: elle est à moi. (1969:25).

Cette étape de cristallisation apprend à l'amant à trouver des perfections chez la femme aimée. Quand même parfois le "bonheur parfait" peut susciter des doutes mortels. Donc le doute et la seconde cristallisation changent de place sans cesse. On commence donc à chercher d'obtenir de la personne aimée "la plus grande épreuve d'amour possible". (1969:27). Selon Stendhal, les effets de la seconde cristallisation sont plus forts chez les femmes que les hommes. Une femme révélant son amour commence à douter de la sincérité de son amant; elle craint de devenir "une femme de plus dans sa liste". (1969:35). Ces derniers propos sont comme des échos des soupirs de l'auteur. Il pense que Matilde l'aime en effet mais refuse de lui révéler son amour par peur de devenir une victoire de plus pour lui. Nous savons que celle-ci l'accuse injustement de se comporter en Don Juan.

Le coup de foudre dans l'amour exige une passion aveugle. La prudence et le doute le rendent impossible. (1969:26). "Une femme rendue méfiante par les malheurs n'est pas susceptible de cette révolution d'âme". (1969:64). Il y a aussi des faux coups de foudre, une femme ennuyée et peu sensible, ou une autre très facile, peut se croire amoureuse pour quelque temps mais le regrette vite. (1969:65).

Selon Stendhal, le véritable amour ne naît pas chez les personnes très jeunes. Puisque tout est "gaieté et bonheur" à la jeunesse, la cristallisation lui manque. Une jeune fille de seize ans n'est pas capable d'aimer avec d'autant de passion

qu'une femme mûre. "Or une âme tendre se connaît à vingt-huit ans." (1969:37). Notons bien que Matilde avait juste vingt-huit ans en 1818 quand Stendhal l'a vue pour la première fois.

La naissance de l'amour change aussi d'après le sexe. Il s'exprime, pour une seule fois, comme un disciple de Rousseau. "L'un attaque et l'autre défend; l'un demande et l'autre refuse, l'un est hardi, l'autre très timide". (1969:38). Le doute est le partage des deux sexes mais l'homme se demande s'il plaît à la femme qu'il aime, quant à la femme, elle doute de la sincérité des sentiments de l'homme et se défend. Selon l'auteur, "un homme est humilié de la longueur du siège; elle fait au contraire la gloire d'une femme". (1969:39).

Mais la différence la plus frappante entre les comportements amoureux des deux sexes s'expose dans le cas de dévouement. A ce propos Stendhal affirme que quelque passionnée qu'elle soit, une femme peut pardonner l'infidélité à son amant. Par contre, l'homme trompé ne le peut pas. A l'encontre de Rousseau, Stendhal pense que cette différence capitale entre les sexes n'est pas naturelle, elle provient de leur éducation. Les exemples apprennent aux femmes la fidélité et la pudeur. Par contre, les hommes sont encouragés par leur entourage pour le libertinage.

Une mauvaise habitude en fait comme une nécessité aux hommes... l'exemple de ce qu'on appelle les grands au collège, fait que nous mettons toute notre vanité... dans le nombre des succès de ce genre. (1969:120-121).

Donc Stendhal ne néglige pas de constater les rapports sociaux autour de l'amour. Il a des idées hardies quant aux liaisons entre les deux sexes. Surtout le mariage en France est une institution corrompue où on se félicite de marier une jeune fille à un "vieillard haïssable". Par contre on méprise une femme amoureuse qui se donne à son amant. Ce paradoxe moral "caractérise un siècle infâme". (1969:60). Or, Stendhal

trouve plus de décence dans une liaison illégitime entre ceux qui s'aiment que dans un mariage forcé.

Il est beaucoup plus contre la pudeur de se mettre au lit avec un homme qu'on n'a vu que deux fois, après trois mots latins dits à l'église, que de céder malgré soi à un homme qu'on adore depuis deux ans. (1969:60).

Le féminisme de Stendhal concernant les rapports amoureux se veut ainsi anti-clérical. Selon lui, le catholicisme, ne laissant aucune liberté de choix aux jeunes filles avant le mariage et en proscrivant le divorce, provoque cette infâmie du mariage. Or en Allemagne, les relations conjugales sont moins corrompues qu'en France grâce au droit de divorce avec lequel une femme peut punir un mari frippon. A ce propos il s'exprime ainsi: "C'est le p[apisme] qui est la source féconde des vices et du malheur qui suivent nos mariages actuels." (1969:61).

Malgré ses idées très avancées, Stendhal est romantique par goût. Il est conscient du caractère relatif de la pudeur qui change d'après la civilisation et l'éducation. Quand même il révèle que le bonheur dépend de la pudeur car elle "prête à l'amour le secours de l'imagination". (1969:74). Certes, il n'approuve pas le puritanisme anglais où l'excès de pudeur provoque des ennuis domestiques. Il n'apprécie pas non plus les mœurs qui règnent en Espagne, où on oublie "une retenue nécessaire". (1969:75).

La pudeur est essentielle dans le maintien de l'amour mais elle doit être tempérée. Si l'on exagère cette vertu, elle empêche le bonheur et mène au mensonge. Dans ce cas, le manque de pudeur est un avantage -et le seul- des femmes faciles qui ne déguisent pas leurs sentiments comme les femmes timides. (1969:77).

De même, l'orgueil des femmes nuit au bonheur dans l'amour. Ce défaut provient de la condition sociale de la femme. C'est une sorte de défense instinctive des femmes

méprisées dans la vie sociale par les qualités trop exagérées des hommes. (1969:82). Sous prétexte de critiquer les femmes qui refusent l'amour par orgueil, Stendhal brosse en effet l'exemple de Matilde. Il croit que celle-ci le fuit non seulement par orgueil mais aussi, elle subit l'influence de sa cousine jalouse des amoureux. Il raconte ici, comment Matilde fuit un "immense bonheur" en essayant d'éviter les rumeurs, et paradoxalement comment elle est diffamée par le vulgaire. Le ton indigné de cette description témoigne aussi du désespoir de Stendhal.

Les petites considérations de l'orgueil et des convenances du monde ont fait le malheur de quelques femmes, et par orgueil leurs parents les ont placées dans une position abominable ... Une amie qui a eu dix intrigues connues... leur persuade gravement que si elles aiment, elles seront déshonorées aux yeux du public, et cependant ce bon public ... leur donne généreusement un amant tous les ans. ... Une femme tendre et souverainement délicate, un ange de pureté, sur l'avis d'une catin sans délicatesse, fuit le seul et immense bonheur. (1969:93).

De L'Amour est plein d'exemples comme celui cité ci-haut qui prouvent que Stendhal créa ce livre exprès pour Matilde. Quand même, il ne faut pas négliger l'abondance des idées générales et audacieuses quant à la critique sociale. En effet, Stendhal en moraliste considère l'amour comme un agent bénéfique pour les mœurs. C'est un sentiment bienfaisant, nécessaire pour "chasser la haine" et donc assurer le bonheur. "Si les femmes amoureuses de l'amour vieillissent moins, dit-il, c'est que ce sentiment dominant les préserve de la haine impuissante." (Stendhal 1838:108).

De même, pour raffermir le côté philosophique de son traité d'amour, il y parle de différents comportements amoureux d'après les nations. On y ressent un désir vif de critiquer la France à côté d'autres puissances occidentales et nordiques comme l'Angleterre et les Etats-Unis. Les femmes

françaises ne sont ni agissantes, ni énergiques à cause de la vanité des hommes. (1969:142). "C'est le pays au monde où il y a le moins de mariages d'inclination". (1969:149). Quand même, on trouve encore de l'amour dans les classes inférieures qui ne sont pas corrompues par l'éducation et la vanité. (1969:143). Quant à l'Angleterre, les femmes y sont ennuyeuses par excès de pudeur. (1969:157). Le bonheur aux Etats-Unis est celui d'une "espèce différente et inférieure". (1969:178). La seule civilisation occidentale que Stendhal estime dans ce contexte est celle des "descendants des anciens Germains" car à Vienne, où les femmes peuvent choisir l'amant de leur coeur, l'amour est un vrai culte. (1969:165).

Les habitants des pays du Sud sont plus capables d'éprouver le bonheur que les gens du Nord. L'Italie a tous les avantages pour l'amour, la nature, la musique, le manque de préjugés (1969:150), l'Espagne est un pays aimable grâce aux Maures qui y ont laissé leurs moeurs (1969:163), de même l'Arabie est "la patrie du véritable amour". (1969:191).

En effet, en France, avant l'occupation du Midi par les "barbares du Nord", on témoigne du règne de l'amour courtois où la Dame occupe la place primordiale. A ce propos Stendhal note: "nous voyons le sexe le plus faible moins tyrannisé qu'il ne l'est légalement aujourd'hui". (1969:180).

En considérant l'amour et le bonheur du point de vue du statut social des femmes, Stendhal écrit en effet, non seulement le livre de Matilde et de l'idéologie, mais aussi un manifeste du féminisme. C'est pourquoi Victor Del Litto le qualifie comme un "précurseur", un "prophète", un "féministe convaincu". (Stendhal 1969:15). Dans le chapitre suivant, nous verrons comment cet esprit féministe brosse dans ses romans les comportements des personnages féminins.

CHAPITRE II

II. LES COMPORTEMENTS DES FEMMES DANS LES ROMANS DE STENDHAL

Nous sommes maintenant à la dernière phase de notre travail. Il nous semble très difficile de tracer ses limites et de classifier les femmes dont la multiplicité et les caractéristiques sont fort étonnantes.

Les trois sous-chapitres que nous traitons dans ce chapitre seront très étroitement liés entre eux; donc il nous sera de temps en temps impossible de les considérer d'une manière séparée. Pour cette raison il faudra tolérer certaines répétitions que nous risquons de ne pas éviter. Pour commencer, il nous paraît indispensable d'analyser très brièvement chaque roman de Stendhal, afin de voir plus clairement le statut social de ces femmes, leurs comportements face aux devoirs désignés par Rousseau, et surtout leur attitude devant l'amour et le bonheur.

Commençons notre présentation de l'aventure romanesque par la première oeuvre romanesque de Stendhal. Dans Armance, le héros Octave de Malivert est un jeune homme mélancolique. Armance de Zohiloff, sa cousine est une orpheline dont la famille s'était appauvrie. L'élaboration d'une loi assurant l'indemnité de deux millions de francs à Octave rend le héros plus malheureux qu'encore. Parmi les femmes de son entourage seule Armance ne s'intéresse pas à cette fortune. Croyant Octave moribond qui se fait blesser dans un duel, Armance lui déclare son amour et Octave laisse éclater le sien. Or, ils ne veulent pas se marier. La mère d'Octave, voyant leur amour, entreprend de les unir malgré eux. Octave renonce à l'idée de révéler à Armance le grand secret qui le dévore parce qu'on le fait croire qu'elle ne l'aime plus. L'intention d'Octave en épousant Armance est de la laisser veuve et riche. Il se

suicide peu après les noces. Armance renonce à l'héritage et se fait religieuse.

Dans Le Rouge et Le Noir, nous voyons l'ascension vertigineuse d'un fils de charpentier, Julien Sorel. Le jeune autodidacte se voit installer comme précepteur chez monsieur de Rênal, maire de Verrières. Il séduit la mère de ses élèves et leurs amours sont dévoilées par la femme de chambre de celle-ci. Julien quitte donc sa maîtresse pour embrasser la carrière ecclésiastique à Besançon. Plus tard il est employé comme secrétaire à Paris chez le marquis de La Mole. Le génie ainsi que l'orgueil de Julien attirent l'attention de Mathilde, fille du marquis. Elle invite Julien dans sa chambre et se donne au secrétaire de son père. Tombée enceinte, elle réclame de son père une position dans l'armée pour son amant afin de l'épouser. Or le marquis reçoit une lettre de madame de Rênal divulguant ses amours adultères avec Julien. Affolé, Julien tire sur madame de Rênal et la blesse. Le jeune révolté est condamné à mort. Mathilde et madame de Rênal font de leur mieux pour lui sauver la vie. Suivant son exécution, madame de Rênal meurt de chagrin. Mathilde porte dans ses bras la tête de son amant à l'instar de Marguerite de Navarre qui avait enseveli trois siècles auparavant la tête de Boniface de La Mole.

Dans La Chartreuse de Parme Robert, lieutenant français, réside chez les del Dongo lors de la campagne d'Italie de Napoléon et devient ami de la marquise del Dongo. A la suite de la défaite de l'armée française, la marquise donne jour à Fabrice. Gina, soeur du marquis del Dongo épouse le comte Pietranera, officier ruiné et souffre de la misère. Suivant le retour des Français, son mari occupe un poste important et elle brille à la cour du vice-roi. Elle influe sur l'éducation de Fabrice et le fait présenter à la cour. Suivant la nouvelle défaite des Français, le marquis del Dongo fait appel à Fabrice. Devenue veuve, Gina mène une pauvre vie à Milan. A la

fin, elle s'installe dans le château paternel surtout afin d'être près de Fabrice. Fabrice affranchit clandestinement la frontière pour joindre les armées de Napoléon à Waterloo. De retour en Italie, dénoncé par son frère aîné, il devient suspect. Sa tante et sa mère le cachent dans le château et puis le font installer hors du pays. Entretemps Gina devient la maîtresse du comte Mosca, ministre puissant de Parme et contracte un mariage blanc avec le duc de Sanseverina. La duchesse Gina Sanseverina est désormais la plus importante personne de la Cour de Parme et attire l'admiration du prince despote ainsi que la haine des rivaux de son amant le comte. Mosca fait venir son neveu à Parme et lui prépare une brillante carrière ecclésiastique. Fabrice se brouille avec Gilletti, protecteur d'une petite actrice Marietta et celui-ci le provoque à se faire tuer. Il est emprisonné dans la Tour Farnèse gouvernée par le général Conti, ennemi de Mosca. La fille du gouverneur, Clélia prend pitié du prisonnier qui sera sans doute empoisonné avant d'être jugé. Commence une communication discrète entre Clélia et Fabrice qui s'aiment de loin. Gina, aidée de Clélia sauve Fabrice et fait empoisonner le prince par Ferrante Palla, poète opposé au régime. De retour à Parme, elle gagne la confiance de la princesse et l'amour du jeune prince. Afin de sauver Fabrice qui est de retour à la Tour et qui sera sans doute empoisonné avant d'être acquitté, elle accepte les avances du jeune prince. Entretemps, Clélia sauve de nouveau la vie à Fabrice et laisse éclater son amour. Elle épouse le marquis de Crescenzi pour redresser la position de son père déchu. Après avoir installé Fabrice dans la chartreuse, Gina quitte Parme et épouse le comte Mosca. Malgré son vœu de ne plus voir son amant, Clélia cède devant les instances de Fabrice et met au monde un garçon, Sandrino. Fabrice enlève son fils et Clélia vient le voir chaque jour. La mort de leur enfant provoque la mort de Clélia suivie de celle de Fabrice. Gina ne peut non plus survivre à son neveu.

Lucien Leuwen est un roman inachevé portant sur les intrigues politiques sous la monarchie de Juillet. Lucien est un jeune bourgeois parisien chassé de l'école polytechnique. Son richissime père qui jouit d'une grande influence auprès de la Cour, fait affecter son fils lieutenant à Nancy où le jeune homme finit par se faire accepter dans les Salons aristocrates. Il s'éprend d'une jeune et belle veuve, madame de Chasteller. La jeune femme l'aime aussi mais leur amitié, à cause de l'extrême décence de celle-ci devient impossible. Entretemps, Lucien devient le nouveau favori de madame d'Hocquincourt. Madame de Chasteller souffrant du conflit entre son amour et sa vertu tombe malade. Le méchant docteur Du Poirier profitant de l'alitement de la jeune femme, machine un faux accouchement. Déçu dans son amour et blessé dans son orgueil, Lucien quitte Nancy sans parler à madame de Chasteller. A Paris, son père lui assure une belle position au ministère. Monsieur Leuwen meurt subitement en laissant sa famille ruinée. Madame Leuwen et Lucien n'acceptent pas de faire la banqueroute et paient tous les créanciers en débutant dans une vie très humble.

Lamiel, un autre roman inachevé a pour l'un des principaux personnages, la duchesse de Miossens propriétaire d'un château à Carville. Hautemare, bedeau de l'église et maître de l'école et sa femme sont parmi les plus dévots personnages de cette ville. Afin de déshériter un neveu impie, ils adoptent une petite fille aux enfants trouvés qu'on appelle Lamiel et la présentent comme leur nièce. Les habitants de la ville appellent Lamiel la fille du diable pour commémorer le jour où Hautemare a créé l'image de l'enfer à l'Eglise par des feux d'artifice. A quinze ans, Lamiel est employée comme lectrice chez la duchesse de Miossens qui cherche en effet une poupée comme remède à sa solitude. Lamiel tombe malade d'ennui et de fatigue pour avoir beaucoup lu. Le méchant docteur Sansfin la guérit et cependant l'éduque d'une façon immorale. Entretemps, le bon abbé Clément essaie de lui

faire acquérir la vertu. Lamiel vit sa première expérience amoureuse par curiosité et séduit plus tard Fédor, fils de la duchesse de Miossens et l'oblige à l'enlever. Elle le laisse tomber vite et se rend à Paris où elle mène une vie peu décente. Le roman reste inachevé mais son projet nous apprend qu'elle deviendra plus tard amoureuse d'un bandit et mourra dans l'incendie du Palais de Justice qu'elle a provoqué.

Le Rose et Le Vert est un fragment du roman dont l'héroïne s'appelle Mina Wanghen. À cause de sa grande fortune, elle devient malheureuse après la mort de son père. Se méfiant sans cesse des jeunes gens de son entourage, elle quitte avec sa mère sa ville natale pour Paris et y subit une nouvelle déception.

II.1. LEURS COMPORTEMENTS PAR RAPPORT A LEUR STATUT SOCIAL

Nous présentons sous ce titre certains caractères féminins en fonction des exigences des règles de conduite de leurs classes et de leur sexe. Nous verrons si elles acceptent de jouer le rôle de femme d'un certain rang attribué par les mœurs sociales. Leur éducation sera traitée dans la mesure où il y aura des traces sur cette matière.

Armance n'est pas du tout contente de son statut de femme noble enfermée dans un cercle artificiel. Ses idées ne se conforment point à son statut social. Elle critique l'affectation, la haine et l'orgueil des femmes nobles et l'ordre de la société divisée en castes. Selon Armance l'aristocratie est "la classe la moins énergique parce qu'elle est la plus éloignée des besoins réels!" (1995:102). Or, elle veut connaître les gens d'un autre monde et exprime ainsi sa curiosité: "Comment connaître les hommes si vous ne voyez qu'une classe?" (1995:103). Elle est consciente de la décadence de la noblesse. "Nous ne sommes de ce parti que pour en partager les malheurs" affirme-t-elle. (1995:104).

L'espagnolisme d'Armance s'expose par son mépris du vulgaire et surtout de l'argent. Octave remarque que sa cousine est la seule personne qui ne s'intéresse point à la grande somme d'argent qu'il touchera. "Armance ne me fait pas de compliment, elle seule ici est étrangère à ce redoublement d'intérêt que je dois à de l'argent, elle seule ici a quelque noblesse d'âme" se dit-il. (1995:40).

Ce n'est pas seulement Octave qui a beaucoup d'estime pour cette jeune fille sublime, mais aussi sa mère la marquise de Malivert, désintéressée par les gloires matérielles. Or la conduite de madame de Bonnivert convient bien à son statut de femme noble. Elle se fait remarquer par ses manières hautaines et on peut même noter qu'elle croit faire "sensation à la cour quand elle daignent y paraître". (1995:61).

La marquise del Dongo, mère du héros de La Chartreuse de Parme vient d'une ancienne famille mais elle n'est pas du tout fière de son rang. Réduite par son mari dévot et avare à un ilotisme complet, elle est victime d'un mariage traditionnel. Elle ne peut même pas utiliser un seul sou de sa dot.

Gina del Dongo, belle-soeur de la marquise est une femme indépendante, elle ne se laisse pas mener par son frère despote. Malgré l'opposition vive de celui-ci elle épouse le comte Pietranera, officier ruiné et partisan des idées libérales. Suivant la retraite des Autrichiens, le comte Pietranera devient favori du vice-roi et Gina règne à la Cour comme l'une des plus brillantes femmes. A la mort de son mari elle peut sans se plaindre mener une vie pauvre. Cette femme exceptionnelle ne se soucie jamais de se comporter selon les règles de sa classe. Par contre, elle n'approuve pas la vanité sottise des aristocrates. Ainsi se moque-t-elle de l'air hautain de son neveu aîné Ascagne en jetant de l'eau sur ses cheveux poudrés. De même elle critique franchement la tenue du comte Mosca, ministre de Parme qui s'éprend d'elle à Milan. "Pourquoi donc, comte, portez-vous de la poudre?... De la

poudre! un homme comme vous, aimable, encore jeune et qui a fait la guerre en Espagne avec nous!" (1994b:111). En effet, elle aime la vie brillante de la cour et la personnalité du comte Mosca. Elle fait un mariage blanc avec le vieux duc de Sanseverina-Taxis pour vivre à Parme avec son amant Mosca. Par sa beauté frappante et son génie exceptionnel elle brille à la cour de Parme. On peut résumer son succès ainsi: "la duchesse y faisait la pluie et le beau temps." (1994b:23). Elle ne tarde pas à acquérir des grâces pour son neveu Fabrice. Par ses comportements non-conformistes, Gina attire la haine d'abord des courtisans et ensuite du prince.

Gina n'agit jamais en conformité avec les règles de conduite de son rang ni de son sexe. Cependant, elle ne peut pas être exempt de la fierté nobiliaire. Elle se vante d'être issue d'une ancienne famille et c'est pourquoi elle ne peut pas accepter qu'on condamne son neveu pour avoir tué un homme vil. Ansel constate comme suit la position de Gina vis-à-vis de son statut social:

Gina del Dongo fait bien des folies, mais non celle de se mésallier: le comte Pietranera est pauvre, mais un gentilhomme. Veuve, la comtesse Pietranera refuse la petite bourgeoise avec Mosca et préfère épouser l'immense fortune du duc Sanseverina-Taxis... Sanseverina abhorre les jacobins, assimile bassesse et basse naissance, dédaigne les bourgeois, trouve normal que son neveu occupe les premières places et proprement scandaleux, absurde que l'on reproche sérieusement à un del Dongo cette vétille, cette bagatelle: le meurtre d'un histrion, d'un être de l'espèce de Giletti. (1996:137).

Toutefois, Gina n'est pas aussi orgueilleuse de son rang comme l'avance-t-on ci-dessus. Elle a d'excellents rapports avec ses domestiques, donc elle peut avoir même sous les pires conditions des serviteurs fidèles. Gina estime sincèrement un homme d'un rang inférieur au sien pourvu qu'il soit doué de la noblesse d'âme. Par contre elle dédaigne la vulgarité de l'âme à l'instar de celle du prince qui a une "âme foncièrement

basse". (1994b:285). Afin de punir ce vil despote, elle s'allie avec son ancien cocher Ludovic et le poète jacobin désormais bandit des routes Ferrante Palla. Elle peut même comparer Ferrante à son amant, trouvant le poète un homme sublime, et le comte, un vil courtisan. Elle se jette sans affectation dans les bras de ce poète fou pour lui communiquer son admiration. "Ferrante! s'écria-t-elle; homme sublime!" et continue en se disant "Voilà le seul homme qui m'ait comprise". (1994b:371).

Cette femme imposante et brillante préfère toujours son honneur à son intérêt et dans plusieurs occasions se passe facilement de sa position sociale et de son argent.

Clélia est la fille du général Conti, gouverneur de la Tour Farnèse où Fabrice del Dongo est détenu. Après Gina, elle est la plus belle femme de la Cour de Parme. Son père espère faire sa fortune en l'introduisant dans les milieux aristocratiques pour la marier à un homme riche et important. Or Clélia déteste les artifices des salons et résiste doucement à son père. Le général se fâche contre la résistance passive mais persistante de sa fille qui l'accompagne à contre-coeur. Quand il menace Clélia de l'enfermer dans un couvent jusqu'à ce qu'elle choisisse un mari elle ne s'en attriste point. Ni l'opulence ni le rang de ses épouseurs ne l'attirent. Acceptant plus tard d'épouser le marquis Crescenzi par devoir filial, elle partage le sort des femmes mariées. Ainsi doit-elle se rendre à la Cour pour obéir à son mari risquant d'y rencontrer Fabrice en dépit de son vœu de ne le plus revoir.

L'espagnolisme de Clélia s'affirme, comme celui de Gina, par un mépris remarquable pour le bas et le vulgaire.

La princesse de Parme n'est pas heureuse d'être la femme d'un souverain absolu. Elle est opprimée par son mari despote et craint plus tard d'être traitée de même par son fils qui lui succède. En pleurant devant Gina elle s'en veut à

l'impuissance des femmes de la Cour. "Les temps de mon malheur vont recommencer: mon fils me traitera plus mal que ne l'a fait son père!" (1994b:413-414). Cependant, représentant la puissance d'Etat, elle oublie vite son amitié et reste impassible devant les lamentations de celle-ci qui la prie de sauver la vie à Fabrice car ce dernier risque d'être empoisonné en prison.

La princesse, qui avait une répugnance marquée pour l'énergie, qui lui semblait vulgaire, la crut folle, et ne parut pas du tout disposée à tenter en sa faveur quelque démarche insolite. (1994b:439).

Dans La Chartreuse de Parme, il y a aussi des femmes du peuple qui occupent une place considérable dans la vie de Fabrice del Dongo. La geôlière, la vivandière et l'aubergiste sont des femmes indépendantes. Elles sauvent la vie à Fabrice lors de ses mésaventures à Waterloo. Elles représentent toutes la bonté, la tendresse, la générosité et le courage des femmes des classes inférieures. Il y a aussi des femmes qui vivent en marge de la société, avec qui Fabrice noue des amitiés galantes. Ce sont des femmes entretenues mais qui peuvent renoncer facilement à la garantie de leurs protecteurs. Marietta est une petite actrice pauvre qui dépend du mesquin Giletti. Sa liaison avec Fabrice malgré les menaces de Giletti causent enfin la mort de son soi-disant protecteur enragé et l'emprisonnement du héros. Elle est consciente du rôle peu important des femmes de son rang et donc s'attache à Fabrice par gratitude. Fausta, chanteuse renommée qui charme notre héros par sa voix angélique est entretenue par un comte riche et fort jaloux mais elle ne craint pas de perdre la protection de celui-ci en répondant aux insistances de Fabrice.

La première héroïne qui fait figure dans Le Rouge et Le Noir, madame de Rênal est une aristocrate provinciale. L'unique héritière d'une tante fort riche, elle se laisse pourtant diriger et même opprimer par un époux avide et sans

affection. Malgré ses hésitations, elle ne peut pas objecter à la résolution de son mari qui emploie Julien Sorel comme précepteur de leurs enfants. Elle se croit contente de son statut d'épouse et de mère, mais blessée profondément par les grossièretés de son mari elle se renferme de plus en plus en elle-même. Monsieur de Rênal est le maire de Verrières mais sa femme n'a aucune fierté ni ambition pour ce genre de succès. "L'éloignement qu'elle avait pour ce qu'à Verrières on appelle de la joie, lui avait valu la réputation d'être très fière de sa naissance." (1995:229). Elle préfère une promenade solitaire dans son jardin à la société soi-disant élégante de Verrières qu'elle trouve grossière.

Douée d'une âme délicate et dédaigneuse, cet instinct de bonheur naturel à tous les êtres faisait que, la plupart du temps, elle ne donnait aucune attention aux actions des personnages grossiers au milieu desquels le hasard l'avait jetée. (1995:250).

Malgré sa délicatesse d'âme, madame de Rênal ne peut pas être toujours considérée comme un personnage à part quant au conformisme des femmes de son statut. Le fait qu'elle attache beaucoup d'importance à l'étiquette est démontré par sa conduite ambitieuse lors de la visite d'un roi étranger. Elle utilise son influence pour que le précepteur de ses enfants, désormais son amant, soit le garde d'honneur du roi.

Mathilde de La Mole, autre héroïne du même roman, est l'un des meilleurs exemples de femme non-conformiste. Elle méprise profondément les invités du salon de sa mère et leurs idées toutes faites. Comme elle est consciente de sa supériorité aux jeunes gens de son entourage, elle s'en moque cruellement en bonne héroïne beyliste. "Elle avait le malheur d'avoir plus d'esprit que messieurs de Croisenois, de Caylus, de Luz, et ses autres amis." (1995:485). Il faut être différent pour gagner l'estime de Mathilde, il faut se faire distinguer des ennuyeux qui peuplent les salons aristocrates. Ainsi le comte Altamira, condamné à mort dans son pays,

échappe au vulgaire grâce à sa différence. La condamnation à mort est, selon Mathilde, "la seule chose qui ne s'achète pas". (1995:489).

Mathilde approuve aussi la fierté de Julien et l'apprécie quand elle l'entend par hasard dire que dîner avec la marquise était "la partie la plus pénible" de son emploi. Puisque "celui-là n'est pas né à genoux" elle éprouve un peu de respect pour ce roturier. (1995:459). Plus elle connaît Julien de près, plus elle remarque sa différence: "Du moins, il n'était pas exactement comme un autre." (1995:485).

Mathilde est parfaitement consciente du rôle de son sexe et sait très bien que l'excès d'esprit est un désavantage pour les femmes. Or, elle ne fait rien pour dissimuler sa supériorité aux hommes qui l'entourent. "Les plus douteux de mes avantages sont encore ceux dont ils m'ont parlé toute la soirée. L'esprit, j'y crois, car je leur fais peur évidemment à tous." (1995:492). Nous y reconnaissons l'auteur des lettres à Pauline mais à l'encontre des conseils de prudence donnés par le jeune Beyle à sa soeur, Mathilde ne se préoccupe pas du tout des préjugés sociaux. Trouvant insipides les gentilhommes de son rang, elle les méprise profondément et devient de plus en plus familière avec le secrétaire de son père. Elle fait de longues promenades avec Julien et lui fait sincèrement part de ce qu'elle pense et de ce qu'elle ressent. De surcroît, Mathilde pique la jalousie de ces messieurs en faisant l'éloge des qualités de son ami. "La crainte de mal faire et de heurter les idées tenues pour sacrées par les Caylus, les de Luz, les Croisenois avait assez peu d'empire sur son âme." (1995:528). Donc elle n'attache aucune importance aux règles de conduite de sa classe. Elle fait plus, et outrage aussi les bienséances de son sexe. Elle écrit à Julien, l'accueille chez elle et se donne à lui.

En dépit de ses comportements non-conformistes voire même rebelles Mathilde n'est pas entièrement exempt des

préjugés de sa classe. Tout en aimant Julien, elle ne le traite pas toujours comme son égal. "Sa pensée traitait un peu Julien en être inférieur, dont on se fait aimer quand on veut" note Stendhal. (1995:553). En effet, Mathilde s'enorgueillit d'être descendue d'une famille fort ancienne. Elle porte le noir comme signe de deuil le jour de l'exécution de son ancêtre Boniface de La Mole, amant de la reine Marguerite. Donc le non-conformisme de Mathilde ne peut pas être toujours considérée comme une révolte contre les valeurs de l'aristocratie. Par contre cette jeune fille romanesque éprouve la nostalgie du glorieux passé de sa classe. "Mathilde s'est seulement trompée d'époque; elle ne fait rien d'autre que refuser les modes de son temps pour adopter des modes vieilles de trois siècles" affirme Jean-Pierre Richard. (1954:78). Donc nous pouvons constater un paradoxe dans les comportements de cette héroïne concernant sa classe sociale mais elle est sûrement non-conformiste quant au rôle imputé au sexe féminin.

Julien fait la cour à la maréchale de Fervaques afin de provoquer la jalousie de Mathilde. Madame de Fervaques est tellement sotte qu'elle ne peut pas saisir l'artifice des lettres de Julien, copiées d'un livre de lettres d'amour toutes faites. Cette femme parvenue expose la vanité des personnes récemment anoblies. Gardienne d'une morale fausse, elle fait corriger les tableaux à l'huile chez elle s'ils lui semblent indécents. Elle est strictement liée aux intérêts de sa classe, elle insinue à Julien qu'il ne faut pas aimer Bonaparte s'il veut l'aimer. (1995:609). Le comble de la vanité "maladive" de la maréchale s'exprime par ses prétentions de supériorité. Comme elle ne peut pas supporter l'idée d'écrire l'adresse toute simple "Monsieur Sorel" sur les enveloppes de ses lettres, elle exige de Julien de lui rendre les enveloppes écrites par lui-même. (1995:613).

Cette femme artificielle est un prototype de la banalité conformiste. Dépourvue de tout sublime, elle est satisfaite de son statut privilégié.

Dans Lucien Leuwen, le héros s'éprend à Nancy d'une jeune aristocrate, madame de Chasteller. Veuve d'un maréchal carliste exilé à Nancy, elle est sujet d'admiration des jeunes hommes et d'envie des femmes de la ville. Elle se sent dépaysée en province et veut regagner Paris. Or, son père avare qui veut mettre la main sur la grande fortune de sa fille empêche la réalisation de ce projet. Pour mieux garder la jeune femme sous son influence, il l'isole et la brouille avec sa meilleure amie.

Madame de Chasteller ne se mêle pas toujours à la société aristocrate et ce comportement a-social est critiqué par les dames qui la croient orgueilleuse. Elles se plaignent de ne pas avoir "le bonheur de lui plaire", et la qualifient de "bizarre", "sauvage" et "haute comme les nues". (1995:895-897). En effet, madame de Chasteller est douée d'une âme noble qui préfère une vie calme et isolée aux artifices mondains. Quoique n'est pas fière de son rang, elle ne peut pas se comporter indépendamment des soucis, des qu'en-dira-t-on. Donc sa prudence cause les malentendus dans son amitié avec Lucien.

Les femmes de la noblesse de Nancy sont contentes de leur statut et méprisent les gens qui n'appartiennent pas à leur classe sociale. Notamment, madame de Serpierre, issue d'une famille fort ancienne demande pourquoi Lucien n'a pas pris le nom de lieu où il est né pour compenser son manque de noblesse "comme font tous ses pareils". (1995:873). Madame de Commercy, cousine de l'Empereur d'Autriche descend de l'ancienne aristocratie. Les meubles antiques de sa maison comme sa manière de converser montrent son attachement aux valeurs anciennes. Ennemie acharnée de la bourgeoisie et de la république elle critique franchement la cocarde de Julien.

Dans Lucien Leuwen les bourgeoises provinciales sont présentées comme des femmes affectées et soumises. Réduites par les maris despotes qui "font réciproquement la police sur leurs femmes... à remplir les devoirs de mère et d'épouse", elles s'attachent au statut de bonne bourgeoise et d'épouse idéale. (1995:834).

Or madame Grandet, grande bourgeoise parisienne n'est pas du tout contente de son statut de femme riche. Ambitieuse inassouvie elle est apte à faire tout, même devenir maîtresse de Lucien, afin d'assurer un ministère pour son mari. C'est une femme affectée, dépourvue de tout sublime, même d'une âme.

Dans Lamuel, c'est madame de Miossens qui représente la vanité de rang. Elle est comme une caricature de femme orgueilleuse et sotte. Elle veut ressentir toujours l'estime qu'elle doit à son statut de femme noble comme si c'était un droit à elle. "Avec le cloche du dîner, il fallait faire la cour à madame la duchesse de Miossens, et elle n'était pas femme à laisser prescrire ses droits." (1994b:878). Devenir duchesse est pour elle une sorte d'idée fixe et quand on ne considère plus ce rang à Paris elle s'installe à Carville.

Ces désirs n'ont rien ôté à la duchesse de Miossens qui n'avait pas infiniment d'esprit pour les choses de fond et enviait le moyen d'accepter ces honneurs. (1994b:878).

Quant à Lamuel, il est difficile de la placer dans un statut social précis. Elle est adoptée chez les enfants trouvés par les Hautemare, c'est pourquoi nous manquons d'information sur sa vraie famille. Elle est ironiquement appelée "la fille du diable" par les habitants de Carville pour commémorer l'événement des feux d'artifice qui a eu lieu peu avant son adoption. Lamuel n'est jamais contente de vivre avec ses parents adoptifs, des petits bourgeois d'origine campagnarde qu'elle croit longtemps son oncle et sa tante. Elle est employée par la duchesse de Miossens comme lectrice, devient de bonne heure sa favorite et joue au Château la

fillette gentille. Cependant l'ennui du grand monde la rend malade, elle se sent en prison et retourne chez elle avec gaieté de coeur. Son premier jour chez ses parents, elle met une robe de paysanne et court toute la journée et toute la nuit et reprend le jargon vulgaire défendu au château.

Dix jours après être sortie de ce château, il n'avait laissé dans l'âme de Lamiel, pour tout souvenir, qu'un dégoût profond de trois choses, symboles pour elle de l'ennui le plus exécrationnel: la haute noblesse, la grande opulence et les discours édifiants touchant la religion. (1994b:962).

Lamiel n'est pas du tout satisfaite de la vie ennuyeuse de Carville et ne veut point accepter les rôles imputés à son sexe ni à sa classe. Elle renverse la hiérarchie des classes et des sexes, en séduisant Fédor, fils de la duchesse. Plus tard, jamais satisfaite de sa vie brillante avec le jeune homme, elle l'abandonne et mène une vie de débauchée à Paris où elle manipule facilement les gens de son entourage. Enfin, elle choisit comme amant un bandit pour qui elle commet des crimes et meurt enfin dans l'incendie qu'elle provoque elle-même. On la nomme "fille du diable" et en mourant elle la devient selon Berthier. "Suscitée par les flammes, elle y retournera: fille du diable, fille du feu." (Berthier 1994:17).

Toute la vie de Lamiel est comme un refus du statut de femme embourgeoisée; elle choisit de n'appartenir à aucune classe; de surcroît elle renverse les rôles traditionnels hommes-femmes en choisissant elle-même ses amours et sa manière de vivre. C'est un être à part parmi tous les personnages romanesques créés par Stendhal. Elle symbolise non seulement l'héroïne non-conformiste mais aussi la plus rebelle, voire même diabolique. Cependant, par son aversion pour l'ordinaire et l'ennuyeux c'est un personnage beyliste qui essaie de se frayer un chemin afin d'atteindre le bonheur qu'elle ne peut jamais connaître. Enfin elle choisit la mort

car c'est peut-être le seule remède contre l'ennui pour cet être marginal.

Vivre c'est donc s'ennuyer, toujours et partout;
et comme s'ennuyer, ce n'est pas vivre,
l'équation mortifière se referme en un cercle
désespérément vicieux. (Berthier 1994:24).

Mina Wanghen, héroïne allemande du fragment du roman intitulé Le Rose et Le Vert est parmi les femmes mécontentes de leur statut social. L'unique héritière d'un banquier richissime, Mina refuse le rôle de jeune bourgeoise brillante. Elle préfère les débats politiques et philosophiques aux amusements de son âge et de son sexe et énerve les hommes de son entourage avec son non-conformisme flagrant. Comme l'affirme Bolster, Mina est "une patricienne dont les idées cadrent fort mal avec celles de sa classe". (1970:87). A la mort subite de son père, elle exprime l'idée folle d'exposer sa famille ruinée pour fuir les jeunes hommes de son entourage qu'elle croit tous à la chasse de sa fortune. Plus tard, elle va à Paris et y fait la réputation d'une jeune fille bizarre parce qu'elle ne cache pas sa déception à l'égard des Français qu'elle admirait pour leurs idées égalitaires. La jeune fille méprise l'élite française qu'elle juge grossière et trop attachée à ses intérêts matériels.

Venons de passer en revue ces caractères féminins. La plupart en effet refusent de vivre conformément au statut qui leur est imposé par la société. Ce sont encore les femmes les plus admirables. Celles qui sont un peu plus conformistes manquent encore à l'idéal féminin de Rousseau car elles sont vaines et fausses. Nous constatons encore dans les pages suivantes que leur éducation ou leur position culturelle ne conviennent pas beaucoup au modèle proposé par le penseur.

Armance est considérée comme un personnage singulier par les dames de son entourage à cause de son éducation étrangère. "On voyait qu'Armance ne se permettait pas une foule de choses que l'usage autorise et que l'on trouve journellement dans la

conduite des femmes les plus distinguées." (1995:57). Malgré le manque de détails sur l'enseignement qu'elle a reçu, nous comprenons de ses entretiens avec Octave qu'elle est bien cultivée. Elle critique les préjugés sociaux citant des oeuvres littéraires et des journaux quotidiens. Elle peut facilement converser avec Octave et devient sa meilleure amie grâce à son entendement politique et philosophique. Octave, qui méprise à peu près toutes les personnes de son entourage, estime Armance surtout pour son esprit vif.

Sa tante, madame de Malivert est douée d'un esprit fin et piquant mais elle est élevée, conformément à son statut, en bonne chrétienne royaliste. Donc elle n'approuve pas que son fils lise les philosophes des Lumières ayant peur de la vengeance de "cet être tout-puissant". (1995:34).

Quant à madame de Bonnivet, elle est éduquée aussi par des principes métaphysiques et monarchistes. Elle déteste les philosophes du dix-huitième siècle et ne s'occupe que "de Dieu et des Anges". (1995:61). Toutefois, elle a remplacé sa croyance catholique par une nouvelle religion propagée par les philosophes allemands à la mode. Stendhal nous décrit son zèle ainsi: "Elle eût marché au martyre pour assurer le triomphe de sa nouvelle religion." (1995:65-66).

La marquise del Dongo se décrit comme une femme ignorante. Cependant, son étonnement devant le fanatisme de son fils Fabrice élevé chez les jésuites est une indice de la présence de l'esprit chez elle.

Gina est présentée d'abord comme une jeune pensionnaire de couvent. L'auteur ne s'arrête pas trop sur son enseignement. Néanmoins l'influence considérable qu'elle exerce sur les milieux politiques nous la montre comme une femme intelligente et cultivée ayant des connaissances profondes sur l'histoire et sur la littérature. Elle utilise sa grande culture pour convaincre les gens et pour les gouverner. Ainsi dirige-t-elle la princesse de Parme en

l'effrayant par le malheureux exemple de Marie de Médicis exilée par son fils à cause du cardinal Richelieu.

Il n'existe aucune information précise sur l'éducation de Clélia. Ses réflexions à propos de l'injustice engendrée par l'absolutisme nous la montrent comme une personne cultivée. Cette "petite sectaire de libéralisme" pense un moment à "poignarder le prince comme l'héroïque Charlotte Corday". (1994b:319). Toutefois le vœu qu'elle donne à Madone de ne plus voir Fabrice par remords nous la brosse comme une femme superstitieuse, victime de l'éducation religieuse donnée à toutes les jeunes filles de son rang.

En dépit de son intelligence naturelle, à première vue, madame de Rênal paraît sotte à cause de sa mauvaise éducation. Elle est élevée chez les soeurs jésuites, une éducation convenable à son statut de femme noble. Grâce à son bon sens inné elle vient d'oublier cette première éducation nocive donc elle est restée ignorante.

On l'eût remarquée par le naturel et la vivacité d'esprit, si elle eût reçu la moindre éducation. Mais, en sa qualité d'héritière, elle avait été élevée chez des religieuses adoratrices passionnées du Sacré-Coeur de Jésus, et animées d'une haine violente pour les Français ennemis des jésuites. Mme de Rênal s'était trouvée assez de sens pour oublier bientôt, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent; mais elle ne mit rien à la place, et finit par ne rien savoir. (1995:250).

Malgré cet oubli heureux, madame de Rênal revient par regret aux principes de sa première éducation chrétienne et sa dévotion provoque la fin tragique du roman. Le remords et la peur du péché la rendent folle. Sous les commandes de son confesseur, elle écrit une lettre au marquis de La Mole dans laquelle elle révèle ses amours adultères avec Julien.

Mathilde de La Mole est aussi élève du Sacré-Coeur. Cependant, elle a pu combler le manque d'une bonne éducation par la lecture. Loin de devenir ignorante et dévote, elle

s'est frayée une carrière de femme cultivée et rebelle en lisant des auteurs peu conformes à son statut. Nous la connaissons d'abord en volant un Voltaire à la bibliothèque de son père, qualifié ironiquement par Stendhal comme "digne complément d'une éducation éminemment monarchique et religieuse, chef-d'oeuvre du Sacré-Coeur". (1995:453). Elle ne cache pas qu'elle vénère Rousseau et surtout son Contrat Social, l'ennemi le plus acharné de sa classe. Stendhal montre sa prédilection pour cet être révolté. "Nous nous hâtons d'ajouter que ce personnage fait exception aux moeurs du siècle" dit-il et ajoute: "Ce n'est pas en général le manque de prudence que l'on peut reprocher aux élèves du noble couvent Sacré-Coeur." (1995:510).

Ce ne sont pas seulement les écrivains des Lumières que Mathilde connaît. Ses lectures la rendent non seulement non-conformiste mais aussi romanesque, voire même mélancolique. Bien qu'elle prétende mépriser la poésie elle se fait une image grandiose de l'amour-passion et finit par se croire éperdument amoureuse de Julien. L'histoire de la Renaissance la fait rêver sur la vie glorieuse de son ancêtre Boniface. A ce propos, Bolster nous fait remarquer le rapport entre la personnalité exceptionnelle de Mathilde et ses lectures variées.

Ce sont les recueils de poésie à tranche dorée qui lui apprennent qu'elle est à l'âge du bonheur, découverte qui augmente son sentiment d'ennui et son désir d'évasion... ce sont ses lectures désordonnées qui lui ont inspiré le culte du XVIII^e siècle -enthousiasme typiquement romantique- et qui, tout en lui faisant désirer le drame et la poésie de l'existence, lui ont fait perdre le sens du réel. (Bolster 1970:37)

L'exemple de madame de Chasteller ne manque pas à la règle commune de l'instruction au couvent comme pour les autres héroïnes de sa classe. Elle est mise par son père au couvent du Sacré-Coeur à Paris. La jeune femme épousant un maréchal lié à Charles X, a entamé son éducation mondiale à la

Cour. Comme madame de Rênal, l'héroïne de Lucien Leuwen est parfaitement ignorante comme l'exige les moeurs de sa caste pour le beau sexe. Elle est élevée exprès ignorante pour ne pas ressentir son intelligence naturelle. "Mme de Chasteller avait reçu du ciel un esprit vif, clairvoyant, profond, mais elle était bien loin de se croire un tel esprit." (1995:933). Dans le couvent, on lui a appris de ne jamais agir par raison mais seulement par devoir chrétien. "C'est une impiété, une témérité menant au protestantisme, que de dire à une petite fille: Faites telle chose parce qu'elle est raisonnable." (1995:935). Selon Stendhal, on assure la docilité et la soumission des femmes en les élevant sottes, en les faisant oublier les exigences de la raison. Surtout les romans doivent être défendus parce qu'ils ne conviennent pas à la conception de fausse décence prêchée par l'enseignement religieux. "Elle n'avait pas même l'expérience des livres: on lui avait peint tous les romans, au Sacré-Coeur, comme des livres obscènes." (1995:1045). L'ignorance et le manque d'expérience de madame de Chasteller la dirigent mal dans ses rapports avec l'homme qu'elle aime.

Les jeunes filles de la noblesse provinciale sont aussi ignorantes que madame de Chasteller. Stendhal en accusant la société pour avoir laissé les femmes ignorantes, fait apparaître son aversion pour l'éducation féminine de son époque. Quand Lucien Leuwen est présenté à "plusieurs demoiselles de la première qualité" il est étonné de trouver "quelques petites idées à la portée de ces intelligences, non cultivées exprès des jeunes filles de la noblesse de province". (1995:834).

Les bourgeoises provinciales dont "l'ignorance... est inimaginable" ne lisent jamais. Elles ne s'intéressent qu'aux devoirs traditionnels de mère et d'épouse imputés à leur sexe par la société. Dans cet exemple donné par Stendhal, elles

nous semblent toutes imiter le modèle édifiant de Julie qui ne s'intéresse point aux affaires des hommes.

Les maris lisent des journaux auxquels ils sont abonnés en commun, et que leurs moitiés ne voient jamais. Leur rôle est absolument réduit à celui de faire des enfants et de les soigner quand ils sont malades. (1995:834).

De même, la grande bourgeoise parisienne, madame Grandet qui prêche d'ordinaire des discours moralisants contre le genre romanesque a recours à La Nouvelle Héloïse quand elle ne peut point dormir se croyant amoureuse de Lucien. "Il se trouva que l'emphase un peu pédantesque qui fait fermer ce livre par les lecteurs un peu délicats était justement ce qu'il fallait pour la sensibilité bourgeoise et commençante de madame Grandet." (1995:1364). En effet, pour s'éduquer comme un personnage important, elle se permet de lire seulement des oeuvres sérieuses à l'instar des mémoires des grandes personnalités qui lui semblent "le manuel d'une femme du grand monde". (1995:1364).

Après avoir étudié l'éducation plus ou moins traditionnelle des personnages féminins, nous venons à l'exemple de Lamiel qui s'écarte de toute norme et qui mérite donc une place majeure. Lamiel est présentée d'abord comme une petite fille et nous avons la chance de tracer toutes les étapes de son éducation à travers le récit de sa vie pleine d'aventures.

Sa première éducatrice est une femme extrêmement ignorante, sotte et dévote, madame Hautemare qui ne lui parle "que de devoirs et de péchés". (1994b:893). Quant à monsieur Hautemare, il l'oblige à lire une heure le matin et une heure le soir. La petite fille naturellement vive et gaie s'ennuie beaucoup car on ne lui permet jamais de se distraire. Ses parents bien-pensants qui propagent une fausse décence lui interdisent tout.

Madame Hautemare trouvait du péché à la moindre distraction: le dimanche, par exemple, non seulement il ne fallait pas aller voir la danse..., mais même il ne fallait pas s'asseoir devant la porte de la chaumière... car de là on entendait le violon, et l'on pouvait apercevoir un coin de cette danse maudite qui rendait jaune le teint de monsieur le curé. (1994b:904).

Tout en bornant la conduite de la jeune fille à l'asphyxier, et en lui imposant des devoirs suffoquants, ses vieux parents ne supportent pas non plus qu'elle pleure d'ennui et la gâtent afin de la consoler. A la suite d'une contrainte, on lui donne de la friandise ou de l'argent pour qu'elle s'égaie. Donc la première éducation de Lamiel, fruit d'une ignorance totale, expose une contradiction profonde.

Ensuite, nous passons à la deuxième phase de l'éducation de la jeune fille que nous nous permettons de dénommer après Berthier comme "auto-éducation". (Berthier 1994:31). Lamiel trouve un jour un livre confisqué d'un élève par monsieur Hautemare et commence à prendre du goût de la lecture de ce livre défendu.

Elle lut presque tous les livres du maître d'école avec un plaisir fou, quoique n'y comprenant pas grand'chose mais elle jouissait des imaginations qu'ils lui donnaient. (1994b:905).

Plus tard, nous la voyons résider au château de la duchesse de Miossens. Voulant parfaire l'éducation de Lamiel, la duchesse l'invite à lire des romans moraux comme ceux de madame de Genlis. Lamiel, qui perd au château la gaieté de jeunesse tombe malade d'ennui. Le docteur Sansfin, un "diable bossu", un "Méphisto pédagogue", (Berthier 1994:44), chargé de guérir la jeune fille, prétend lui apprendre le bon sens en l'éduquant d'une façon étrange. Il fait lire à sa patiente la Gazette des Tribunaux où les crimes et les criminels intéressent vivement celle-ci. Plus tard, le médecin lui conseille de jouer la malade pour satisfaire ses caprices en

prétendant cacher le sang. Il met à la bouche de Lamiel une éponge remplie de sang d'un oiseau auquel il vient de couper la tête. Sansfin donne à Lamiel ainsi le goût du mensonge, de l'hypocrisie et du crime.

Il parvint à lui faire placer dans la bouche la petite éponge imprégnée de sang... le docteur donna à Lamiel non pas la conviction, mais bien mieux, la sensation qu'elle commettait un grand crime. (1994b:926).

Avec cette éducation cruelle mais point ennuyeuse Sansfin joue le rôle de Méphisto en faisant de sa jeune et curieuse disciple un Faust femelle. Helga Druxes aussi considère ce "démagogue vain" comme Méphisto, comme "un mauvais guide" qui est conscient du "potentiel destructif" de son disciple. (Druxes 1991:33).

Contre le docteur diabolique qui la pousse à considérer des vices comme des gaités naturelles, elle a pour autre précepteur le jeune abbé Clément qui désire la former comme une bonne bourgeoise en lui apprenant un peu de tout.

Cet enseignement était bien différent de celui que donnait le docteur Sansfin... Souvent celle-ci tombait dans une profonde rêverie que l'abbé ne savait comment expliquer. C'était lorsqu'une chose enseignée par l'abbé semblait en contradiction avec une des terribles maximes du docteur. (1994b:934).

Toutefois, l'éducation de Lamiel maintient son caractère contradictoire et cette double éducation égare la jeune fille davantage. Née avec un esprit vif, une âme exceptionnelle et une curiosité inimaginable, elle essaie de trouver la vérité qu'elle croit qu'on lui cache en se mettant en des voies dangereuses. "Sans doute, Lamiel est bien un roman d'apprentissage, où la jeune fille apprend d'ailleurs plus de la vie que de ses divers précepteurs" affirme Trousson au sujet de l'éducation de Lamiel. (1986:143).

Mina Wanghen, n'est point éduquée d'une façon traditionnelle. Mais à l'encontre de Lamiel dont l'éducation est faite d'abord par des personnes ignorantes et dévotes puis par un homme de mauvaise intention, elle a reçu une éducation soignée. Elle a tous les grands ouvrages littéraires publiés en France donc exprime l'admiration la plus forte pour les idées révolutionnaires. Il y a un inconvénient profond entre son statut de jeune fille richissime et son éducation. Son père a choisi pour Mina comme précepteur un professeur renommé qui est emprisonné à cause de ses idées dangereuses. Cette éducation qui ne convient ni à son sexe ni à sa grande fortune sera critiquée sévèrement par les jeunes hommes qui ne sont pas contents de son intelligence et de son non-conformisme. Son cousin exprime comme suit sa désapprobation à propos de l'enseignement de la jeune rebelle:

Elle a trop d'esprit. Et ce fut une erreur de mon excellent oncle d'aller lui chercher pour répétiteur d'histoire ce fou d'Eberhart... elle est plus souvent citée pour son esprit que pour sa beauté, vous voyez ce qui en arrive. (1994b:1083).

Stendhal, critique en effet l'insuffisance de l'éducation donnée aux femmes et note ironiquement que le malheur de Mina vient de son éducation parfaite:

Ce fut cette éducation singulière pour une fille jeune qui causa sans doute tous ses malheurs. Elevée au Sacré-Coeur du pays et en adoration perpétuelle devant les croix conférées à un brave diplomate par des souverains protecteurs de l'ordre, elle eût sans doute été fort heureuse, car elle était destinée à être fort riche. (1994b:1072).

Or, comme on peut saisir des comportements des autres femmes analysés ci-haut, l'auteur ne cache pas son aversion pour l'éducation conventionnelle qui assure l'esclavage des femmes en les réduisant à une ignorance abominable et donc à une existence soumise.

Nous avons constaté que l'éducation de la majorité écrasante des femmes qui figurent dans l'oeuvre romanesque de Stendhal contrarie le modèle proposé par Rousseau. Sauf Armance, toutes les aristocrates sont élevées au couvent, une institution pédagogique trouvée nuisible par le philosophe. Néanmoins, quant à son but l'éducation donnée au couvent n'est pas du tout différente de celle proposée dans le système rousseauiste. Les femmes en sortent assez ignorantes et soumises comme l'exige le créateur de Sophie. Les femmes qui sont plus proches du modèle rousseauiste sont de jeunes aristocrates et bourgeoises de Nancy qui étonnent Stendhal par leur ignorance et par leur obéissance mais ce sont des personnages insignifiants. Parmi les héroïnes, seule madame de Chasteller peut être considérée comme un personnage rousseauiste par sa retenue et par son ignorance. Mathilde, Gina et Mina, les femmes les plus non-conformistes sont aussi celles qui ont plus d'intelligence et de culture. Quant à l'éducation diabolique de Lamie, elle est fruit d'une société décadente parce qu'elle est basée sur une contradiction entre l'extrême dévotion et le refus de toute vertu humaine comme une réaction contre les faussetés morales. Il semble que Stendhal a créé cet exemple exprès pour défigurer l'idéal féminin suggéré par Rousseau.

II.2. LES FEMMES FACE A LEURS DEVOIRS

Nous venons de constater l'attitude générale des personnages féminins devant leur statut social et de faire une analyse sur leur niveau culturel. Sous ce nouveau titre, nous désirons étudier leurs comportements à l'égard de certains devoirs conventionnels. Cherchons à voir tout d'abord, si ces femmes se comportent avec une docilité parfaite exigée par le modèle rousseauiste.

La première héroïne romanesque de Stendhal nous est présentée comme une jeune fille aux traits d'une douceur

enfantine. Or, la force de la volonté d'Armance trahit l'air doux de son apparence. C'est ainsi qu'elle peut imposer à Octave une certaine manière de vivre malgré sa position inférieure de pauvre orpheline. Elle le gronde sévèrement "avec l'air de l'inquiétude et presque de la colère" pour avoir fréquenté des lieux indignes de son statut. (1995:82). Elle est tellement imposante qu'Octave trouve normal qu'on l'écoute. "Je ne reparaitrai pas dans les lieux où jamais l'on n'aurait dû voir votre ami" lui répond Octave comme preuve de sa soumission devant la fermeté de sa jeune amie. (1995:83).

La marquise del Dongo, mère de Fabrice est douce comme un ange. En effet, elle est douée d'un courage parfait, c'est elle qui accueille les officiers français quand son lâche mari l'abandonne toute seule dans le château. Mais dans le quotidien elle se comporte en femme soumise en se laissant diriger par son époux despote. Si elle ose de temps en temps ne pas lui obéir, elle le fait discrètement et seulement par amour maternel. Ainsi aide-t-elle Fabrice courageusement quand celui-ci quitte la maison paternelle et plus tard quand il y revient clandestinement.

Quant à Gina del Dongo, nous ne la voyons jamais en femme soumise. Dans toutes les étapes de sa vie elle est ferme, courageuse, indépendante voire même rebelle. Elle fait un premier mariage contre le gré de son frère. Cette âme rebelle se comporte de la même manière auprès du prince de Parme qui lui fait la cour et dont l'orgueil est blessé par le refus catégorique de celle-ci. Elle fait plus, et au lieu de prier le monarque les larmes aux yeux pour qu'il pardonne le crime à son neveu, elle lui présente subitement ses adieux. Elle ne manque pas non plus d'ajouter ironiquement ses remerciements pour les "anciennes bontés" du despote. Constatons l'insoumission voire même l'arrogance de Gina dans le discours suivant où elle affiche son aversion pour le régime despotique:

Je quitte à jamais les Etats de Votre Altesse Sérénissime, pour ne jamais entendre parler du fiscal Rassi, et des autres infâmes assassins qui ont condamné à mort mon neveu et tant d'autres. (1994b:251).

Gina n'est pas seulement désobéissante mais elle est aussi imposante. On la qualifie donc comme une femme "violente", "dominatrice", et "dynamique". (Levowitz-Treu 1978:153). Elle parvient à obtenir du Prince une déclaration de non culpabilité de Fabrice et un ordre d'exil pour son adversaire. Le prince se venge plus tard de l'indépendance de cette femme exceptionnelle qu'il prend pour l'impertinence. Gina remplit le mieux son rôle de femme imposante par son influence sur la vie de Fabrice. Elle lui assure les prix scolaires qu'il ne mérite point; le présente à la Cour et lui prépare une brillante carrière ecclésiastique. En proclamant Fabrice "une création de Gina", un critique constate: "le héros n'est somme toute, qu'un acteur dans l'histoire de la duchesse Sanseverina." (Ansel 1996:135).

Quant à Clélia, elle a l'air à première vue d'une femme douce et obéissante. A ce propos, "Clélia assume le rôle de la soumission" affirme Landry et ajoute: "l'intérêt que Clélia porte à Fabrice est initialement associé au devoir qu'elle accepte pour un être menacé de mort." (Landry 1984:339). Néanmoins elle fait figure d'une révoltée passive en refusant, du moins discrètement, l'obéissance que lui imposent les devoirs de fille et de sujet du monarque. Elle se réfugie dans la volière de la Tour afin d'éviter les reproches de son père qui veut lui imposer comme mari le marquis Crescenzi. Si elle semble obéir à son père en acceptant d'épouser le marquis, c'est pour sauver la vie à Fabrice. En effet, elle défie l'autorité paternelle et l'autorité politique en intriguant avec Gina dans l'évasion de Fabrice. Elle pousse loin et fait l'amour avec l'ennemi de l'Etat détenu par son père. Elle n'obéit qu'à un seul homme: Fabrice. Dans ce contexte, sa

soumission est celle d'une femme rendue déraisonnée par passion.

Chez les femmes du peuple nous observons une indifférence totale quant à l'autorité. La geôlière et l'aubergiste aident Fabrice à s'évader et ainsi outragent courageusement le droit public.

Quoi qu'elles soient des femmes dépendantes, ni Marietta ni Fausta ne manifestent une soumission totale vis-à-vis des hommes qui les entretiennent, elles leur désobéissent en continuant à voir Fabrice malgré les menaces de ceux-ci.

La dépendance et la soumission semblent être inévitables pour l'épouse triste et passive du prince de Parme. Elle souffre de l'humiliation que lui cause son mari qui tient une maîtresse. Elle tremble de vivre le même esclavage sous le règne de son fils. Elle obéit à Gina, son inférieure en rang, devient complice de celle-ci et accepte de faire brûler les documents qui l'accusent de la mort du prince.

La princesse, quoique fort piquée, pensa que la duchesse pourrait fort bien quitter le pays, et alors Rassi, qui lui faisait une peur affreuse, pourrait bien imiter Richelieu et la faire exiler par son fils. Dans ce moment la princesse eût donné tout au monde pour humilier sa grande maîtresse; mais elle ne pouvait. (1994b:426).

Madame de Rênal se distingue par son obéissance. Elle est opprimée dans ses relations conjugales, sociales, même amoureuses. Habituee à se soumettre à son mari elle ne peut pas objecter à sa résolution d'employer un précepteur. Séduite par Julien, elle lui obéit malgré un fort sentiment de culpabilité. Elle obéit plus tard à ses confesseurs. Par les propos ci-dessous, nous constatons comment cette âme égarée se plie devant l'autorité morale:

Mon respectable ami, Monsieur Chélan, me fit comprendre qu'en épousant Monsieur de Rênal, je lui avais engagé toutes mes affections, même celles que je ne connaissais pas, et que je

n'avais jamais éprouvées avant une liaison fatale. (1995:424).

Enfin un confesseur plus sévère lui dicte une lettre dénonçant Julien qu'elle va envoyer au marquis de La Mole. En dépit de son vif désir du sacrifice pour sauver Julien emprisonné, madame de Rênal obéit à son mari et quitte Besançon sur son ordre de regagner Verrières.

A l'encontre de madame de Rênal passive et soumise, Julien a pour deuxième maîtresse une femme imposante. Mathilde de La Mole n'est pas une femme qui obéit mais celle à qui on doit obéir. Julien devient son amant presque entièrement sous la commande de la jeune fille. Les comportements de Mathilde brossent une héroïne rebelle, notamment son choix d'un roturier comme amant, "un ennemi de sa classe" si nous nous permettons de reprendre la définition de Bolster. (1970:90). Devenant la maîtresse du secrétaire employé par son père, elle défie aussi la hiérarchie sociale. Elle décide de l'épouser sans se soucier de chercher même formellement la permission de son père. Par contre, elle écrit à celui-ci une lettre déclarant sa fermeté, lui impose quelques devoirs sur le nouveau statut de son futur mari et le menace de prendre le deuil de son amant s'il essaie de faire tuer Julien par honneur. Cet extrait de ladite lettre illustre la force de volonté de la jeune femme:

Mais je le jure à ses mânes, d'abord je prendrai le deuil, et serai publiquement madame veuve Sorel, j'enverrai mes billets de faire part, comptez là-dessus. Vous ne me trouverez ni pusillanime ni lâche. (1995:631).

Madame de Chasteller, par contre, est une femme dépendante, obéissant à un père égoïste et despote. De temps en temps, nous la voyons insoumise, comme dans la scène du bal donné en l'honneur d'une princesse où elle provoque presque un scandale avec sa tenue fort simple: "La robe modeste et peu chère qu'elle avait choisie était un acte de singularité qui

fut blâmée avec affectation de douleur profonde par monsieur de Pontlevé." (1995:916). Malgré les reproches de son père elle s'obstine à la porter. Ensuite, elle continue à recevoir chez elle Lucien Leuwen et les tête-à-tête prolongés avec le jeune bourgeois ne s'attardent pas à provoquer des rumeurs à Nancy. Elle ne se soucie ni des calomnies des bien pensants ni des reproches de son père. Mais, finalement, c'est le père qui l'emporte sur sa fille et madame de Chasteller doit employer une dame de compagnie, Mademoiselle Bérard, une bigotte envieuse qu'on désigne par le nom "de toad-eater, avaleur de crapauds" pour ne plus rester seule avec Lucien. (1995:969).

Toutes les grandes dames de Nancy, y comprise madame de Chasteller sont désobéissantes quant à leur position politique. Restées fidèles à la cause carliste, elles se militent en faveur du roi détrôné contre la nouvelle cour. Parmi celles-ci, madame d'Hocquincourt illustre l'exemple de femme insoumise. Elle "mène son mari" et "en fait tout ce qu'elle veut". (1995:803). L'indépendance est attachée à son caractère, elle ne se soucie jamais des qu'en dira-t-on.

Madame Grandet ne cède pas devant son mari; par contre elle le dirige tout en le méprisant. Or, plus tard, elle obéit à monsieur Leuwen qui lui commande de prendre Lucien pour amant. "C'est à vous, ma toute belle, à voir si vous voulez croire que je veux faire tout ce qui est en moi pour vous placer dans l'hôtel de la rue de Grenelle" lui dit le vieil homme. (1995:1335). Sa soumission devant une telle humiliation provient de l'ambition de gloire sociale qui hante l'âme vulgaire de cette bourgeoise.

Madame de Miossens étant sottement naïve, se soumet devant ceux qui ont un peu d'esprit. Dans ce contexte, le curé de Carville cède le pas au méchant docteur Sansfin. Elle prend l'habitude d'obéir à ce dernier. En dépit de son avarice, elle commence à dépenser beaucoup d'argent pour le luxe imposé

comme indispensable par Sansfin et accepte toutes les caprices de Lamiel.

Parmi toutes les femmes créées dans l'oeuvre romanesque de Stendhal c'est Lamiel qui illustre le mieux la femme insoumise. De même, par tous ses comportements, elle est le meilleur exemple d'être rebelle. Selon Martineau, Lamiel est "une sorte de Julien femelle", (Stendhal 1994b:861) et Bolster la décrit comme "le personnage le plus rebelle à toute discipline". (Bolster 1970:103).

C'est un caractère fort et une âme exceptionnelle. Apprenant du docteur Sansfin comment diriger madame de Miossens, elle utilise son intelligence pour subjuguier la pauvre femme et devient non seulement insoumise mais aussi imposante. Éduquée par le docteur comme une jeune rebelle, elle commence à ne pas se plier non plus à son précepteur diabolique. "Déjà la vanité, déjà l'orgueil de son sexe" pense Sansfin en voyant l'inflexibilité de sa disciple et décide de l'accepter telle qu'elle est: "Il faut que je me hâte de céder" se résout-il. (1994b:932). En femme imposante elle renverse ainsi l'ordre des fonctions imputées à sa classe et à son sexe en subjuguant sa protectrice la duchesse et son précepteur le docteur. Elle fait plus, suffoquée par la vie monotone de Carville elle oblige Fédor, fils de madame de Miossens à l'enlever. En effet ce n'est pas Fédor qui agit, c'est plutôt Lamiel qui enlève le jeune homme. "Lamiel n'éprouve d'autre bonheur que celui de commander. Pur rapport de forces, doublement inversé: une femme domine un homme, une rien-du-tout fait marcher un duc" note Berthier en parlant du caractère imposant de Lamiel et du renversement des rôles des classes et des sexes. (Berthier 1994:88).

Nous constatons l'ultime désobéissance chez Lamiel dans ses dernières actions. Ce n'est pas par hasard si elle choisit comme amant un bandit. Cela démontre une insoumission catégorique devant les normes traditionnelles et légales.

Enfin, en se tuant dans l'incendie du Palais de Justice provoqué par elle-même, Lamiel aboutit à exposer son caractère anarchiste voire même nihiliste.

Mina Wanghen est également une jeune fille indépendante, insoumise et imposante. Elle s'obstine à répandre une fausse nouvelle sur la ruine de sa famille pour ne plus souffrir l'hypocrisie de ses épouseurs. Elle veut imposer sa résolution à sa mère et à son cousin avec une persistance exemplaire. Comme ceux-ci ne peuvent plus résister devant les exigences de la jeune fille, ils doivent avoir recours à un avocat. Néanmoins, elle obtient de sa mère par son obstination la promesse de quitter sa ville natale pour Paris.

Soulignons que la majorité des femmes manquent à la dépendance et à l'obéissance, traits définissant la nature et le devoir primordiaux des femmes par Rousseau. Même une femme douce et soumise comme madame de Chasteller peut de temps en temps se révolter contre les absurdités qui dérivent des usages. A part madame de Rênal, les femmes dépeintes entièrement obéissantes sont la Princesse de Parme et la duchesse de Miossens, personnages dépourvus d'énergie et qui se trouvent parmi les gens bas et vulgaires selon les normes du romancier. Il serait donc convenable de les décrire comme les personnages les moins espagnolistes.

Voyons maintenant si les comportements de ces femmes se conforment avec la vertu féminine illustrée par les héroïnes de Rousseau.

Armance est d'une nature modeste et même timide. Elle ne cherche point la distinction et pourtant elle brille par son caractère sublime.

Aucune de ses actions ne réveillait d'une façon directe l'idée du sentiment exagéré de ce qu'une femme se doit à elle-même, et cependant un certain charme de grâce et de retenue enchanteresse se répandait autour d'elle. (1995:57).

Sa pudeur est la conséquence naturelle de sa timidité. Pendant la convalescence d'Octave, quand celui-ci ose prendre sa main et lui donner un baiser, elle rougit de pudeur et de colère.

Armance est critiquée pour sa franchise parfois outrageuse. Même son regard fixe suffit à révéler son étonnement et son mépris. Cependant, par orgueil, elle a recours à la dissimulation même au mensonge. Elle crée un fiancé fictif afin de cacher ses sentiments pour Octave parce qu'elle se juge peu convenable à l'épouser. Elle a peur qu'on la prenne pour une femme vulgaire qui cherche sa fortune dans le mariage.

Quelques mots des femmes de madame de Bonnavet ... lui firent verser bien des larmes... L'idée d'être calomniée à ce point n'était jamais venue à Armance. Je suis une fille perdue, se dit-elle; mon sentiment pour Octave est plus que soupçonné, et ce n'est pas même le plus grand des torts que l'on me suppose. (1995:157).

Quand les circonstances l'obligent à accepter d'épouser Octave, Armance regagne sa franchise naturelle. Remarquant le chagrin de son fiancé et doutant de son amour, elle le questionne directement. Apprenant qu'Octave a un grand secret et qu'il se considère comme un monstre, elle lui révèle comment elle s'est soulagée: "J'eus la certitude que vous ne m'aimiez pas... Armance, oubliant sa retenue ordinaire, lui serrait la main avec passion et le pressait de parler." (1995:175). Son hésitation entre la modestie et l'orgueil, l'amour et la fierté, la dissimulation et la franchise peint Armance comme une jeune fille inconstante.

Armance est en quelque sorte un symbole de la chasteté féminine. Avant d'épouser Octave, elle rêve de rester la meilleure amie de celui-ci jusqu'à ce qu'il trouve une épouse, et ensuite de s'enfermer dans un couvent. A la suite de leurs noces, Armance apprend enfin le secret qui dévore Octave; son mari est impuissant. Avant de se suicider, Octave lui lègue toute sa fortune à condition qu'elle se remarie. Or, méprisant

tout ce qui appartient au monde matériel, Armance prend le voile dans un couvent lointain.

La marquise del Dongo est une femme modeste et timide. Elle est de nature très bonne et très sensible si bien qu'elle se met à pleurer quand Robert lui raconte la misère que les soldats français subissent. Mariée à un homme cruel elle se trouve amie intime de cet officier étranger. Le fait qu'elle donne naissance à Fabrice à la suite de la retraite des Français suscite des soupçons sur sa chasteté. Elle continue à écrire à Robert deux ou trois fois par an, et a peur que ce dernier trouve l'éducation de Fabrice "absolument manquée". (1994b:37).

Gina del Dongo est d'une gaieté folle mais sa vivacité n'étouffe pas sa sensibilité. Naturellement bonne, elle ne peut pas rester intacte devant le malheur d'autrui. Stendhal brosse Gina comme une femme exceptionnelle:

Personne dans la prospérité ne la surpasse par la gaieté et l'esprit aimable, comme personne ne la surpasse par le courage et la sérénité d'âme dans la fortune contraire. (1994b:29).

Elle étale le bonheur partout et ne se refuse pas les plaisirs mondains. On la voit assister aux spectacles de l'Opéra, donner des bals coûteux et briller dans les cours. Cependant, elle ne se laisse pas séduire par les splendeurs de la vie matérielle et s'en passe facilement par amour ou par honneur. A la mort du comte Pietranera, elle est réduite à vivre au cinquième étage d'un bâtiment humble mais elle n'accepte pas la main des gentilhommes riches et éperdument amoureux d'elle. Malgré sa pauvreté elle partage tout ce qu'elle possède avec les siens. Elle sacrifie par exemple "tout ce qu'elle possédait au monde" en donnant à Fabrice sa bourse ornée de perles. (1994b:48).

Devenue la riche duchesse Sanseverina, elle rencontre le poète Ferrante Palla dans la misère et l'oblige à accepter une

grande somme d'argent. Sa générosité n'est pas écrasante, elle lui adresse des paroles tendres. Sur cela, et en apprenant que le neveu de Gina est en danger, Ferrante lui offre ses services. Il ne recule pas devant les risques sur lesquels Gina l'avertit: "Fabrice, un homme de coeur va périr peut-être; ne repoussez pas un autre homme de coeur qui s'offre à vous!" la prie-t-il. (1994b:369). Gina signe un papier dans lequel elle prétend lui avoir emprunté une somme considérable. De même, elle donne comme marque de gratitude le tiers de ses possessions à son ancien domestique qui l'aide dans la même affaire.

Gina n'est pas follement amoureuse du comte Mosca mais l'amabilité et la sincérité d'amour du ministre l'attirent. Mariée formellement au duc Sanseverina elle vit en concubinage avec Mosca. Même en outrageant les moeurs, elle maintient toujours son honneur. Elle reste fidèle à Mosca en résistant aux menaces du prince. Même aimant Fabrice discrètement, Gina ne pense jamais à tromper son amant. Elle se félicite ainsi de sa fidélité: "pendant cinq années entières il n'a pas eu une distraction à me reprocher. Quelles femmes mariées à l'autel pourraient en dire autant à leur seigneur et maître? " (1994b:256). Or, elle doit en dernier bilan se plier devant le nouveau prince afin de sauver la vie à Fabrice. Quand même elle refuse catégoriquement l'offre du mariage du jeune prince qu'elle trouve ennuyeux, et épouse Mosca parce qu'il est estimable et aimable.

Gina est toujours extrême en tout, dans son amour comme dans sa haine, dans son sacrifice comme dans sa vengeance. Elle devient presque folle en apprenant que Fabrice risque le poison et prend bien des risques pour le sauver. Cependant, elle n'est pas entièrement satisfaite en accomplissant sa mission. Elle fait plus, et se venge du prince en le faisant empoisonner.

Donc Gina est un modèle de générosité, de courage, de sacrifice et de volonté sinon de vertu féminine. Elle n'est ni timide, ni chaste, ni modérée. Elle ne se soucie d'aucune règle que celle de l'honnêteté. Néanmoins, elle est parmi les plus charmantes et les plus inoubliables femmes créées par Stendhal. Tout chez elle rappelle la grandeur d'âme humaine. Avec ses vertus et ses vices, la sublime Gina est l'un des personnages stendhaliens les plus beylistes.

A l'encontre de Gina, Clélia Conti est modeste, timide, pieuse et calme. Elle déteste les bals et s'y rend à contre-cœur. Avec son aversion pour les plaisirs mondains, elle suscite l'image d'une jeune fille destinée à embrasser la vie religieuse. On la critique pour son humble conduite:

Vous serez toujours trop modeste... pourquoi marcher ainsi les yeux baissés? on vous prendra pour une de ces bourgeoises tout étonnées de se trouver ici, et que tout le monde est étonné d'y voir. (1994b:463).

Elle est de nature sensible et gentille. Elle essaie d'éviter la vue affreuse de l'arrivée d'un nouveau prisonnier à la Tour. Sa timidité devient plus évidente quand elle comprend qu'il s'agit de Fabrice del Dongo. Par timidité et par étonnement elle ne peut pas répondre aux propos respectueux de Fabrice et se torture pour avoir agi comme si elle le méprisait. "Il aura cru voir en moi une âme basse; il aura pensé que je ne répondais pas à son salut parce qu'il est prisonnier et moi fille du gouverneur" pense-t-elle et se reproche beaucoup son comportement. (1994b:270). Elle commence à s'intéresser au sort du jeune homme par pitié. Fabrice peut la contempler de sa cellule quand elle vient soigner ses oiseaux. Clélia s'efforce, par gentillesse, de répondre au salut du jeune homme; cependant son embarras montre sa sensibilité et sa timidité.

Sur ce salut, la jeune fille resta immobile et baissa les yeux; ... évidemment, en faisant effort sur elle-même, elle salua le prisonnier

avec le mouvement le plus grave et le plus distant, mais elle ne put imposer silence à ses yeux; sans qu'elle le sût probablement, ils exprimèrent un instant la pitié la plus vive. Fabrice remarqua qu'elle rougissait tellement que la teinte rose s'étendait rapidement jusque sur le haut des épaules. (1994b:317)

La bonté de Clélia et sa révolte contre l'injustice la rendent hardie. Elle agit courageusement en apprenant que Fabrice sera empoisonné. Elle lui écrit des billets pour qu'il ne touche pas des aliments vénéneux et lui fournit de l'eau et du chocolat. Enfin, éprise de Fabrice, elle lui donne rendez-vous en risquant de se voir déshonorée aux yeux du gardien. Dans leur premier entretien, elle renonce à sa retenue ordinaire et révèle ses sentiments avec franchise. "Je n'avais éprouvé que de l'éloignement pour les hommes qui avaient cherché à me plaire... Je trouvais au contraire des qualités singulières à un prisonnier" lui avoue-t-elle. (1994b:349). Elle devient complice de Gina dans l'évasion de Fabrice mais se sent proie au remords à cause de l'état lamentable de son père. Elle donne alors à Madone le vœu de ne plus voir Fabrice et épouse par devoir filial le marquis Crescenzi. Elle s'enferme pour éviter toute rencontre avec Fabrice. "La marquise de Crescenzi, accablée de remords, et effrayée par le directeur de sa conscience... s'était donnée pour prison son propre palais." (1994b:470). Cependant elle ne peut pas résister à son amant et finit par le recevoir la nuit, dans un noir total.

La franchise qu'elle se permet malgré sa pudeur naturelle; le remords qu'elle éprouve pour avoir péché dans chaque étape de son amour et le fait qu'elle ne reste pas fidèle à son mari malgré son vif désir de chasteté rendent Clélia une femme inconstante. La raison en est évidemment la lutte interminable entre sa piété et sa passion. Elle accouche de l'enfant de Fabrice et laisse, par faiblesse, son amant l'enlever. Elle meurt de chagrin suivant la mort du petit.

Bien qu'elle soit naturellement vertueuse, Clélia devient victime de sa passion. Donc elle est toujours en proie au remords le plus vif et affiche son état d'âme en pleurant. "Les larmes traduisent de la façon la plus classique le combat que se livrent en son coeur l'amour et le devoir" affirme Cellier. (1996:136).

Chez madame de Rênal, Stendhal esquisse un personnage aussi modeste et timide que Clélia Conti. C'est une femme vertueuse qui éprouve une répulsion insurmontable à l'égard des réunions mondaines. Elle préfère passer ses journées chez elle, dans son jardin, avec ses enfants. Elle est tellement naïve qu'elle se croit une femme heureuse d'un ménage idéal.

Elle avait un certain air de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche; aux yeux d'un Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité, serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté. Si elle eût appris ce genre de succès, Mme de Rênal en eût été bien honteuse. Ni la coquetterie, ni l'affectation n'avaient jamais approché de ce coeur. Monsieur Valenod, le riche directeur du dépôt, passait pour lui avoir fait la cour, mais sans succès, ce qui avait jeté un éclat singulier sur sa vertu. (1995:229).

Madame de Rênal est douée d'une pitié humaine et d'une générosité sincère. Comme elle n'a aucune expérience de pauvreté celle de Julien la tourmente. "Cette extrême pauvreté, qu'elle ne soupçonnait pas, toucha madame de Rênal." (1995:250). Elle veut lui faire un cadeau, mais hésite beaucoup ayant peur de le blesser. Enfin elle ose lui offrir quelques louis comme "marque de sa reconnaissance".

Avec l'arrivée de Julien chez elle, d'abord l'état d'âme et ensuite les comportements de madame de Rênal subissent une transformation incroyable. Elle n'est plus timide, on la voit mener son mari avec une adresse peu convenable à une femme innocente. Quand monsieur de Rênal reçoit une lettre anonyme elle prépare un plan astucieux pour dissiper les doutes sur

son adultère. En prétendant les cacher, elle fait de sorte que son mari trouve les lettres envoyées par Valenod. Elle lui inspire ainsi l'idée que la lettre anonyme est écrite par ce dernier par pure jalousie.

Madame de Rênal est victime d'une passion fatale. Son âme chaste ne peut plus rester tranquille en présence de la contradiction entre sa piété et son péché. "Tantôt elle craignait de n'être pas aimée, tantôt l'affreuse idée du crime la torturait." (1995:280). Elle devient extrêmement dévote par remords, soupçonne la colère divine en chaque malheur advenu et commence à devenir inconstante même folle. Il est facile de noter une fois de plus la ressemblance entre Clélia et madame de Rênal. Toutes les deux s'adonnent à une piété excessive comme signe de remords pour avoir trahi leur vertu. Froger souligne ainsi comment ces deux femmes pieuses se rapprochent: "Il n'y a aucune rationalité dans leur dévotion comme il n'y a point de rationalité dans leur dévouement amoureux." (Froger 1991:41).

Quant à Mathilde, imbue de la culture du dix-huitième siècle, elle n'est pas du tout pieuse. "Dans les positions ordinaires de la vie elle ne croit guère à la religion... elle l'aime comme très utile aux intérêts de sa caste" pense Julien. (1995:544). Elle n'est pas modeste non plus. C'est une femme altière, qui a des "gestes de reine". (1995:486). La fierté est sa nature, elle méprise les gens du commun qui l'entourent, se moque des jeunes hommes qui lui font la cour, dédaigne ces êtres inférieurs qui ont tous les mêmes gestes et les mêmes idées. Le marquis de Croisenois, cible de son mépris est parmi ces ennuyeux. "Je sais d'avance tout ce que me dirait le pauvre marquis, tout ce que j'aurai à lui répondre" pense-t-elle à propos de son prétendant. (1995:513). Comme signe de son dédain pour tout ce qui est vulgaire, elle néglige sa toilette et semble à Julien dépourvue des grâces

féminines. Elle n'est point hypocrite et ne dissimule pas ses sentiments ni ses idées.

Or, sous cette extérieure presque masculine se cache une jeune fille romanesque à la recherche d'une union qui ne ressemble pas à celle des ennuyeux. Elle choisit donc le secrétaire de son père et oubliant la pudeur du sexe séduit Julien. Certes elle éprouve du remords après avoir perdu son pucelage. Toutefois, son regret ne provient pas des soucis de chasteté. "Je me suis donné un maître! se disait mademoiselle de La Mole en proie au plus noir chagrin." (1995:545).

Le remords qu'elle ressentit pour avoir cédé devant un homme rend Mathilde inconstante, elle pleure de rage, se brouille avec Julien, essaie de le mépriser et l'offense quand elle le peut. Cependant elle se soulage en pensant que du moins elle n'a pas agi par un motif vulgaire.

J'ai été séduite, répondait-elle à ses remords, je suis une faible femme, mais du moins je n'ai pas été égarée comme une poupée par les avantages extérieures. (1995:554).

Convaincue de la justesse de son comportement, Mathilde finit par accepter Julien comme époux. Elle se comporte courageusement en déclarant franchement son amour et sa grossesse à son père. De même, elle ne recule pas devant la tragédie que vit son amant. Apprenant le crime de celui-ci, elle agit avec une fidélité exemplaire. Laissant de côté son orgueil, elle s'humilie en sollicitant l'aide de tout le monde pour empêcher l'exécution de Julien. "Ce trait fut héroïque de la part d'une âme jalouse et fière" affirme Stendhal pour souligner le dévouement exceptionnel de Mathilde. (1995:662).

Toutefois, la modestie et la timidité font toujours défaut à Mathilde, elle suit fièrement les pompes funèbres de Julien tout en portant sa tête dans ses bras et son enfant dans son flanc.

De maints points de vue, les comportements de Mathilde sont comparables à ceux de Gina. Elles agissent pareillement par leur refus de jouer les rôles imputés à leur sexe. Elles se ressemblent par leur énergie exceptionnelle avec laquelle elles embrassent la vie et par le dévouement héroïque qu'elles éprouvent à surmonter les difficultés. Mathilde est, comme Gina, l'une des femmes les plus espagnolistes dépeintes par Stendhal.

Par contre, avec madame de Chasteller Stendhal crée un modèle de simplicité et de chasteté. Elle se déplaît dans les salons aristocrates et préfère une vie simple et solitaire aux plaisirs du grand monde. C'est par son dégoût pour le luxe et l'affectation qu'on la blâme injustement de vanité. Si elle n'est pas du tout vaniteuse, il est vrai qu'elle refuse de se mêler aux âmes basses de l'aristocratie provinciale. De même, sincèrement pieuse, elle entend la messe dans une église modeste au lieu d'assister aux cérémonies particulières aux nobles du pays. Son soupirant Lucien est frappé, dès leur première rencontre, par le naturel qui relève de la tenue et des comportements de cette femme sublime.

Madame de Chasteller déteste le mensonge et ne cache pas à Lucien sa confusion en le voyant déguiser ses idées. "J'ai été profondément affligée ... je vous ai entendu dire à monsieur de Serpierre le contraire de ce que vous me dites." (1995:996). Cependant, elle déguise ses sentiments profonds et dissimule par pudeur son penchant pour Lucien.

Elle se fût reproché comme un crime avilissant la moindre fausseté, la moindre affectation envers les personnes qu'elle chérissait. Hors le seul fait de préférence passionnée qu'elle accordait à Leuwen, elle lui disait la vérité sur tout avec un naturel, une vivacité que l'on rencontre rarement chez une femme de vingt-deux ans. (1995:997).

Comme madame de Chasteller se tient à l'écart de la société, tout le monde parle de son caractère indécis. Par

exemple, "elle fait mettre ses chevaux à sa voiture, et, après une heure ou deux d'attente, on dételle" dit-on. (1995:897). En effet elle est inconstante. Contre sa résolution de voir Lucien moins souvent, elle le reçoit tous les jours.

Madame de Chasteller se comporte avec une conception trop exagérée de vertu féminine. Elle chasse Lucien de chez elle pour lui avoir baisé la main. "Il eût pu tout aussi bien me baiser le front, pensa-t-elle. La pudeur blessée la mit hors d'elle même." (1995:1000). Pourtant elle a une réputation contraire à sa chasteté; c'est la femme dont on parle le plus à Nancy. On dit qu'elle a "apporté de Paris des manières bien dangeuses". (1995:899). Lucien qui saisit une certaine envie dans ces propos, finit par croire qu'elle a un amant mystérieux. Enfin, madame de Chasteller est punie de son extrême pudeur. Lucien devient dupe de la scène du faux-accouchement de madame de Chasteller préparée habilement par le méchant docteur Du Poirier. A force d'exagérer la chasteté et la discrétion, elle s'attire une réputation de femme légère qu'elle ne mérite pas du tout.

Les dames de la noblesse de Nancy sont toutes d'une vertu et d'une dévotion affectées. L'église où elles entendent la messe ressemble à un Salon aristocrate et on n'y admet pas les gens du peuple. Elles critiquent les comportements de madame de Chasteller mais surtout ceux de madame d'Hocquincourt, qui est la femme la plus légère de la haute société. Elle est vive, gaie, spirituelle, franche, curieuse et moqueuse. Elle change d'amant tous les ans et le nouveau venu devient toujours le meilleur ami de son mari. Le trait le plus caractéristique de madame d'Hocquincourt est sa franchise. Quand les bien pensants déclarent Lucien ennemi acharné de leur classe en le voyant comme "un révolté des jours de juillet" et "un homme sans naissance", elle leur tient tête et dit qu'elle le trouve charmant. "Héros ou non, ce jeune officier a déjà des envieux... j'aimerais mieux être

l'envié que l'envieux" affirme-t-elle. (1995:811-812). On la critique plus pour sa franchise, pour son aversion de l'hypocrisie et pour le "que m'importe" de ses comportements que pour sa frivolité. Avec madame d'Hocquincourt, Stendhal décrit une femme légère et aimable.

Or Madame Grandet est l'une des créatures les plus antipathiques qu'on rencontre dans l'oeuvre romanesque de Stendhal. Ayant une âme particulièrement basse et avide, elle représente la femme vulgaire. Cette grande bourgeoise pour qui l'attendrissement est un trait de faiblesse refuse le moindre acte de charité. Cependant elle affecte d'avoir beaucoup de pitié pour les malheureux. De même, il lui manque tout sentiment féminin, même humain mais elle joue sans cesse la femme délicate et sentimentale.

Madame Grandet n'avait rien de romanesque dans le caractère ni dans les habitudes, ce qui formait... un étrange contraste avec sa façon de parler toute sentimentale et toute d'émotion, comme une nouvelle de monsieur Nodier. Elle ne disait pas: Paris, mais: cette ville immense. (1995:1332).

Quant à la chasteté, madame Grandet passe pour une vertu intacte. Or, pour Lucien c'est une "catin triomphant d'être assez belle pour se vendre afin d'acheter un ministère." (1995:1372). La réputation de femme prude de madame Grandet provient de sa froideur méchante. En acceptant d'être la maîtresse de Lucien elle pense à propos du jeune homme: "l'être par lequel je puis être femme du ministre de l'Intérieur." (1995:1326). Quand son orgueil est blessé par la froideur de Lucien, elle feint de s'évanouir dans son bureau.

Madame de Miossens est une prude superstitieuse. Elle est un exemple à part avec ses prétentions de supériorité. Elle fait bâtir la copie exacte d'une tour médiévale pour montrer la puissance d'une duchesse comme preuve ultime de son manque de modestie:

Ce qui avait décidé la duchesse à se passer ces fantaisies coûteuses, c'était le désir de montrer aux habitants de Carville, trop infectés de jacobinisme, une véritable tour du Moyen Age, ce qui ne manquerait pas de leur rappeler ce que les seigneurs de Miossens étaient à leur égard autrefois. (1994b:928).

Dès son enfance, Lamiel n'agit jamais comme une fillette douce et timide. Elle est fière de sa beauté et de ses habits tout neufs et elle dédaigne fort les envieuses pauvres et laides. Quand celles-ci pour se venger de son orgueil l'appellent "la fille du diable" elle leur riposte avec des propos piquants. "Tant mieux... si je suis fille du diable; je ne serai jamais laide et grognon comme vous; le diable mon père saura me maintenir en gaieté" leur répond la filette. (1994b:904).

Lamiel n'est pas naturellement méchante; par contre l'abbé Clément trouve chez elle l'innocence et l'ignorance de la jeunesse. Or le docteur diabolique l'élève comme une petite hypocrite qui peut obtenir tout ce qu'elle désire par mensonge. Quoique rebelle, elle aime ses vieux parents. Toutefois, profitant de la curiosité naturelle de cette jeune fille d'esprit précoce, Sansfin lui apprend la méfiance et le mépris. Lamiel, dont l'imagination est pleine d'exemples héroïques des livres, les compare à ses parents plats et ignorants, et commence à les dédaigner.

Tout ce qui était prêché par la tante Hautemare, c'est-à-dire tout ce qui était du devoir réel ou de convention parmi les dévots du village, devint également ridicule aux yeux de Lamiel, elle répondait tout bas: C'est bête! à tout ce que sa tante ou son oncle pouvaient lui dire. (1994b:907).

Mais plus que l'éducation nocive du docteur, ce sont les interdictions interminables contre sa gaieté naturelle et maintes règles d'une morale austère qui engendrent chez Lamiel un dégoût remarquable pour la vertu. Apprenant de madame Hautemare que négliger ses devoirs religieux, danser comme

toutes les jeunes filles du village, se promener dans le bois et faire l'amour sont tous les mêmes vices, et trouvant ennuyeux tous les devoirs qu'on lui impose, Lamiel finit par nier toute règle morale. "Ne pas dire le chapelet le soir ou ne pas jeûner un jour de quatre-temps, ou aller au bois faire l'amour, parurent à Lamiel des péchés d'égale importance." (1994b:907).

Avec une curiosité insurmontable, elle se met à la recherche du plaisir toute seule. Elle est convaincue qu'on la trompe et qu'elle doit découvrir les péchés qui doivent être sans doute amusants. Les conseils édifiants de madame Hautemare ne font qu'augmenter son désir d'expérience. "Le langage dont sa tante se servait en tâchant de la prémunir contre les séductions des hommes devait à sa platitude un succès complet." (1994b:970). Elle décide d'apprendre la vérité à l'aide d'un jeune répétiteur de leçons et renverse ainsi tous les rapports entre les sexes. "Je te donnerai dix francs, viens dans le bois" lui commande-t-elle. (1994b:972). Ainsi perd Lamiel sa chasteté en payant les services d'un jeune homme chargé de cette mission. Ce faisant, elle n'agit ni par passion ni par amour, mais par curiosité.

Toutefois, ne trouvant aucun plaisir particulier dans ce péché, elle commence à désirer de commettre un autre plus amusant. Elle séduit Fédor, l'oblige à l'emmener à Rouen mais le laisse tomber dans un hôtel en lui volant sa bourse et ses valises. Ce qui lui plaît n'est pas du tout l'argent volée mais c'est la sensation qu'elle éprouve du crime:

Il serait difficile de peindre les transports de bonheur qu'elle sentit ... elle riait et sautait de joie en se figurant l'embarras du duc revenant à l'hôtel et ne trouvant plus ni maîtresse, ni argent, ni effets. (1994b:995).

Grâce à son habilité dans le mensonge, Lamiel se fait une nouvelle vie à Paris. Elle fascine tout le monde par son amabilité et suscite chez eux une grande pitié avec les

scénarios de la jeune fille opprimée. Insatisfaite de cette nouvelle vie monotone, elle commence à vivre avec un conte ivrogne qui l'introduit dans le demi-monde. Tout chez Lamiel est contre l'harmonie; ce n'est pas seulement la vertu féminine qui lui manque mais aussi le respect de tout ordre. Donc on la définit plus comme une "anti-Emile" que comme une "anti-Julie". (Trousson 1986:143).

Elle n'éprouve aucun plaisir dans cette vie de débauche, toutefois elle ne la regrette pas. Elle justifie sa conduite immorale comme suit: "Je n'ai pas cru faire mal en me donnant à des jeunes gens pour lesquels je n'avais aucun goût... Ne suis-je pas maîtresse de moi? à qui est-ce que je fais tort? A quelle promesse est-ce que je manque?" (1994b:1024). Cette déclaration de Lamiel aboutit à une morale expérimentale d'une femme curieuse qui est à la recherche de la vérité. A ce propos, ajoutons une évaluation concernant cette morale authentique.

En suivant les actions de Lamiel, lesquelles ne tiennent aucun compte de la morale, le lecteur sera choqué d'abord d'une vertu purement intérieure, qui consiste seulement à n'être point esclave. (Alain 1994:56).

Soulignons surtout que, en dépit de son portrait plein de vices, Lamiel n'est pas du tout un personnage exécrationnel. Par contre, c'est une héroïne -quoique inachevée- beyliste qui agit avec un dynamisme étonnant pour se faire une place à part en se distinguant des ennuyeux de son entourage.

A part cette femme diabolique au comble de négation des mœurs, nous constatons chez la plupart des personnages féminins un certain non-conformisme vis-à-vis de leurs devoirs moraux. Par dessus le marché, Armance et madame de Chasteller exceptées, toutes les héroïnes négligent la vertu sexuelle, soit par faiblesse, soit par indifférence, soit par refus catégorique. Quant aux femmes secondaires, s'il y a parmi

elles quelques prudes elles sont toutes fausses et artificielles.

Pour conclure ce titre, ajoutons que nous sommes encore une fois fort étonnés par la multiplicité des personnages féminins. Non seulement leur multiplicité mais aussi leur variété sociale, psychologique et morale sont particulièrement surprenantes. Nous sommes également fascinés par le profond sens d'observation du romancier qu'il applique à la fois à leur statut social et à leur état d'âme. Il les présente avec beaucoup de couleur et de détails qui ne lassent jamais.

II.3. LES FEMMES DEVANT L'AMOUR ET LE BONHEUR

Dans le premier chapitre de cette partie, après avoir exposé ses idées radicales concernant la condition des femmes et leur droit à l'amour, nous avons souligné que Stendhal était un écrivain féministe. Une recherche sur l'époque romantique nous a permis de remarquer deux aspects du féminisme de Stendhal. L'aspect social est exposé surtout dans son essai De L'Amour. Quant à l'aspect passionnel, il est "présent partout dans ses romans" affirme-t-on. (Bolster 1970:84). Nous tâcherons donc chercher, sous ce dernier titre, les différents niveaux de liberté que les femmes stendhaliennes manifestent dans leurs rapports avec l'amour et le bonheur.

Stendhal brosse, dans les comportements de sa première héroïne romanesque, l'une des femmes les moins libres dans sa conduite devant la passion amoureuse. Armance est de nature tendre, rêveuse et sensible pourtant elle a une idée étrange sur le rapport entre l'amour et le bonheur. Elle aime discrètement son cousin Octave. Elle devine que celui-ci l'aime aussi. Or, cette passion, loin de la rendre heureuse, est une source de malheur. Comme elle est trop pauvre pour épouser Octave récemment enrichi, elle est prête à sacrifier

ses rêves de jeune fille au nom de sa fierté. Hantée par une conception exagérée d'honneur, elle est convaincue qu'elle doit oublier ce "fatal amour". Par dessus le marché, elle ne peut aimer qu'Octave, parce que, parmi ses connaissances, il est le seul homme à avoir une âme aussi sublime que la sienne. Elle rêve donc d'une vie solitaire dans un couvent lointain: "Il faut me faire religieuse, je choisirai l'ordre qui laisse le plus de solitude, un couvent situé au milieu de montagnes élevés avec une vue pittoresque" se dit-elle. (1995:71).

Cependant, apprenant que son ami est grièvement blessé dans un duel, Armance accourt, sans hésiter, le voir malgré son horreur du scandale. Alarmée par la fragilité de santé d'Octave, elle est prête à sacrifier ses scrupules de l'honneur pour l'amour du jeune homme. Elle pense qu'elle peut le secourir, du moins le voir avant qu'il meure.

Tout lui parut devoir céder à l'obligation de secourir Octave dans ses derniers moments s'il vivait encore. Que me fait le monde et ses vains jugements? se disait-elle, je ne le ménageais que pour lui; et d'ailleurs, si l'opinion est raisonnable, elle doit m'approuver. (1995:137).

Ce comportement est un acte héroïque pour une jeune fille très sensible aux jugements d'autrui. Toutefois, même folle d'amour et de désespoir, elle est ferme dans sa résolution de ne pas céder devant sa passion. Armance révèle à Octave comment elle l'aime parce qu'elle le croit moribond mais n'hésite pas à le faire promettre de ne jamais chercher à l'épouser s'il se guérit.

Suivant la guérison du jeune homme, Armance fait de son mieux pour l'éloigner, et même avance qu'elle aime un autre. Toutefois, elle ne peut pas dompter son coeur en voyant Octave flirter avec la comtesse d'Aumale. Elle verse sans cesse des larmes en songeant aux amours de la comtesse et d'Octave. "Chacune des grâces de la comtesse était pour Armance l'occasion d'un acte d'humilité excessive. Comment Octave ne

lui donnerait-il pas la préférence? se disait-elle; moi-même, je sens qu'elle est adorable." (1995:160). Toutefois, même désespérément jalouse, cette âme sublime ne s'adonne pas à une envie vulgaire, par contre elle trouve sa rivale beaucoup plus charmante qu'elle-même.

Quand madame de Malivert la persuade d'accepter la main de son fils, Armance ne se refuse plus la liberté de chasse au bonheur. Oubliant sa réserve, elle se comporte librement dans leur tête-à-tête avec la joie d'une jeune fille amoureuse. "Se croyant autorisée par leur mariage si prochain, Armance se permit une ou deux fois de prendre la main d'Octave qu'il avait fort belle, et de la porter à ses lèvres." (1995:185). Tant pis, Octave n'a plus de confiance en l'amour d'Armance. Son oncle envieux, en forgeant l'écriture de celle-ci, inspire au jeune homme que sa fiancée ne l'aime plus. Octave renonce donc à la décision de révéler à Armance son secret et l'épouse pour lui léguer toute sa fortune. "Elle m'estime probablement, mais n'a plus pour moi de sentiment passionné, et ma mort l'affligera sans la mettre au désespoir" pense-t-il. (1995:188). Peu après leur mariage, il part pour Grèce; joue le malade lors du voyage et se tue enfin en avalant du poison.

Armance semble pour un moment, concilier l'amour et le bonheur; hélas cela ne dure pas longtemps. Leur amour sera vraiment fatal à Octave. Quant à Armance, le dernier sacrifice de sa vie est réalisé; elle s'ensevelit en se faisant religieuse.

Pour Gina la vie est comme une aventure où elle se met sans cesse à la quête du bonheur. Ainsi épouse-t-elle le comte Pietranera, un officier ruiné dont elle est follement amoureuse, partisan des idées libératrices. Son frère la prive de sa dot mais elle peut sacrifier tout au nom d'amour. Comme son mari doit fuir en France avec l'armée française chassée par les Autrichiens, Gina le suit avec dévouement dans sa

misère. "Toujours folle d'amour, elle ne voulait pas quitter son mari, et mourait de faim en France avec lui." (1994b:32).

A la suite de l'assassinat de son mari l'amour soulève chez Gina un vif ressentiment. Elle charge Limercati, son admirateur, de poursuivre et punir le meurtrier. Voyant l'indifférence de son ami, elle s'en venge cruellement. La rancune de Gina est aussi effrénée que son amour. "Elle redoubla d'attention pour Limercati; elle voulait réveiller son amour, et ensuite le planter afin de le mettre au désespoir." (1994b:43). Son plan astucieux consiste aussi à prétendre aimer un autre afin de mieux infliger Limercati qui deviendra fou d'amour et d'humiliation.

Gina décide de tenter un bonheur paisible dans le château antique près du lac de Côme. Elle goûte les délices de la nature près des siens et surtout de son neveu cadet Fabrice. Le voyant comme "un bel étranger" à son retour de France, Gina s'étonne d'aimer Fabrice avec un amour plus que maternel mais elle se répugne vite à ce sentiment perverse. "Fabrice l'embrassait avec une telle effusion d'innocente reconnaissance et de bonne amitié, qu'elle se fût fait horreur à elle-même si elle eût cherché un autre sentiment dans cette amitié presque filiale." (1994b:109). Il paraît que Gina éprouve des sentiments qui sont "à mi chemin entre amour, amitié, tendresse, admiration". (Richard 1954:96-97). Fabrice parti de nouveau, elle se trouve dans un état d'âme mélancolique et se délaisse de la vie résignée du château. Entretemps, le comte Mosca, ministre puissant de Parme lui déclare son amour. Elle l'estime parce qu'elle le trouve amusant et aimable. Gina essaie d'être honnête en répondant à l'amour de son ami. Toutefois, elle cache, peut-être inconsciemment, ses sentiments pour Fabrice dont elle a honte même de se révéler.

Vous jurer que j'ai pour vous une passion folle,
lui disait la comtesse... ce serait mentir...
J'ai pour vous la plus tendre amitié, je vous

accorde une confiance sans bornes, et de tous les hommes, vous êtes celui que je préfère. La comtesse se croyait parfaitement sincère, pourtant vers la fin, cette déclaration contenait un petit mensonge. Peut-être, si Fabrice l'eût voulu, il l'eût emporté sur tout dans son coeur. (1994b:120-121).

Cependant Gina ne peut pas toujours déguiser sa passion. Fabrice a peur que sa bienfaitrice finisse par lui déclarer son amour et donc gâcher leur amitié. Il est vrai qu'elle est "éperdument amoureuse" de Fabrice mais "sans se l'avouer". (1994b:280). Il convient de considérer le sentiment qu'elle éprouve comme un amour "qui s'ignore". "La duchesse Sanseverina n'a jamais pensé à Fabrice avec désir; un tel sentiment lui ferait horreur" note Alain. (1994:46).

L'amour et le bonheur ne vont pas toujours de pair. Apprenant l'emprisonnement de Fabrice, Gina éprouve une douleur profonde qui la rend presque folle. Toutefois, elle reprend ses sens vite afin de le secourir. Gina agit donc avec une énergie et un dévouement uniques pour sauver son neveu. Son altruisme est héroïque; elle risque sa vie et sa fortune. Par amour, elle devient de nouveau une femme vindicative, elle fait bien des folies afin de se venger de la cruauté du prince. Elle le fait empoisonner en risquant sa vie et dépensant une fortune énorme. "Dès que la vengeance fut résolue, elle sentit sa force, chaque pas de son esprit lui donnait du bonheur." (1994b:372).

Plus tard, quand Fabrice est détenu de nouveau, Gina n'hésite pas à se sacrifier. Elle promet au nouveau despote de se lui donner s'il court au secours du prisonnier. C'est d'un altruisme incommensurable de la part d'une femme si fière de son honneur. Constatons le désespoir et le sacrifice de Gina dans son dialogue avec le prince:

- C'est vous, madame, qui êtes ici en ce moment le souverain absolu... il me faut un serment: jurez, madame, que si Fabrice vous est rendu sain et sauf, j'obtiendrai de vous, d'ici à trois

mois, tout ce que mon amour peut désirer de plus heureux; vous assurerez le bonheur de ma vie entière en mettant à ma disposition une heure de la vôtre, et vous serez toute à moi...

- Je le jure, s'écria-t-elle avec des yeux égarées. (1994b:443).

L'amour chez Gina peut évoquer aussi une jalousie incurable. Bien qu'elle sache l'indifférence absolue de Fabrice, elle espère, du moins, l'éloigner de Clélia. "La duchesse croyait n'aimer plus Fabrice d'amour, mais elle désirait encore passionnément le mariage de Clélia Conti avec le marquis." (1994b:448). Elle manœuvre donc pour hâter le mariage de sa rivale; par jalousie elle gâche la vie de l'homme qu'elle aime le plus. "Gina adore son neveu, elle est prête à tout pour sauver sa vie et, simultanément, elle empêche ce qui aurait pu faire son bonheur." (Levewitz-treu 1978:25). Toutefois, en voyant Fabrice toujours épris de celle-ci, elle s'enrage, quitte Parme et épouse Mosca pour oublier comment elle s'est déshonorée par sa promesse et pour ne plus être témoin des amours de Fabrice et de Clélia. Bien qu'elle puisse enfin aimer Mosca qui fait preuve de son amour et de son courage, elle ne peut pas entièrement dompter sa passion pour son neveu et meurt de chagrin après la mort de celui-ci.

L'amour est encore fatal, non seulement pour Gina mais aussi pour Fabrice et Clélia. Si la passion de Gina avait été un peu plus modérée, peut-être les deux amants n'auraient pas vécu une fin tragique.

Clélia ne peut pas imaginer la coexistence de l'amour et du bonheur. Elle est heureuse dans sa vie paisible et solitaire de la Tour Farnèse, éloignée des hommes du commun dont elle se dégoûte fort. Elle pense même à s'enfermer dans un couvent afin d'éviter ses épouseurs riches et nobles. Elle se croit impassible devant l'amour et s'étonne de voir tant de

femmes blessées de coeur. Clélia s'apitoie ainsi sur la tragédie que vit Gina le soir même de la détention de Fabrice.

Les yeux de Clélia se remplirent de larmes en voyant passer la duchesse... Quelle terrible passion que l'amour!... et cependant tous ces menteurs du monde en parlent comme d'une source de bonheur! (1994b:275).

Telles sont les réflexions de Clélia sur l'amour et le bonheur avant de s'éprendre du noble prisonnier de son père. Elle croit porter un intérêt humain sur le sort de Fabrice; son sentiment ressemble à une réaction naturelle qu'elle éprouve contre l'injustice. En effet, elle aime le jeune homme sans le savoir. Tout émue par pitié pour Gina, elle commence à sentir de la haine pour elle. L'amour chez Clélia émerge pour la première fois avec la jalousie.

Son âme était profondément troublée; elle songeait à la duchesse dont l'extrême malheur lui avait inspiré tant de pitié, et cependant elle commençait à la haïr. Elle ne comprenait rien à la profonde mélancolie qui s'emparait de son caractère, elle avait de l'humeur contre elle-même. (1994b:320).

Par amour, la nature de la jeune fille subit un changement profond. Calme, raisonnable, modérée et timide d'habitude, elle se voit prise subitement par les sentiments contrariés qui l'infligent beaucoup. Tantôt elle est proie à une "jalousie mortelle" pour les amours prétendues de Fabrice et de sa tante; tantôt elle est absorbée par "des battements de coeur indicibles". "En toute sa vie elle n'avait pas eu à se reprocher une démarche inconsidérée, et sa conduite en cette occurrence était le comble de la déraison." (1994b:327). Cependant sa jalousie n'est point du tout un sentiment destructif comme celui de Gina. Clélia est pleine de reconnaissances envers sa rivale parce que celle-ci, en aimant Fabrice avec passion, l'aide courageusement. Clélia écrit une lettre à Fabrice dans laquelle elle fait l'éloge de la

conduite héroïque de la duchesse tout en expliquant le plan d'évasion préparée par cette dernière.

Or, dans cette affaire, le sacrifice et le courage dont Clélia témoigne sont non moins importants que ceux de sa rivale. Elle doit souffrir la sérénade faite par les hommes du marquis Crescenzi, ce qui signifie qu'elle accepte l'offre du mariage de celui-ci. Clélia se sacrifie par amour, et si elle n'avait pas souffert cette sérénade, son père l'aurait enfermée dans un couvent. Or, elle est la seule personne à pouvoir aider Fabrice, à empêcher qu'on le tue, de plus elle veut le voir tous les jours jusqu'à ce qu'il s'enfuie. Quand même, elle est encore habile à déguiser ses sentiments profonds, toujours revêtue d'un masque de froideur.

Enfin, voyant l'approche du danger, elle ose transmettre son message à l'aide de son piano. Elle avertit Fabrice sur les aliments vénéneux en chantant un air dont elle change les paroles. Elle lui passe du pain, du chocolat et de l'eau à l'aide d'un fil. Enfin elle prend le risque d'être dénoncée à son père et supplie le geôlier de permettre à Fabrice d'ouvrir un trou pour mieux communiquer avec lui. Cette jeune fille si altière et si timide s'abaisse au niveau de son subalterne pour pouvoir secourir l'homme qu'elle aime. Par dessus le marché elle se déshonore aux yeux du gardien en le priant de la laisser s'entretenir avec le détenu. Toutefois, l'acte le plus sacrificiel pour Clélia est de trahir son père pour lequel elle ne se pardonne pas. Tout en regrettant son comportement, elle assiste les comploteurs de l'évasion. Pour s'acquitter du péché, elle finit par faire à Madone le vœu de ne plus voir Fabrice.

Ni honneur, ni devoir filial, ni vœu d'une femme pieuse ne peuvent effacer les comportements presque impulsifs provenant de l'amour de Clélia. Quand Fabrice rentre à la Tour, apprenant qu'il sera empoisonné, elle accourt le voir oubliant ses serments. "Clélia, en ce moment, était animée

d'une force surnaturelle, elle était hors d'elle-même. Je vais sauver mon mari, se disait-elle." La vie du prisonnier est plus chère que ses serments, elle se précipite vers sa cellule et laisse sa robe déchirer par le geôlier pendant qu'elle essaie de lui résister. Elle y entre demi nue et croyant Fabrice déjà empoisonné, le couvre de baisers.

O mon unique ami! lui dit-elle, je mourrai avec toi. Elle le serrait dans ses bras, comme par un mouvement convulsif. Elle était si belle, à demi vêtue, et dans cet état d'extrême passion, que Fabrice ne put résister à un mouvement presque involontaire. Aucune résistance ne fut opposée. (1994b:437).

La passion de Clélia pour Fabrice continue toujours après avoir épousé le marquis Crescenzi. Voyant Fabrice pour la première fois après sa libération, elle ne peut pas se retenir pour ne pas le regarder malgré son vœu et s'enchantant par le fait qu'il l'aime encore. Cette femme si simple se permet la coquetterie de laisser son éventail pour que Fabrice le prenne. Malgré sa fermeté pour un temps, elle ne peut pas résister aux avances de son ancien amant et laisse éclater sa passion. Fabrice trouve une astuce pour apaiser la peur de péché de Clélia; ils se rencontrent à minuit les bougies éteintes ce qui fait qu'elle reste parfaitement fidèle à son vœu. Le deuxième rendez-vous des amants est comme le premier; c'est Clélia qui déclenche le premier les manifestations d'une passion unique.

Il ne savait s'il ne l'offenserait pas en lui baisant la main; elle était toute tremblante d'amour, et se jeta dans ses bras... Cher Fabrice, lui dit-elle, combien tu as tardé de temps à venir! (1994b:453).

Elle le reçoit chaque soir pendant trois ans et de cette liaison naît leur fils Sandrino.

Le dernier sacrifice de Clélia au nom d'amour provoque la fin tragique. Elle ne peut pas résister à Fabrice qui lui

enlève leur fils. Cet événement suivi de la mort de Sandrino entraîne les fins de la mère et du père endoloris.

Il s'agit encore d'une passion fatale; Clélia ne saurait pas concilier l'amour et le bonheur.

Madame de Rênal fait figure parmi les femmes les plus passionnées donc les plus faibles vis-à-vis de l'amour. Quoique opprimée, elle ne se sent point malheureuse avant de connaître Julien. Quant à l'amour, elle s'en fait des idées ignobles basées sur peu de romans qu'elle a lus et surtout sur les sermons de l'abbé son ami.

Madame de Rênal, riche héritière d'une tante dévote, mariée à seize ans à un bon gentilhomme, n'avait de sa vie éprouvé ni vu rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour. Ce n'était guère que son confesseur, le bon curé Chélan, qui lui avait parlé de l'amour, à propos des poursuites de M.Valenod, et il lui en avait fait une image si dégoûtante, que ce mot ne lui représentait que l'idée du libertinage le plus abject. Elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature, l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans le très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux. (1995:258).

A cause de son ignorance, madame de Rênal ne peut pas saisir que le sentiment qu'elle éprouve pour Julien n'est que l'amour. Apprenant que sa femme de chambre Elisa veut épouser Julien, elle est prise d'une fièvre qui l'empêche de dormir. Proie à de vives agitations, elle ne peut pas encore nommer son sentiment comme jalousie et se croit penser à l'avenir du jeune couple. Or, assurée du refus catégorique de Julien, finalement elle se soulage. "Elle ne put résister au torrent de bonheur qui inondait son âme après tant de jours de désespoir... Aurais-je de l'amour pour Julien?" se demande-t-elle, étonnée de son nouvel état d'âme. (1995:261). L'amour s'expose chez madame de Rênal à travers la jalousie. Cette femme sincèrement vertueuse est profondément étonnée du bonheur qu'elle éprouve face à cette découverte.

En effet, madame de Rênal est une femme née pour aimer et être aimée. Elle n'est pas du tout frivole; mais toujours privée de ce sentiment sublime ayant comme mari un homme vulgaire, elle ne peut pas se refuser les délices qu'elle vient de goûter à un âge avancé. C'est un amour chaste et innocent, elle n'a aucun remords. A la suite d'une résistance faible, elle donne sa main à Julien. "Mme de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, était tellement ignorante, qu'elle ne se faisait presque aucune reproche." (1995:268). Elle croit son amour une folie éphémère, et s'attache à Julien en effet presque avec un amour maternel. "Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme... Lui, il pense à ses affaires. Je ne lui enlève rien pour le donner à Julien" se dit-elle. (1995:279). Or, Julien n'est pas homme à laisser cette liaison platonique. Il profite de la faiblesse de cette femme passionnée, et elle cède devant Julien malgré sa peur d'une punition infernale. C'est un grand sacrifice de la part d'une femme pieuse et d'une mère trembleuse. L'amour qui assure au début tant de bonheur, commence à peser sur l'âme chaste de cette femme devenue pécheresse malgré elle. Elle devient presque folle en craignant que Dieu la punisse par la maladie de son enfant, et pourtant, elle ne peut pas rester loin de Julien.

L'amour engendre aussi une transformation profonde dans les comportements de madame de Rênal. Elle est d'habitude timide et résignée mais commence à ne plus obéir aveuglement à son mari. Elle amène ses enfants chez le libraire qui est l'ennemi du maire ultra, elle fait faire des modifications dans sa maison d'été sans son consentement. Cette femme critiquée pour avoir négligé sa tenue, se revêt d'une coquetterie très visible; elle s'habille soigneusement, s'achète des bas à jour et de nouveaux souliers, se fait faire de jolies robes. (1995:293). Elle devient courageuse; malgré le risque d'être surprise par son mari, elle cache Julien une nuit et une journée entières dans sa chambre et lui apporte du

pain et du café. Par amour, elle devient intrigante, même méchante, suscite la haine de son mari vers monsieur Valenod, dénonciateur de sa liaison adultère. Quand monsieur de Rênal veut provoquer ce dernier à un duel, elle rêve un moment d'un bonheur impossible. "Je pourrai être veuve, grand Dieu! pensa madame de Rênal." (1995:365). Cette âme égarée vit un moment de méchanceté dont elle se repentit vite.

Que Madame de Rênal, devenue maîtresse de Julien, ne soit plus la même qu'avant, le romancier n'aura pas besoin de le formuler: il faut mieux en illustrant par des mensonges ou des gestes la métamorphose de son héroïne. (Rey 1994:192).

L'amour apporte à madame de Rênal un remords vif, un sentiment de culpabilité cruel. Loin d'atteindre le bonheur qu'elle désire fort, elle devient malheureuse, déraisonnable, folle et fanatique à cause de sa passion. Même l'extrême dévotion à laquelle elle s'adonne quand Julien l'abandonne ne peut pas entièrement dompter sa passion folle. Elle résiste peu à son ancien amant qui vient lui faire son dernier adieu.

Julien... put revoir dans ses bras et presque à ses pieds, cette femme charmante, ... qui, peu d'heures auparavant, était tout entière à la crainte d'un Dieu terrible et à l'amour de ses devoirs. (1995:426-427).

Sa passion effrénée, inassouvie, son désespoir certain pour un bonheur paisible rendent madame de Rênal une fanatique folle. Ainsi écrit-elle la lettre fatale au marquis de La Mole qui dénonce Julien comme un arriviste intéressé. Il convient d'y trouver non seulement les méchancetés d'un confesseur fanatique mais aussi les traces de la jalousie noire d'une femme déçue.

En dernier bilan, l'amour de madame de Rênal l'emporte sur tout sentiment. Elle pardonne vite au jeune homme qui la blesse à l'église, elle regrette son comportement qui mène son amant au crime et se met à un effort sacrificiel afin

d'empêcher son exécution. L'amour est encore fatal, madame de Rênal meurt peu après la décapitation de Julien.

Bien différente de madame de Rênal, par son âge, son physique et son caractère, Mathilde de La Mole est une héroïne à part avec son attitude devant l'amour et le bonheur. A sa prime jeunesse, elle est profondément malheureuse, ennuyée d'une existence frivole, entourée des gens très comme il faut. Mais elle ne désespère point de pouvoir trouver un bonheur exceptionnel, digne d'un être sublime condamné par le destin à vivre parmi les ennuyeux. Donc elle est convaincue qu'elle doit elle-même se fabriquer un grand amour qui se distingue de celui des gens vulgaires; qui ressemble aux grandes passions qu'elle a connues à travers ses lectures.

Selon Mathilde, le bonheur n'est possible qu'avec l'amour, mais il n'y a pas un seul jeune homme parmi ses nobles amis qui serait digne d'être aimé. Il lui faut un être exceptionnel, un homme de son niveau. Elle se sent dépaylée dans ce monde plat et s'imagine un grand amour comme celui de la reine Marguerite.

Une idée l'illumina tout à coup: J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle un jour, avec un transport de joie incroyable. J'aime, j'aime c'est clair! A mon âge, une fille jeune, belle, spirituelle, où peut-elle trouver des sensations, si ce n'est dans l'amour? J'ai beau faire, je n'aurai jamais d'amour pour Croisenois, Caylus, et tutti quanti. Ils sont parfaits, trop parfaits peut-être; enfin ils m'ennuient. (1995:511-512).

C'est par son refus de ressembler au vulgaire qu'elle choisit Julien, le seul homme qui lui semble digne d'être aimé parce qu'il est aussi fier qu'elle-même. Dans cette passion peu convenable à une jeune aristocrate, il y a quelque chose de héroïque émanant du goût d'aventure et de danger. "Il y a déjà de la grandeur et de l'audace à oser aimer un homme placé si loin de moi par sa position sociale" pense-t-elle et cette réflexion anime son feu davantage. (1995:512).

Donc l'amour pour Mathilde est une passion forgée à l'aide d'un énorme pouvoir d'imagination nourrie des ouvrages romanesques dont La Nouvelle Héloïse. Elle agit énergiquement pour appliquer sa résolution, et envoie une lettre à Julien qui comprend une déclaration d'amour.

A l'encontre de madame de Rênal sujet passif de l'amour, Mathilde agit elle-même en renversant les rôles sexuels. Dans un court billet elle invite Julien chez elle et le séduit. Cependant elle ne peut pas atteindre le bonheur parfait illustré dans les romans d'amour. Leur première nuit est dépourvue de sublime dont elle rêve. Elle se donne à Julien par devoir parce qu'elle pense que l'héroïsme du jeune homme mérite un tel sacrifice. Toutefois, elle joue la femme passionnée afin de ne pas decevoir son amant. "Mathilde finit par être pour lui une maîtresse aimable. A la vérité, ces transports étaient un peu voulus. L'amour passionné était encore plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité." (1995:543). Notons ici la constatation d'un écrivain concernant l'amour de Mathilde:

C'est qu'il y a de factice dans l'amour de tête est volontairement souligné dans le personnage de Mathilde. Dans l'épisode amusant de sa séduction, on la voit si bien jouer la comédie de la passion qu'elle finit presque par y croire, tant est grande son impatience de connaître cette entière félicité dont parlent les romans. (Bolster 1970:37-38).

Mathilde ne peut atteindre ni bonheur parfait, ni amour romanesque dans sa première tentative. Tant par orgueil que par déception, elle commence à haïr et dédaigner Julien. Leur deuxième tête-à-tête, cette fois-ci imprévu, peut enfin assouvir sa soif d'une vraie passion. Elle ne joue plus la femme amoureuse, elle l'est, elle déclare Julien son "maître", regrette son orgueil et lui demande pardon en quittant "ses bras pour tomber à ses pieds." (1995:559).

Leurs amours sont orageuses, il y a des alternances de passion et de haine. Un matin, elle entre à la bibliothèque pour l'humilier. "Je ne vous aime plus monsieur, mon imagination folle m'a trompée" lui déclare-t-elle. (1995:565). Cette jeune fille qui cherche le bonheur dans un amour tout fait, le trouve enfin à force de ne pas aimer. "Triompher si complètement d'un penchant si puissant la rendait parfaitement heureuse" note Stendhal. (1995:567).

Les manifestations d'un amour passionné et constant n'émergent que par jalousie. Mathilde devient folle en soupçonnant une liaison entre son amant et la maréchale de Fervaques. Elle crie, s'enrage, oublie son orgueil et pleure à larmes chaudes. "Vous m'oubliez tout à fait" lui reproche-t-elle, "moi qui suis votre épouse". (1995:614). Stendhal souligne le caractère de l'amour de son héroïne ainsi: "L'auteur... a osé peindre le caractère de la femme de Paris qui n'aime son amant qu'autant qu'elle se croit tous les matins sur le point de le perdre." (1995:703).

Une fois convaincue de sa passion, Mathilde veut en faire preuve à son amant. Elle agit en femme altruiste, oubliant son nom et son honneur. Ainsi lui propose-t-elle de se sauver ensemble. Mathilde ne regrette pas sa grossesse, en devient heureuse et gaie. Elle reste fidèle à ses sentiments, suit Julien dans son plus grand malheur, fait preuve de son dévouement en déclarant partout leurs amours afin d'empêcher son exécution.

La fin des amours de Mathilde et de Julien ressemble à celle des héros exceptionnels qu'elle admirait tant. Elle agit en vraie héroïne en visitant son amant dans le donjon. "Elle examinait son amant qu'elle trouva bien au-dessus de ce qu'elle s'était imaginé. Boniface de La Mole lui semblait ressuscité, mais plus héroïque." (1995:657). L'amour sera encore fatal; de très courts moments du bonheur que Mathilde peut goûter sont suivis d'une tragédie. Quand même, Mathilde

est contente d'avoir vécu un amour héroïque. Elle imite, enfin, l'héroïne préférée de son âme romanesque, embrasse la tête de son amant et l'enterre elle-même suivie d'un cortège funèbre presque royale. "Elle se jeta aux genoux. Le souvenir de Boniface de la Mole et Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain." (1995:698).

Une autre héroïne stendhalienne, Madame de Chasteller représente la femme qui se refuse les jouissances de l'amour et du bonheur. Bien qu'elle soit de nature tendre, heureuse et sensible, elle ne se permet jamais la liberté d'exprimer ses sentiments. Elle est si réservée dans ses rapports avec les hommes qu'elle ne peut même pas rêver d'un bonheur parfait. Si elle se tient à l'écart des liaisons sentimentales, c'est plutôt par méfiance que par pudeur. Cette âme délicate qui se voit supérieure aux gens du commun désespère de trouver un homme sincère, digne d'être aimée. Elle a enfin eu l'opportunité de connaître de près son soupirant Lucien Leuwen lors d'un bal. Assurée de la sincérité de l'amour du jeune bourgeois, madame de Chasteller oublie sa méfiance habituelle. Le plaisir d'être tellement aimée par un homme la rend heureuse; elle se voit toute rougie par cette émotion qu'elle éprouve pour la première fois.

Elle pouvait choisir, de répondre ou de ne pas répondre à cet amour; mais combien il était sincère! avec quel dévouement elle était aimée! Peut-être, probablement même se dit-elle, ce transport ne durera-t-il pas; mais comme il est vrai! comme il est exempt d'exagération et d'emphase! C'est sans doute la vraie passion; c'est sans doute ainsi qu'il est doux d'être aimée. (1995:930).

Son inexpérience des hommes est incroyable pour une jeune et belle aristocrate. Ainsi tombe-t-elle subitement amoureuse de Lucien Leuwen suivant un entretien de quelques heures. Il y a des moments rares et heureux dans sa vie où elle peut se laisser diriger par ses sentiments. Ivre d'émotion, elle ne peut plus dissimuler son amour; si ce n'est

pas par les mots c'est par les regards qu'elle avoue sa passion à Leuwen. "Les yeux de madame de Chasteller, ces yeux dont l'expression était profonde et vraie, avaient répondu: J'aime comme vous." (1995:931).

Mais le bonheur dans l'amour n'est qu'un sentiment momentané pour cette femme élevée par les préjugés aristocratiques et catholiques. Cette passion si naturelle, si innocente devient tout d'un coup un crime abominable aux yeux de madame de Chasteller. Sa honte est si violente qu'elle s'en évanouit. Elle souffre en se figurant les rumeurs de cette société hostile que forment les bien pensants de Nancy. "J'en ai agi, pendant je ne sais combien de temps, comme si personne ne m'eût regardée, moi ni M. Leuwen. Ce public ne me passe rien... je me suis compromise aux yeux de M. Leuwen!" pense-t-elle. (1995:932). Se trouvant doublement coupable, elle passe la nuit entière à pleurer:

Premièrement elle avait laissé entrevoir ce qui se passait dans son coeur à un public mesquin, platement méchant, et qu'elle méprisait de tout son coeur... Elle revint à une peine bien autrement profonde... c'était l'accusation d'avoir violé, aux yeux de Leuwen, cette retenue féminine sans laquelle une femme ne peut être estimée d'un homme digne, à son tour, de quelque estime. (1995:941).

L'amour incite aussi à une modification profonde dans les comportements de madame de Chasteller. Cette femme si aimable par son naturel et sa franchise recourt au mensonge. Afin d'effacer l'effet de son évanouissement elle feint pendant deux mois d'être indisposée. Ensuite, à sa première rencontre avec Leuwen, elle joue la femme dédaigneuse. Elle agit comme si elle n'attachait aucune importance au jeune homme. A Leuwen qui lui parle de la grandeur de son amour, elle répond avec une voix calme et froide. "Je ne crois pas, monsieur, vous avoir donné lieu..." après quoi elle va chez elle "plus morte que vive" pour avoir contredit son coeur. (1995:956).

Certes, madame de Chasteller rêve-t-elle aussi du bonheur mais son éducation, son statut, les règles de sa caste, tout l'empêche de réaliser ses espérances. Déjà de nature indécise, elle balance sans cesse entre la réserve et le bonheur. Elle critique elle-même ses propres comportements: "Résister toujours au bonheur qui se présente, même le plus innocent, quelle vie triste!" se dit-elle. (1995:963). Malgré son vif désir d'atteindre le bonheur elle contemple sa vie comme un observateur passif. Elle devient une femme mélancolique dans "sa lutte désespérée contre le sentiment qu'elle avait pour Leuwen" mais ce sont "les égards dus à son sexe" qui l'emportent sur sa passion. (1995:1007).

C'est par la naissance de la jalousie que l'amour devient une passion violente chez madame de Chasteller comme chez bien des héroïnes. La jalousie "noire" qu'elle éprouve à l'égard des amours prétendues de Leuwen avec madame d'Hocquincourt ranime le feu d'amour chez elle. "Toute son imagination, enflammée par le désespoir, était occupée à se figurer les charmes et l'amabilité séduisante de madame d'Hocquincourt." (1995:1045). Toutefois, son orgueil l'empêche d'apprendre la vérité de son ami. Ne pouvant plus résister à ce grand chagrin, elle tombe malade avec une fièvre terrible. Lucien, blessé par les malentendus provenant de la discrétion de cette femme orgueilleuse, quitte Nancy. Madame de Chasteller, rétablie, se souvient de son unique amour comme une "préoccupation fatale". (1995:1095).

En dépit de la sincérité de sa passion, madame de Chasteller l'étouffe par une conception démesurée de vertu et d'orgueil. Ainsi gâche-t-elle le seul bonheur qu'elle goûte pendant toute sa vie.

L'amour peut aussi ôter le bonheur à une femme frivole comme madame d'Hocquincourt. Cette femme connue pour ses scandales est la seule qui continue à recevoir Leuwen soupçonné pour être espion du juste milieu. "Madame

d'Hocquincourt avait si bien fait que son tranquille mari avait pris Leuwen en amitié particulière." (1995:1040). Elle néglige tous ses amis galants en leur préférant Lucien et lui fait la cour au milieu de tout le monde. Elle lui donne son bougeut en disant qu'il représente son coeur. La passion de madame d'Hocquincourt pour Lucien est si violente et si évidente que le jeune homme redoute "mortellement les tête-à-tête avec cette jeune femme, la plus jolie de la province". (1995:41).

Madame d'Hocquincourt commence à perdre sa gaieté naturelle souffrant de l'indifférence de Leuwen. Un soir, en parlant du choix "d'un ami de coeur", elle se penche vers Lucien, lui dit: "Si celui qu'on a choisi... porte un coeur de marbre", et se met à pleurer. (1995:1043).

Cette femme de réputation légère prend l'amour, pour la première fois, au sérieux. Cependant, sa passion reste inassouvie. En dépit de sa jalousie et de son chagrin dus au choix de Lucien concernant madame de Chasteller, madame d'Hocquincourt ne s'avilit jamais par envie vulgaire. Ainsi préfère-t-elle se taire quand les bien pensantes diffament sa rivale.

Madame Grandet est la personnification de la femme froide et méchante dont la sécheresse d'âme fait oublier sa beauté exceptionnelle. Elle n'est pas capable d'aimer, son coeur est dépourvu de toute émotion. L'amour lui semble une "corvée", un "ennui". (1995:1149).

Elle ne connaissait de l'amour que les mauvaises copies chargées que l'on en voit ordinairement dans le monde, elle n'avait pas les yeux qu'il faut pour le voir là où il est et se cache. (1995:1332).

Pour ce coeur insensible à l'amour, le bonheur ne consiste qu'à faire une réputation inoubliable. Tourmentée par le manque d'un nom noble, il lui vient une drôle d'idée. Elle aspire à éveiller un amour fatal chez un homme distingué pour

acquérir une gloire inouïe. Elle choisit comme victime Lucien. Or cette femme renommée par sa vertu n'a jamais éprouvé un sentiment qui ressemblait à l'amour. Quand son ambition l'empêche de dormir, elle lit La Nouvelle Héloïse, (1995:1364), pour "se préparer à une folie calculée", "pour fabriquer un alibi sentimental" à l'en croire Trousson. (1986:142).

A force de la très bien jouer, madame Grandet finit par se croire amoureuse. Blessée dans son orgueil, sa passion s'aggrandit à cause de l'indifférence de sa victime. L'amour crée des changements incroyables chez cette femme orgueilleuse, elle ose s'humilier devant Lucien et le prie de daigner accepter son coeur.

C'est par ambition uniquement que je me suis donnée à toi. Mais je meurs d'amour. Je suis une indigne, je l'avoue. Humilie-moi; je mérite tous les mépris. Je meurs d'amour et de honte. Je tombe à tes pieds, je te demande pardon, je n'ai plus d'ambition ni même d'orgueil. (1995:1374).

L'amour reste toujours en tant qu'une source de malheur même chez une femme banale telle madame Grandet. Ainsi Lucien trouve-t-il, dans leur dernier rendez-vous, "une femme perdue d'amour". (1995:1381).

Quant à Lamie, son attitude devant l'amour et le bonheur est tout à fait différente de celle des autres personnages romanesques. Les circonstances de vie la mènent à un ennui mortel. Sa gaieté naturelle, sa vivacité d'enfant sont étouffées par la dévotion assomante de ses parents adoptifs. Chez la duchesse de Miossens, elle est importunée par son devoir de lectrice. Elle espère atteindre le bonheur en sortant du château sombre qu'elle considère comme une prison dorée, par contre, elle est prise d'un désespoir incurable chez ses parents, blessée surtout par leur hypocrisie et leur vulgarité.

J'ai trouvé cette liberté dont l'absence m'était si cruelle au château, et pourtant une certaine chose, dont je n'eusse jamais soupçonné l'existence, vient m'ôter toute espèce de bonheur. Deux jours après, Lamiel conclut de ses tristes sentiments, qui ne la quittaient pas un instant, qu'il fallait donc se méfier de l'espérance. Cette vérité fut sur le point de jeter Lamiel dans le désespoir. (1994b:965).

La lecture à laquelle elle s'adonne devient l'unique source du bonheur de Lamiel. Elle est douée d'une âme ardente et d'un esprit vif. Les livres provoquent chez elle une curiosité inassouvie; elle se demande sans cesse le sens d'amour qu'elle rencontre souvent dans ses lectures. A seize ans Lamiel est tenue soigneusement loin des jeunes filles de son âge; donc elle est complètement ignorante sur ce sujet. Elle pose des questions interminables à l'abbé Clément sur l'amour, la séduction et l'adultère. Dans ce contexte, on remarque la "curiosité dévoratrice" de Lamiel sur l'amour et la sexualité. (Reader 1984:270). Les explications vagues et timides du bon abbé, loin de l'élucider, la confondent davantage. "On veut me tromper sur tout ce qui a rapport à l'amour; donc il ne faut plus demander d'éclaircissements à personne et ne croire que ce que je verrai par moi-même." (1994b:947). Son vif désir de connaître la vérité est à son apogée quand sa tante l'avertit sur les dangers provenant des jeunes hommes. "Ils chercheront à te serrer dans leurs bras" lui dit-elle. (1994b:970). Elle veut à tout prix apprendre ce que c'est que l'amour. Puisque les prêtres le défendent, pense-t-elle, l'amour doit être un véritable plaisir. Donc Lamiel se met à la recherche de l'amour. Elle va dans le bois accompagnée d'un jeune campagnard et le paie généreusement. Cet extrait tiré du roman expose comment Lamiel "décompose les étapes de la découverte de l'amour par une jeune fille". (Rey 1994:192).

-Je veux être ta maîtresse...

Alors, sans transport, sans amour, le jeune Normand fit de Lamiel sa maîtresse.

-Il n'y a rien d'autre? dit Lamiel.

-Non pas, répondit Jean.

...

Lamiel s'assit et le regarda s'en aller (elle essuya le sang et songea à peine à la douleur). Puis elle éclata de rire en se répétant: Comment, ce fameux amour, ce n'est que ça!. (1994b:972-973).

Lamiel connaît enfin l'amour, du moins l'amour physique. Le résultat est une déception totale. Quant à l'amour-passion, elle n'aura aucune idée en cette matière jusqu'aux derniers jours de son existence.

Sa deuxième tentative d'amour est décevante aussi. Son amant Fédor l'aime à la folie mais Lamiel n'éprouve pas non plus le moindre plaisir de leur union. Elle est étonnée d'entendre de parler de l'amour comme un grand bonheur. Or, pour Lamiel, disciple de Sansfin-Méphisto, le seul bonheur consiste à voir le malheur d'autrui. Elle tourmente ainsi Fédor et s'en débarrasse au bout de quelques mois pour tenter le bonheur à Paris. Elle y vit avec le comte Nerwinde et son unique plaisir dans cette relation est d'humilier et de torturer cet aristocrate hautain. Elle se juge insensible à l'amour, même au plaisir physique. "Il était évident que le libertinage, ou ce qu'on appelle le plaisir dans ce monde-là et même ailleurs, n'avait aucun charme pour elle." (1994b:1018).

Lamiel peut enfin goûter les émotions de l'amour avec un homme qui saute sur elle le couteau à la main. C'est surtout l'audace du malfaiteur qui "la rend folle d'amour." (1994b:1031). Éduquée exprès par Sansfin pour prendre du goût au crime, ce n'est qu'avec un criminel que Lamiel trouve

l'amour et le bonheur. La fidélité, le sacrifice et le ressentiment qu'elle manifeste au nom d'amour sont plus frappants que ceux éprouvés par toutes les femmes passionnées. Elle aide courageusement les complices de son amant quand celui-ci est condamné aux galères et elle se tue en brûlant le Palais de Justice pour le venger. Une fois de plus, l'amour sera fatal.

Lamiel défie la convention et la morale en renversant l'ordre des rôles sexuels dans ses expériences amoureuses. Toutefois, en goûtant le véritable amour, quoiqu'il s'agisse d'un sentiment pervers, Lamiel se comporte en femme altruiste, fidèle à son amour comme la majorité écrasante des femmes.

La plupart des femmes se comportent avec une énergie étonnante et une fermeté admirable dans leur chasse au bonheur et à l'amour. Certes, l'amour et le bonheur ne sont pas à la portée des âmes basses comme madame Grandet et ne font que toucher de loin celles qui ne luttent pas pour l'acquérir, comme madame de Chasteller. Il n'y a pas d'amour entièrement heureux mais il y a du moins les instants miraculeux où les femmes qui se le permettent goûtent un très grand plaisir et bonheur. Cependant, en dernier bilan, les amours sont fatales. Comment concilier donc l'amour et le bonheur? Si l'on avait permis à ces femmes de vivre leur passion à leur gré sans aucune interdiction, leur bonheur momentané aurait été prolongé. Or l'héroïne beyliste est entourée d'une foule de gens hostiles qui ne lui permettent pas d'aller loin dans sa passion.

Toutefois, Stendhal dépeint les femmes qui essaient de s'émanciper pour atteindre un bonheur individuel. En effet, dans ce chapitre entier nous avons essayé de montrer que la plupart de ses héroïnes adoptent une attitude sinon rebelle, du moins non-conformiste dans leurs relations avec la société. Encore la plupart parmi elles refusent une obéissance totale à

l'autorité patriarcale et outragent le schéma classique de la vertu féminine. Mais le comble de la volonté d'émancipation se manifeste dans leurs comportements amoureux, les femmes les plus douces et les plus pieuses peuvent défier les conventions afin de créer leur propre bonheur.

Pour conclure, nous affirmerons que l'héroïne stendhalienne est l'antithèse de l'idéal féminin de Rousseau. En effet, la plupart des femmes chez Stendhal ont reçu une instruction catholique dont les effets sont proches de l'éducation traditionnelle proposée par Rousseau: l'ignorance et la soumission. Pourtant, par leur attitude générale devant leur statut social, par leur refus spontané d'accomplir parfaitement tous les devoirs moraux et surtout par leur passion sans bornes, les comportements des femmes stendhaliennes ne conviennent pas aux modèles esquissés à travers Sophie et Julie.

CONCLUSION

Notre objectif, en préparant cette thèse, était d'étudier les comportements des femmes dépeintes dans l'oeuvre romanesque de Stendhal selon le modèle rousseauiste. Nous avons, par conséquent, consacré la première partie de notre thèse à l'étude des romans de Rousseau pour en dégager les traits caractéristiques de la femme idéale selon lui. Tout nous brosse Rousseau comme un écrivain conservateur qui veut maintenir les rapports féodaux existant entre les sexes au nom des bienséances. Rousseau exige aussi que la femme soit la gardienne des mœurs qui assurent son propre esclavage. La femme existe de manière relative, elle est prise pour fille, fiancée, épouse et mère. Elle n'a pas de personnalité à part, elle n'est pas encore considérée comme individu. La personnalité, les besoins physiques et moraux de la femme s'effacent donc au nom de l'utilité sociale, son existence est vouée à l'intérêt général. La relativité des femmes n'est pas, selon Rousseau, une règle inventée par les hommes pour les subjuguier; elle est innée; elle provient de l'harmonie naturelle. Ne pas l'accepter telle qu'elle est serait donc outrager la volonté de l'Etre suprême.

Dans la deuxième partie, nous avons d'abord étudié la vie et la pensée de Stendhal pour en dégager toutes les influences qu'il a subies. Nous pouvons conclure que sa pensée sociale doit beaucoup plus aux matérialistes qu'aux idéalistes et s'il était à sa prime jeunesse sous l'influence du sentimentalisme de Rousseau, il finit par le nier pour se faire admirateur et disciple des idéologues. C'est surtout par sa prise de position face à la condition féminine que Stendhal s'oppose entièrement à Rousseau. Sa vie privée, ses lettres, et surtout son oeuvre théorique traitant l'amour dépeignent toutes un écrivain qui proclame haut l'égalité sociale des femmes et réclame hardiment leur liberté sexuelle.

En ce qui concerne Rousseau, tout au long de notre recherche, nous avons indiqué plus d'une fois que ses héroïnes étaient fort conscientes de leur place dans la société et de leurs devoirs strictement définis. Elles savent aussi que leur existence est relative à celle des hommes. Ni Sophie, ni Julie n'ont une existence autonome. Sophie est créée exprès pour Emile. Elle devient sa femme, lui donne des enfants, bref elle existe pour entamer son bonheur. Quant à Julie, ses devoirs, son bonheur, même son existence sont définis relativement aux besoins des membres de sa famille. Pour garantir le bonheur de son père elle se voit obligée de renoncer à sa passion et d'épouser Wolmar. Elle meurt enfin pour sauver la vie à son fils et même sur son lit de mort elle ne cesse pas de manifester une existence relative aux siens.

Cependant, chez Stendhal, la relativité des personnages est renversée au profit des femmes. Excepté Armance, dans tous les romans, la vie et la carrière des héros semblent être guidées par les principaux personnages féminins. Dans Le Rouge et Le Noir, Julien entre au séminaire à cause de ses amours adultères vécues avec madame de Rênal. Mathilde de La Mole, qui l'aime, lui assure la carrière de lieutenant et le titre du chevalier. Enfin, c'est madame de Rênal qui déclenche le trame tragique du roman. Dans La Chartreuse de Parme, la relativité du héros aux personnages féminins est plus frappante. La vie de Fabrice, son bonheur et sa mort sont tous relatifs à ceux des femmes. Fabrice embrasse la carrière ecclésiastique à contre-cœur sous l'influence de sa tante. En effet, ce héros aventurier évite la prison et la mort dans ses innombrables mésaventures grâce aux personnages féminins commençant par sa mère, sa tante, ses soeurs, sa maîtresse, jusqu'aux femmes des classes inférieures, la vivandière, la geôlière, l'aubergiste. La tragédie de Fabrice commence par ses liaisons galantes avec une petite actrice et son sort est étroitement lié à celui de Clélia. Dans Lucien Leuwen, la carrière, la vie, même les comportements sociaux du héros

principal sont relatifs à madame de Chasteller, à ses comportements pudiques, à son caractère indécis. Dans Lamiel et Le Rose et Le Vert le trame des récits se développe entièrement autour des héroïnes.

Si nous considérons les comportements des femmes vis-à-vis de leur statut social, nous verrons Sophie, issue d'une famille de petite bourgeoisie et Julie, issue d'une famille noble, respecter toutes les deux l'ordre patriarcal. Sophie est conformiste comme tout, elle accepte sans questionner tout ce qu'on lui impose. Quant à Julie, malgré son non-conformisme de la prime jeunesse, elle change vite en constatant l'impossibilité de modifier les règles. Loin de manifester quelque opposition contre l'ordre établi, elle devient une sorte de gardienne des mœurs en prêchant ardemment la séparation des sexes.

Or chez Stendhal, le conformisme est le trait commun aux femmes banales. Elles sont artificielles, vaniteuses, sottes et antipathiques telles madame Grandet, la maréchale de Fervagues, la duchesse de Miossens. Ce sont surtout les bourgeoises de Nancy, traitées en masse par Stendhal en tant que cible de son mépris, qui représentent le modèle rousseauiste de femme idéale. Les héroïnes sublimes adoptent une conduite non-conformiste devant leur statut social en refusant de vivre les vies toutes faites et en défiant les normes sociales de leur caste. Madame de Rênal et madame de Chasteller, qui semblent accepter la destinée féminine, se distinguent pourtant du vulgaire par leur refus de se mêler à leurs semblables. Parmi les héroïnes de Stendhal, il y a un bon nombre de femmes dangereuses qui renversent la hiérarchie entre les sexes et parfois entre les classes sociales, parmi lesquelles nous avons surtout cité Lamiel, Gina et Mathilde.

De l'avis de Rousseau le niveau intellectuel des femmes ne doit pas surpasser leur statut; elles sont d'ailleurs destinées à être épouses et mères. Sophie est élevée exprès

ignorante, "aimable ignorance" comme dit Rousseau; toutes ses connaissances sont limitées par les devoirs concrets et moraux de son sexe. Quant à Julie, sa vaste culture livresque est à l'origine de son malheur; donc elle l'oublie vite au profit des devoirs exclusivement féminins. Stendhal, à l'encontre de Rousseau, critique sévèrement l'insuffisance de l'éducation des femmes tant dans son oeuvre théorique que dans sa correspondance. Il s'oppose vivement au temps consacré aux travaux dits féminins au dépens des activités intellectuelles. Il est difficile de voir dans ses romans les femmes s'occuper des travaux convenables au beau sexe.

Rousseau préfère l'éducation domestique à celle des couvents. Or la plupart des héroïnes de Stendhal, issues de la noblesse, sont formées au Sacré-Coeur. Nous avons souligné les affinités entre les effets de l'enseignement jésuitique et ceux du système prêché par Rousseau. Les femmes sorties du couvent sont aussi ignorantes et obéissantes qu'exige le modèle rousseauiste. Stendhal attribue leurs conduites reprochables, surtout dans les rapports amoureux, à l'insuffisance de leur culture. Il met en relief l'ignorance des personnages insignifiants comme les nobles et les bourgeoises de Nancy et blâme le modèle traditionnel qui prive les femmes de lecture, notamment celle des romans. Toutefois, les héroïnes non-conformistes de Stendhal sont autodidactes, elles se cultivent par curiosité, en général discrètement. L'instruction de Mina Wanghen, donnée par un philosophe radical est un exemple à part qui atteste le désir de Stendhal pour une éducation émancipatrice pour les femmes.

Puisque la femme, selon Rousseau, est toujours femelle et qu'elle existe pour remplir les fonctions strictement liées à son sexe; il insiste notamment sur les vertus de ses héroïnes dans ce domaine. Elles ne doivent s'intéresser qu'à leurs devoirs domestiques. Il faut surtout les tenir à l'écart des disputes politiques qui ne sont point du tout à leur

portée. Sophie est préparée pour se marier avec Emile et pour devenir la mère de ses enfants. Quant à Julie, par tous ses comportements, elle incarne l'idéal d'épouse et de mère. Ni l'une ni l'autre ne s'intéresse point à la politique.

Or il est presque impossible de définir les femmes stendhaliennes, du moins les principaux personnages, en fonction de leur statut d'épouse et de mère. Les unes sont prêtes à s'enfermer dans un couvent ou quitter leur pays pour éviter un mariage éventuel; les autres se marient pour vivre à leur gré en niant le serment fait devant l'autel. D'ailleurs, pour Stendhal, le mariage est le seul pas vers l'affranchissement d'une jeune fille vu son esclavage devant les lois et les mœurs. Donc l'absence d'épouse idéale parmi ses héroïnes paraît comme un reflet de ses idées audacieuses affichées dans ses nombreuses pages. Trois héroïnes mises à part, vivre sans enfant, consciemment ou inconsciemment, semble être une attitude commune chez les principaux personnages féminins de notre romancier. Parmi elles, seule madame de Rênal incarne la mère tendre quoique égarée par une autre passion. Le premier enfant de Clélia s'efface vite du récit et le deuxième, fruit d'une liaison adultère, périt à cause de la faiblesse de ses parents. La grossesse de Mathilde est illégitime et Julien a peur qu'elle ne soit pas capable d'élever leur enfant. Privées toutes des vertus domestiques, les héroïnes de Stendhal comme bien d'autres personnages féminins, manifestent un intérêt capital à l'égard des problèmes sociaux et politiques: à Paris, les jeunes héroïnes aristocrates sont conscientes de la décadence de leur classe; à Parme, les femmes luttent contre le pouvoir despotique; en province toutes les aristocrates sont ultras et nombreuses sont celles qui militent en faveur du carlisme; et l'unique héroïne allemande porte un intérêt particulier aux idées jacobines.

Si Rousseau tient les femmes à l'écart de la politique c'est qu'il les considère dépendantes de l'autorité représentée en famille par les pères et les maris. La femme idéale, Sophie, est naturellement douce et elle est élevée en tant que femme respectueuse de l'autorité patriarcale. Quoique révoltée contre l'injustice de son père, Julie finit par lui céder en épousant Wolmar.

Et pourtant, chez Stendhal, loin d'être obéissantes, les femmes sont imposantes, voire même rebelles. La désobéissance est comme le signe de l'âme sublime, toutes les héroïnes, sauf madame de Rênal manifestent des comportements rebelles. La révolte est comme une indice de leur puissance; elles sont fermes dans leur volonté, courageuses dans leurs actes et énergiques dans leur comportements. L'obéissance totale est un trait pertinent des âmes basses ou des femmes très insignifiantes.

Les vertus morales, telles la modestie, la pudeur, la modération, la dissimulation et surtout la chasteté sont strictement liées aux personnalités des modèles de Rousseau. Sophie possède toutes ces qualités et incarne l'idéal féminin par sa décence. Julie qui viole le principe de chasteté à cause de sa passion éprouve un vif remords et finit par devenir un austère exemple de vertu féminine.

Or, la conception de décence chez Stendhal est tout à fait différente de celle de Rousseau. Dans son ouvrage théorique sur l'amour, il déclare haut que le mariage d'une jeune fille sans amour et par intérêt est un acte impudique. Par contre une femme qui se donne à un homme qu'elle aime ne peut pas être blâmée de déshonnêteté. Donc la chasteté manque en général aux personnages féminins de Stendhal, notamment à ses héroïnes. Armance et madame de Chasteller font une exception par leur vertu irréprochable. Toutefois, selon l'idéal rousseauiste, elles ont des vices comme l'orgueil, l'inconstance et la franchise. D'ailleurs, pour Rousseau, la

réputation d'une femme est aussi importante que sa vertu; et madame de Chasteller, bien qu'elle soit chaste, a le grand défaut de ne pas paraître telle. Douées de plusieurs vertus humaines, Gina et Mathilde manquent à tous les devoirs moraux de leur sexe, mais le vice le plus blâmable chez elles est le défaut de modération. Toutes les deux manifestent des comportements effreins. Lamiel, fille du diable ne respectent aucune vertu et renverse audacieusement l'ordre hiérarchique entre les classes et les sexes. La chasteté, sinon la réputation d'être chaste est propre aux femmes vulgaires et méchantes; elles sont vaniteuses et affectées comme la duchesse de Miossens et fausses dans leur vertu comme madame Grandet.

L'amour et le bonheur chez les héroïnes de Rousseau semblent être dépourvus de leurs dimensions humaines. Le bonheur, pour la femme idéale consiste à faire celui d'un homme; donc c'est déjà une notion altruiste. Certes, dans le modèle d'amour idéal, celui de Sophie pour Emile, le choix est fait par la jeune fille. Destinée à épouser un homme qui lui plaît, elle ne souffre pas comme les héroïnes des romans d'amour. Toutefois, le bonheur paisible de Sophie ne lui apporte pas des passions vertigineuses. Même ses espérances les plus douces semblent être un peu calculées. Par contre, chez Julie, l'amour est un sentiment sublime qui apporte autant de malheur que de bonheur. Elle éprouve une passion effreinée qu'elle doit étouffer au profit des bienséances. Prétendant d'être parfaitement contente de son état, elle sacrifie son bonheur pour celui des hommes qui l'entourent. L'amour n'est pour elle qu'un sentiment divin dont elle peut goûter les délices dans l'au-delà. Elle s'immole à l'utilité sociale, non à l'amour.

Par contre, Stendhal aborde l'amour comme un sentiment terrestre. La femme est un individu; elle n'est pas différente de l'homme; elle est son égale de nature. Donc bien des

héroïnes stendhaliennes sont susceptibles d'éprouver tous les sentiments provenant de l'amour, et aussi les plaisirs physiques. D'ailleurs, cet écrivain égotiste crée des femmes qui lui ressemblent beaucoup par la vivacité de leurs désirs illimités. Les héroïnes beylistes font, toutes, une chasse effrénée au bonheur comme leur créateur. Elles s'ennuient mortellement des hommes vulgaires qui les entourent et croient qu'elles peuvent atteindre le vrai bonheur en trouvant une âme rare et sublime qui leur ressemble, donc digne d'être aimée avec passion. Elles font des sacrifices incroyables dans leurs aventures amoureuses. Dans le domaine de sacrifice, il semble exister une ressemblance entre les modèles de Rousseau et les femmes amoureuses de Stendhal. Or, tout le paradoxe réside là. C'est le don de sacrifice qui oppose le plus les héroïnes stendhaliennes aux modèles prêchés par Rousseau. Le sacrifice, pour la femme rousseauiste, est un don inné selon lequel elle peut se passer de ses rêves, de son bonheur, même de son existence. Or, les femmes amoureuses de Stendhal se sacrifient héroïquement pour un bonheur impossible. Les femmes les plus pieuses peuvent trahir Dieu; celles les plus orgueilleuses peuvent s'humilier pour leurs amants; les unes les plus sensibles aux jugements d'autrui peuvent outrer les convenances; les autres les plus égoïstes peuvent s'immoler au nom de l'amour.

Alors que Rousseau lui-même est toujours présent dans ses romans à travers ses personnages féminins -ses porte-parole- si peu nombreux, nous sommes fascinés par le nombre, la variété et la nature des héroïnes stendhaliennes. Elles témoignent des traits de caractère si différents: courage, héroïsme, audace, révolte, timidité, modestie, orgueil, franchise, générosité, spontanéité. Mais elles agissent toutes avec une énergie et une passion exceptionnelles prouvant leur fermeté. Elles brillent plutôt par les caractéristiques humaines que les vertus qu'exigent les conventions. C'est pour cette raison qu'elles sont si attirantes et intéressantes.

Seules les plus insignifiantes et les plus médiocres manifestent des attitudes rousseauistes: soumission, modération, dissimulation, bref un conformisme banal. Pourtant, ces dernières non plus ne peuvent pas atteindre l'idéal rousseauiste parce qu'elles sont dépourvues de la sincérité et de l'innocence très idéalisées de Sophie et de Julie. En brossant deux types de femmes manifestant des comportements tout à fait différents, Stendhal reflète de nombreux aspects de la vie réelle et non d'une vie idéalisée ou imaginaire.



B I B L I O G R A P H I E

ALAIN

- 1994 Stendhal.
Paris: Quadrige/PUF.

ALCIATORE, Jules

- 1952 Stendhal et Helvétius: Les sources de la
philosophie de Stendhal.
Lille: Librairie Droz, Librairie Giard.

ALPER, Ayşe

- 1996 "Jean-Jacques Rousseau, disciple original de John
Locke."
Frankofoni.
Ankara: Département de Langue et Littérature
Française, Université de Hacettepe.

ANSEL, Yves

- 1996 "Thermomètre des Valeurs et Affinités électives."
Stendhal la Chartreuse de Parme, Romantisme
Colloques.
Paris: Sedes.

BARBERIS, Pierre

- 1984 "Armance, Armance, Quelle Impuissance?"
Colloque de Cerisy-la-Salle: Stendhal.
Paris: Aux amateurs de livres.

BERTHIER, Philippe

- 1983 Stendhal et la sainte famille.
Genève: Droz.

- 1994 Lamiel ou la Boîte de Pandore.
Paris: PUF.

BLUM, Léon

- 1947 Stendhal et le Beylisme.
Paris: Albin Michel.

BOLSTER, Richard

- 1970 Stendhal, Balzac et le féminisme romantique.
Paris: Lettres modernes Minard.

CELLIER, Léon

- 1996 "Rires, sourires et larmes dans La Chartreuse de
Parme."
Stendhal/La Chartreuse de Parme.
Paris: Klincksieck, Collection Parcours critique.

CHIRPAZ, François

- 1984 L'Homme dans son histoire, Essai sur J.-J.Rousseau.
Genève: Labor et Fides.

COMPAYRE, Gabriel

- 1917 Histoire de la pédagogie.
Paris: Librairie Classique Paul Delaplane.

CONROY, Peter V. Jr.

- 1982 "Le Jardin polémique chez J.-J.Rousseau."
Les Jardins et la littérature française jusqu'à la
Révolution, Cahiers de l'Association internationale
des études françaises. Mai, No.34.
Paris: Société d'édition Les Belles Lettres.

CORREDOR, Marie Rose Guinard

- 1994 "Du Beylisme au Stendhalisme: réflexions sur un
parcours idéologique."
Le Temps du Stendhal Club.
Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

CROUZET, Michel

- 1985 Nature et société chez Stendhal.
Lille: Presses universitaires de Lille.
- 1990 Stendhal ou Monsieur moi-même.
Paris: Flammarion.

DEDEYAN, Charles

- 1990 La Nouvelle Héloïse ou l'éternel retour.
Paris: Sedes.

DIDIER, Beatrice

- 1983 Stendhal autobiographe.
Paris: PUF.

DRUXES, Helga

- 1991 "The Education of a Faustian Heroine: Stendhal's
Lamiel."
The Feminization of Dr. Faustus, Female Identity
Quests.
University Park: The Pennsylvania State University
Press.

FINAS, Lucette

- 1996 "Cet article étonnant tel que jamais écrivain ne le reçut d'un autre."
Stendhal la Chartreuse de Parme, Romantisme Colloques.
 Paris: Sedes.

FROGER, Nathalie

- 1991 "Femme publique, femme privée: la dialectique impossible de l'héroïne stendhalienne."
Stendhal Club, Revue internationale d'études stendhaliennes, Le 15 octobre.
 Paris: Centre National des Lettres.

GOLDZINK, Jean

- 1992 Stendhal, L'Italie au coeur.
 Paris: Gallimard.

LANDRY, François

- 1984 "Le crime dans La Chartreuse de Parme."
Stendhal, l'écrivain, la société et le pouvoir, Colloque du Bicentenaire, Grenoble 24-27 janvier 1983.
 Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

LECERCLE, Jean-Louis

- 1978 "La femme selon Jean-Jacques."
Jean-Jacques Rousseau.
 Neuchâtel: Ed. de la Baconnière.

LEVOWITZ-TREU, Micheline

- 1978 L'Amour et la mort chez Stendhal.
 Aran: Editions du Grand Chêne.

LUKACHER, Maryline

- 1994 Maternal fictions.
London: Duke University Press.

NEAUD, Pierrette

- 1994 "L'esprit Revue Blanche et Léon Blum avant Stendhal
et le beylisme."
Le Temps du Stendhal Club.
Toulouse: Presses Universitaire du Mirail.

RANNAUD, Gérald

- 1994 "De Stendhal et de L'Egotisme."
Le Temps du Stendhal Club.
Toulouse: Presses Universitaire du Mirail.

READER, Keith A.

- 1984 "Le discours du pouvoir dans Lamiel."
Stendhal, l'écrivain, la société et le pouvoir,
Colloque du Bicentenaire, Grenoble, 24-27 janvier
1983.
Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.

REY, Pierre-Louis

- 1994 "Léon Blum, Stendhal et le Beylisme."
Le Temps du Stendhal Club.
Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- 1996 "L'impossible évidence."
Stendhal/La Chartreuse de Parme.
Paris: Klincksieck, Collection Parcours critique.

RICHARD, Jean-Pierre

- 1954 Littérature et sensation, Stendhal Flaubert.
Paris: Seuil.

ROUSSEAU, Jean-Jacques

- 1966 L'Emile ou de L'Education.
Paris: Garnier-Flammarion.
- 1967 Julie ou La Nouvelle Héloïse.
Paris: Garnier-Flammarion.

RUDE, Fernand

- 1983 Stendhal et la pensée sociale.
Brionne: Gérard Monfort.

SANTA D'USALL, Maria Angles

- 1984 "Armance, ambition et pouvoir."
Stendhal, l'écrivain, la société et le pouvoir,
Colloque du Bicentenaire, Grenoble 24-27 janvier
1983.
Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.

SERODES, Serge

- 1996 "Un aspect du sublime romantique. Le sublime dans
la Chartreuse de Parme."
Stendhal/La Chartreuse de Parme.
Paris: Klincksieck, Collection Parcours critique.

STAROBINSKI, Jean

- 1971 Jean-Jacques Rousseau, La transparence et
l'obstacle suivi de sept essais sur Rousseau.
Paris: Gallimard.

STENDHAL

- 1838 Mémoires d'un touriste (Voyages en Bretagne et en Normandie).
Paris: Texte électronique
- 1962 Les plus belles lettres de Stendhal.
Paris: Calman-Lévy.
- 1969 De l'Amour.
Paris: Gallimard.
- 1973 La vie de Henry Brulard.
Paris: Gallimard.
- 1983 Souvenirs d'égotisme.
Paris: Gallimard.
- 1993 Lettres d'amour.
Paris: Champ Vallon.
- 1994a Lettres à sa soeur Pauline.
Paris: Le Seuil.
- 1994b Oeuvres complètes, romans et nouvelles.
(1948) Tome II.
Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

La Chartreuse de Parme

Lamiel

Le Rose et le Vert

- 1995 Oeuvres complètes, romans et nouvelles.
 (1952) Tome I.
 Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Armance
 Le Rouge et le Noir
 Lucien Leuwen

STEPHANE, Roger

- 1994 La gloire de Stendhal.
 Paris: Quai Voltaire.

TROUSSON, Raymond

- 1986 Stendhal et Rousseau: continuités et ruptures.
 Köln: DME Verlag.
- 1995 Défenseurs et adversaires de Jean-Jacques Rousseau.
 Paris: Honoré Champion.

VARGAS, Yves

- 1997 Rousseau et l'énigme du sexe.
 Paris: PUF.